



---

CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES DE PARIS

1960

N° 18/1

# BULLETIN

---



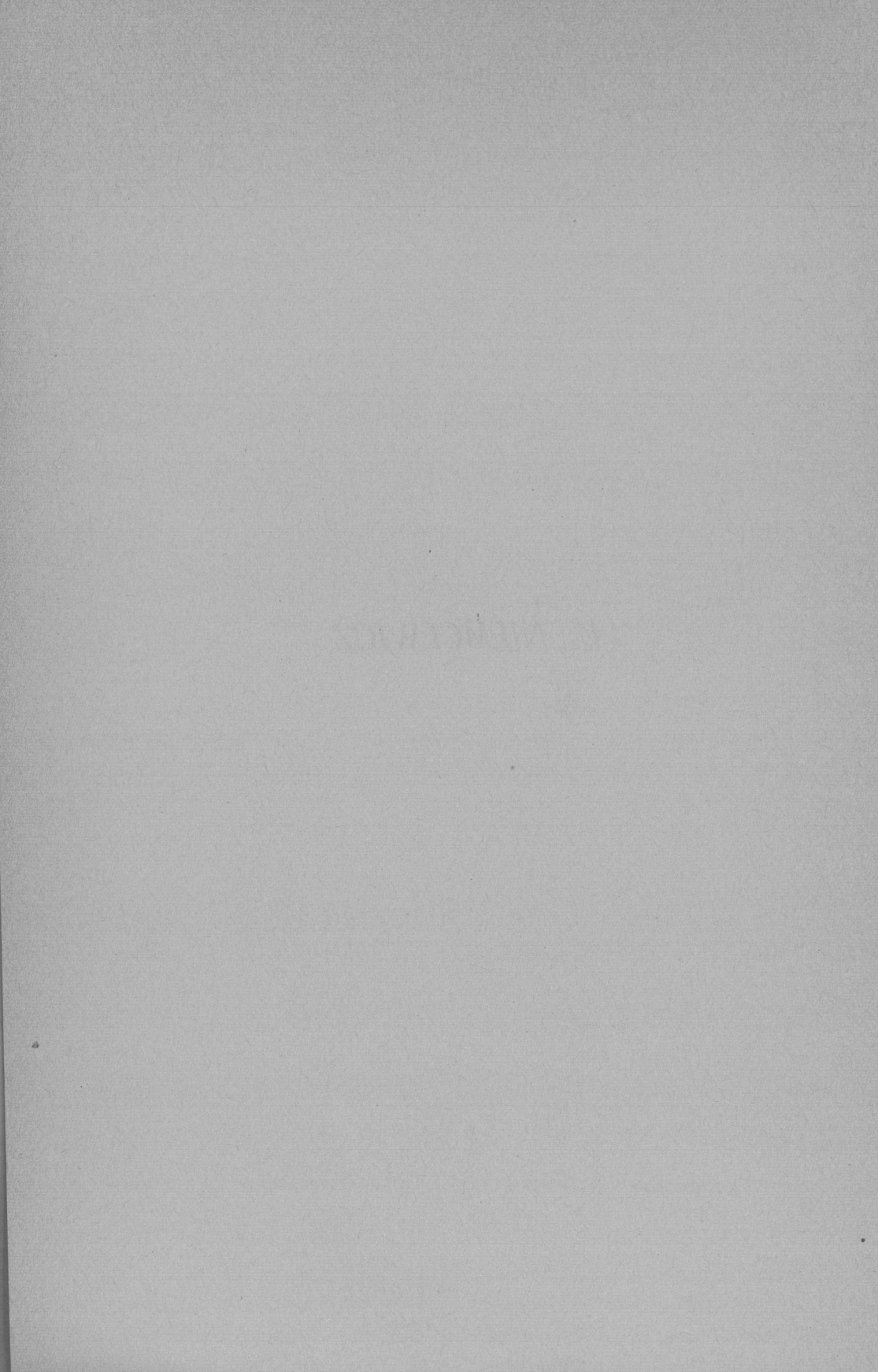
*J.U. NIEMCEWICZ*

80P  
4252





*J.U. NIEMCEWICZ*



I



CHARLES DE MAZADE

UNE VIE D'EMIGRE POLONAIS

La Pologne n'est plus seulement dans des frontières remaniées et effacées, elle est sur tous les chemins de l'exil et dans tous les pays. Elle est en Amérique avec Kościuszko, elle est au camp de ces Légions de Dombrowski, mêlées à toutes les agitations guerrières de la république et de l'empire en France, souvent sacrifiées, toujours renouvelées et entraînées au chant héroïque de ralliement :

Non la Pologne n'est pas morte  
Tant que nous vivons !

La Pologne est enfin partout où il y a un Polonais fidèle combattant ou pensant.

[...] Vingt fois victimes de leurs illusions ou des événements, [les émigrés polonais] sont restés debout, foudroyés et obstinés dans leurs rêves de revendication. C'est à travers ces poignantes alternatives qu'a vécu, depuis trente ans surtout, cette émigration polonaise composée de gentilshommes, de soldats, de prêtres, d'écrivains, d'hommes de toutes les classes, de vieillards et d'enfants, formant réellement un monde à part qui a ses traditions, son organisation, ses caractères étranges, ses aventuriers et ses héros, ses types où se reflètent l'histoire et l'esprit d'une race.

Bien des gens peuvent se souvenir d'avoir vu plus d'une fois, il y a moins de vingt ans, un homme aux longs cheveux blancs, à la physionomie ouverte et fine, au regard pénétrant et vif, portant gaiement sa verte vieillisse. Gros a peint cette figure parlante. C'était un de ces bannis en qui semblait revivre tout un passé d'épreuves et de luttes vaillamment soutenues, c'était Julien Ursin Niemcewicz, un Polonais qui avait été un homme du monde, député de Livonie à la Grande Diète de 1788, soldat auprès de Kościuszko à Maciejowice, prisonnier des Russes dans les casemates de Pétersbourg, cinq fois émigré, orateur véhément, publiciste redoutable dans sa *Bible de Targowica*, historien passionné dans ses récits du *Règne de Sigismond III*, poète dramatique et lyrique. Ou, pour mieux dire, ce n'était ni un écrivain, ni un orateur, ni un soldat, c'était un patriote se servant de toutes les armes, de la parole comme de l'épée, du sarcasme comme de l'ardente éloquence, pour combattre au milieu des crises d'une nationalité réduite à se disputer à la destruction. Son nom résume près d'un siècle, durant lequel il n'est pas un événement où il n'ait eu un rôle, il n'est pas un instant, fût-ce « entre midi et douze heures »

comme il disait, entre l'éclair et la foudre, où il n'ait semé autour de lui sa verve agitatrice qui fut souvent la terreur des faibles ou des traîtres [...].

C'est en 1757 que Julien-Ursin Niemcewicz était né dans le palatinat de Brześć, sur les confins de la Lithuanie et de la Mazovie. Il avait pour grand-père un hussard de Sobieski, qu'il a peint lui-même avec ses ailes, son armure et son arc, menant la libre vie du gentilhomme campagnard ; les événements retentissaient dans cette maison paternelle qu'il a décrite d'un trait original dans ses mémoires, et la première forte impression qu'il ressentit fut quand il vit sa mère s'évanouir de douleur en apprenant l'enlèvement des sénateurs à Varsovie en 1768. De ses yeux étonnés d'enfant il voyait s'ouvrir une crise où il y avait comme une lutte entre le bon et le mauvais génie de la Pologne [...].

Vie romanesque où ne manquaient ni les aventures dramatiques, ni les figures vigoureuses, ni même les héroïnes passionnées ! La confédération de Bar fut la grande explosion de tous ces éléments confus ; le premier partage fut le dénouement. Là commence réellement ce duel séculaire d'une nationalité retrempee, éclairée par son malheur même, et de la triple domination qui l'enlace sans la vaincre, sans l'étouffer. Là s'ouvre cette triste carrière où les conquérants, poussés par une violente logique, sont obligés d'aller jusqu'au bout, et où des générations frémisantes vont revendiquer sans cesse leur héritage perdu. Une nouvelle Pologne se lève.

C'est au milieu de ces émouvantes péripéties de la confédération de Bar et du premier partage que grandissait et mûrissait Julien Niemcewicz, élevé d'abord à l'école des Cadets de Varsovie avec Kościuszko, Weysenhoff, Mostowski, Kniaziewicz et tous ceux qui allaient avoir un rôle dans les destinées nouvelles de la Pologne. Lié naturellement de goût et de fortune à cette génération, il commençait par jeter son feu de jeunesse dans cette vie de plaisir où se reposait un moment cette société si profondément remuée. C'était un brillant cavalier, accueilli, recherché, ayant son entrée dans la haute aristocratie, surtout chez les Czartoryski, et courant à tous les succès. Il jouait la comédie dans les salons et peut-être aussi dans les boudoirs. Le dix-huitième siècle soufflait à Varsovie. Le mondain ne s'est jamais perdu dans le patriote chez Niemcewicz. C'était d'ailleurs une nature alerte et fine, moins légère et moins enivrée de dissipations qu'on ne l'eût dit. Les voyages ouvrirent son esprit et furent pour lui un stimulant nouveau. Il commença son odysée, comme il le disait, en 1783, en partant de Varsovie avec le prince Czartoryski, le père du prince Adam, et il alla partout, en Allemagne, en Hollande, en Italie, à Malte, en France, en Angleterre, voyageant gaiement et observant beaucoup, s'amusant du mariage du doge avec l'Adriatique à Venise et du roi Ferdinand vendant les poissons sur le marché de Naples, assistant au procès de Warren Hastings à Londres et donnant des leçons de danse au futur roi d'Angleterre. « C'est à moi, disait-il plus tard avec une pointe d'humour, que l'Angleterre est redevable de ce que le roi George IV sait danser la cosaque ». Paris l'attirait surtout ; il y respirait à pleine intelligence l'air et les idées du temps.

On touchait à 1788, à une nouvelle et décisive crise pour la Pologne, avant que la France elle-même entrât en scène. Ce mouvement de régénération intérieure qui était un instant apparu dans les convulsions d'une nationalité menacée, et que le partage de 1772 avait un moment interrompu,



ne s'était point arrêté en effet ; il avait pénétré au contraire plus profondément jusqu'au cœur de cette société éprouvée. Dans ce qui restait de la Pologne, l'éducation transformait les esprits, des idées nouvelles germaient, et la pensée d'associer le peuple lui-même à l'œuvre commune de reconstitution devenait le mot d'ordre d'une politique. Voilé sous le faste et les plaisirs qui régnaient à Varsovie, ce mouvement se précisait et s'étendait. Il apparut au grand jour en 1788 par la grande diète d'où sortit la Constitution du 3 mai 1791. Niemcewicz était à Paris ; il courut aussitôt à Varsovie pour prendre part aux travaux de la grande diète comme nonce de Livonie. C'était son début d'homme public. Son odyssée avait été jusque-là riante et facile, elle allait être agitée et même quelquefois devenir sombre sans altérer la bonne humeur de cette nature qui entrait dans la carrière la plus orageuse avec la fermeté du cœur et la fertilité d'un esprit passionné.

Cette date de la grande diète et de la Constitution du 3 mai est restée comme un idéal pour la Pologne. C'était en effet un spectacle d'une noblesse émouvante. Au milieu d'une Europe où les idées nouvelles soufflaient de toutes parts et n'avaient point encore ce reflet sombre de la révolution française, un peuple partiellement démembré, abandonné des nations, se relevait seul, ne prenant conseil que de lui-même, et mettait la main à l'œuvre de sa reconstitution. Ce qui avait fait sa ruine, ce *liberum veto* d'où était sortie si souvent la guerre civile, il le désavouait ; il fondait l'hérédité du trône en même temps qu'il créait les conditions d'une liberté régulière. Les principes qui allaient être proclamés en France, il les inscrivait dans sa constitution, brisant les castes, affranchissant les serfs, créant en un mot l'unité de la nation par l'égalité des droits. C'était la plus légitime des œuvres ; mais elle rencontrait des ennemis de deux sortes, — un certain parti polonais résistant par intérêt aux nouveautés jusqu'à sacrifier le pays, et ceux-là mêmes qui, après avoir démembré une première fois la Pologne, épiaient l'heure favorable d'un second partage. De là les complications dramatiques de ces années où tout était lutte à Varsovie et dans les provinces. Tandis que le parti national se hâtait d'agir et d'organiser une Pologne nouvelle, la Russie, gouvernée encore par Catherine, appuyée par la Prusse et l'Autriche, ne songeait qu'à souffler cette étincelle de vie, ce mouvement réformateur qui déjouait ses calculs, et elle trouvait des auxiliaires dans le parti polonais hostile, qui, tout faible qu'il fût, était assez puissant encore pour organiser l'agitation, pour laisser à la révolution le temps de se perdre, à l'étranger le temps d'arriver. En face de la grande diète et de la constitution du 3 mai s'élevait la sinistre confédération de Targowica, dernier témoignage de la vieille anarchie, suprême et terrible appel à l'intervention étrangère. Elle était l'œuvre d'un très petit nombre de Polonais infidèles, de quelques familles, — les Félix Potocki, les Branicki, les Rzewuski — qui sont restées depuis lors marquées d'un sceau terrible, qui ont cherché quelquefois à se laver de cette vieille tache, et qui semblent retomber toujours sous le poids de cette fatalité.

Quant au roi Stanislas-Auguste, il pâlisait d'anxiété et d'incertitude ; il était peut-être de cœur avec les réformateurs de la diète, la crainte l'enchaînait à la Russie. Il voulait rester roi, fût-ce d'un royaume grand comme son chapeau, et dans ses faiblesses il était vraiment l'image mélancolique et débile des pouvoirs touchés par la fatalité. Niemcewicz fut dès

le premier jour un des chefs de ce parti national qui tentait ouvertement la conspiration généreuse de sauver l'indépendance du pays par la régénération intérieure. Il était de cette élite des Czartoryski, des Kościuszko, des Kołłontaj, des Mos'owski, des Weyssenhoff, et, se multipliant avec le péril, il employait toutes les formes de l'action ; il dirigeait et enflammait l'opinion par la presse, par la tribune, par le théâtre. Constitutionnel de principes et de goût, mais patriote avant tout, ce qu'il poursuivait dans ses adversaires, c'étaient moins des dissidents d'opinion que des auxiliaires de l'étranger. Pour lui, le Russe était l'ennemi, et il le criblait de traits mordants et sanglants, sans épargner la majesté de la grande Catherine elle-même, fort éclaboussée dans la mêlée.

Niemcewicz, sans avoir l'esprit fait pour les grands desseins, avait le don de l'action et de l'initiative. Ce fut lui qui, avec Mostowski et Weyssenhoff, créa à cette époque la *Gazette nationale et étrangère*, œuvre de polémique sérieuse et hardie destinée à soutenir les réformes, à les populariser par le retentissement de la presse. Il n'a pas assez de cette arme du journal, il se sert du théâtre pour électriser l'esprit public, pour intéresser le peuple tout à la fois aux souvenirs de sa vie nationale et à ses destinées nouvelles. Il écrit *le Retour du nonce dans ses foyers* et *Casimir le Grand*. C'étaient des commentaires rapides et vivants de tout ce qui agitait les âmes. *Le Retour du nonce* mettait en présence l'ancienne et la nouvelle Pologne personnifiées. Ces œuvres étaient reçues avec passion ; mais c'est surtout dans la diète que Niemcewicz déployait sa prodigieuse activité, éclairant toutes les questions d'une lucide et véhémence éloquence, exerçant bientôt la fascination d'un esprit supérieur. Chacun de ses discours était un acte, soit qu'il défendit l'hérédité du trône en rappelant qu'il y avait eu des peuples libres sous des rois, et que César et Cromwell avaient été des oppresseurs sans être couronnés, — soit qu'il s'agit de la cause de l'émancipation des paysans ou point de s'attirer les apostrophes d'un de ces fiers woévodes qui ne comprenait rien que la noblesse, et qui lui disait en lui serrant la main à le faire crier : « Traître, tu as été gentilhomme et tu fraternises avec les vilains ! » — soit enfin qu'il dressât l'acte d'accusation du parti de Branicki, de Félix Potocki, et de la Targowica naissante. La tactique de ce parti était d'embarrasser les décisions de la diète de traîner en longueur en attendant de prendre les armes et d'offrir à la Russie ce facile prétexte d'intervention. Niemcewicz dévoilait hardiment ce système, poursuivait ces conspirateurs et réclamait l'armement du pays. Orateur, publiciste, écrivain dramatique, il marchait au même but.

La constitution du 3 mai fut votée, mais il était trop tard ; le principe de non-intervention n'était pas alors proclamé. Époque singulièrement émouvante de l'histoire de Pologne, où l'intensité de la passion publique se manifestait quelquefois par les scènes les plus curieuses, où le drame était partout, dans les salons, dans les assemblées, au théâtre ! Un jour on représentait le *Casimir le Grand* de Niemcewicz, et le triste roi Stanislas-Auguste était présent. Dans une scène du drame, Casimir disait : « Au besoin, je me mettrai à la tête de mon armée pour défendre les nouvelles lois ! ». La salle entière frémit. Stanislas-Auguste, s'avançant hors de sa loge, répéta avec un semblant d'énergie : « Oui, je me mettrai... » Sa voix s'éteignit dans une explosion frénétique. Malheureusement, quelques jours

plus tard Stanislas-Auguste ne se mettait pas du tout à la tête de son armée pour défendre les nouvelles lois ; il passait lui-même au camp de la Targowica ; les Russes allaient camper à Varsovie, et pour le moment la Pologne avait vécu. A l'heure même où les trois puissances du Nord ouvraient la guerre contre la France révolutionnaire, qu'elles accusaient de ne pas respecter le droit public, elles consumaient de leur propre main ce dernier attentat que le comte de La Marck stigmatisait d'un cœur indigné dans le secret de ses correspondances avec Mirabeau.

C'en était fait de la constitution du 3 mai, de l'indépendance nationale elle-même, livrée par la Targowica, et pour la première fois Niemcewicz émigrerait avec le prince Adam Czartoryski, le comte Ignace Potocki, Hugues Kollontaj et bien d'autres. Il parlait le cœur plein de colère contre les Russes d'abord, puis contre ces conspirateurs qui s'étaient faits les instruments de la ruine de la Pologne, et, s'arrêtant à Vienne, il lançait contre eux un pamphlet terrible, *la Bible de Targowica*, qu'il appelait aussi *les Livres féliciens*, par allusion au nom de Félix Potocki. Pour parler à l'imagination d'un peuple religieux, il avait choisi cette forme biblique, popularisée depuis par Mickiewicz dans *les Pèlerins polonais*. Ce n'était cependant rien moins qu'un livre religieux ; c'était une véritable explosion d'ironie sanglante contre les héros de la Targowica. C'est le dernier mot de l'invective et du sarcasme. Une chose curieuse, c'est que ce pamphlet, imprimé secrètement à Vienne, se propageait en Pologne par les courriers de l'ambassade russe, et le duc de Richelieu lui-même, alors au service de la Russie, se trouvait chargé sans le savoir de porter ces pages mordantes qu'on se disputait à Varsovie. Niemcewicz aimait assez ces tours piquants. Il ne resta pas longtemps à Vienne ; il partit pour l'Italie et s'arrêta à Florence, où il passa deux ans. Il avait le goût des arts, il aimait l'Italie ; il n'était pas cependant sans avoir l'œil sur la Pologne, lorsqu'un soir il reçut la visite d'un inconnu envoyé par un autre grand émigré, Kościuszko, et chargé de lui porter le salut polonais, qui ressemblait à un appel : *Laudetur Jesus Christus !* C'était le signal d'une suprême protestation de la Pologne contre le partage et d'un dernier combat pour la constitution du 3 mai. Cette tentative de 1794 avait été préparée par Kościuszko, Ignace Potocki, Kollontaj. L'insurrection avait éclaté, les Russes avaient été chassés de Varsovie, et la révolution se trouvait presque miraculeusement accomplie. Niemcewicz accourut aussitôt à l'action et au péril.

C'était une révolution sans avenir peut-être ; elle n'a pas moins un intérêt puissant par son caractère, par ses mobiles et ses personnifications. Elle a surtout cela de curieux que pour la première fois le peuple entre en scène dans ce drame des destinées de la Pologne. Les chefs de l'insurrection de Varsovie étaient des bourgeois, mieux encore, des ouvriers, le boucher Sierawski, le cordonnier Kilinski, — le *roi* Kilinski, — comme l'appelaient avec ironie les Russes. Kilinski est un des personnages originaux du temps ; c'est lui qui donne le signal du combat, il descend dans la rue après avoir communiqué. C'est un homme naïf, d'un bon sens énergique, d'une imagination colorée de poésie naturelle, ardemment patriote, sans haine d'ailleurs et nullement sanguinaire ; il ne donne la mort que par nécessité de combat, et, dans des mémoires qu'il a laissés, il a des expressions singulières pour caractériser cette nécessité ; il appelle cela *apaiser*

des officiers russes, *tranquilliser* des Cosaques. Le gouverneur russe de Varsovie le fit venir, et, croyant l'intimider, il entr'ouvrit son manteau pour montrer au cordonnier les décorations constellant sa poitrine. « Regarde, bourgeois, et tremble ! lui dit-il. — Monseigneur, répondit le cordonnier, je vois chaque nuit dans le ciel des étoiles innombrables, et je ne tremble pas ». La présence de Kilinski dans le gouvernement provisoire de Varsovie était un phénomène assurément nouveau.

Le chef même de cette révolution, Thadée Kościuszko, se sentait l'homme du peuple combattant pour le peuple ; il portait volontiers la casaque du paysan. Ce n'était pas un grand homme dans le sens éclatant du mot, c'était une âme ferme, droite et sobre, se dévouant simplement à sa patrie. Malheureusement pour la révolution polonaise, le plus difficile n'était pas de vaincre par surprise ; elle avait à s'organiser et à se défendre dans le cercle de feu où elle était enfermée par les Russes et les Prussiens. Dombrowski, celui qui devait être le chef des légions polonaises, était chargé de tenir tête aux Prussiens ; Kościuszko restait pour faire face à Suvarov, qui s'avancait, et au général russe Fersen, qui manœuvrait sur la Vistule pour revenir sur Varsovie. Ce n'était plus le temps de délibérer et d'écrire ; Niemcewicz se fit soldat volontaire, aide de camp de Kościuszko. Le 6 octobre 1794, ils quittaient tous les deux Varsovie en secret et partaient pour l'armée ; trois jours après, ils étaient à Macieiwice, point de réunion des forces polonaises, qui ne s'élevaient pas à plus de six ou sept mille hommes pour rompre les épais bataillons russes.

On touchait au dénouement, les deux armées étaient en présence. Le 9 au soir, Niemcewicz et le général Kamiński se promenaient et virent une nuée de corbeaux. « Vous rappelez-vous votre Tite Live ? dit Kamiński ; ces corbeaux volent à notre droite, c'est un mauvais augure ». Le lendemain, le petit village de Macieiwice voyait périr la fortune de la Pologne dans une lutte inégale et sanglante. La petite armée polonaise succombait héroïquement ; la plupart des chefs, Kamiński, Sierakowski, Kniaziewicz, Kopeć, étaient blessés et prisonniers. Niemcewicz, lui aussi, était gravement blessé. Kościuszko avait la tête fendue et perdait tout son sang ; il n'exhala pas le cri suprême qu'on lui a prêté, cri du patriotisme vaincu et découragé : *Finis Poloniae !* il ne reprit connaissance que le lendemain, et, voyant Niemcewicz auprès de lui, il lui demanda où ils étaient. « Hélas ! dit Niemcewicz, nous sommes prisonniers des Russes ». Ce fut la fin de la révolution de 1794. L'odyssée commençait à devenir sombre pour Niemcewicz.

Qu'allait-on faire de tous ces prisonniers, chefs et soldats ? Les uns é'aient envoyés ! en Sibérie, au Kamtschatka, à Irkoutsk ; les autres étaient conduits à Saint-Pétersbourg pour expier dans les cachots le crime d'un patriotisme obstiné. Ils marchaient en troupe sous la garde de détachements russes traînant le butin ramassé dans toutes les demeures seigneuriales de la Pologne. Deux mois après la bataille de Macieiwice, harassés d'un pénible voyage, souffrant encore de leurs blessures, ils arrivaient à Pétersbourg par une froide nuit d'hiver. Niemcewicz, séparé de ses compagnons, ne savait trop ce qu'on voulait faire de lui. On le mit dans une barque, on lui fit traverser la Néva, qui charriait ses glaces, et un instant après il entendait se fermer derrière lui la porte de la citadelle. Il entra dans une cellule obscure et humide ayant huit pieds de long sur huit pieds de large, éclairée par une petite fenêtre garnie de grosses barres de fer,

contenant un poêle, un petit lit de bois, une chaise et une petite table. « C'est ici votre demeure », lui dit-on. Il demanda à boire, on lui apporta de l'eau dans une écuelle de bois. Il était onze heures du soir, 10 décembre 1794, « date qui sera certes à jamais présente à ma mémoire ! » disait-il.

Niemcewicz passa là deux ans, ayant des compagnons de captivité qu'il ne pouvait voir, Mostowski, le banquier Kapostas de Varsovie, le brave cordonnier Kiliński lui-même. Kościuszko était mieux traité ; il avait pour prison la maison du commandant de la forteresse. Les Russes affectaient de voir en lui l'instrument naïf et honnête de quelques ambitieux, d'Ignace Potocki, de Kollontaj surtout, qui n'avait échappé à la Russie que pour tomber entre les mains de l'Autriche. C'est cette période de sa vie que Niemcewicz a racontée dans un livre qu'il a appelé *Notes sur ma captivité à Saint-Pétersbourg*, expression vive et émouvante de ce que peut souffrir un esprit libre dans la solitude d'un cachot.

La Pologne, comme l'Italie, compte certes plus d'un chapitre de ce qu'on pourrait appeler la littérature des prisons et d'exil. Le livre de Silvio Pellico est resté le type de ces tristes poèmes. Les *Notes sur ma captivité* sont les *Prisons* de Niemcewicz, incarcéré après la défaite de Maciejowice dans la citadelle de Pétersbourg. Seulement, là où le patriote italien souffre, se résigne et pousse la mansuétude jusqu'à l'abdication, [...] Niemcewicz garde sa haine contre les Russes, sa sérénité dans l'épreuve. Il y a quelque chose de sain et de curieux dans cette ferme bonne humeur d'un homme en guerre avec la fortune et ne se laissant pas dompter. Il n'est point du tout larmoyant. Niemcewicz avait de cette vigueur d'âme qui s'enveloppe de gaieté et de grâce mondaine. Depuis qu'il est pris à Maciejowice, il ne cède pas un instant à l'intimidation. Vaincu, blessé et captif, il se sent supérieur aux Russes, et il se venge par une impitoyable ironie [...].

Durant ce long voyage à Pétersbourg, il se moque du général Chruzczew, de son gardien Titov et de tous ceux qui le conduisent ; il fait leur caricature. A son arrivée à la citadelle, il se moque même du ministre de l'intérieur, Samoïlov, grand personnage en habit de cour, et tout chamarré de décorations, devant lequel il comparait avec sa pelisse de peau de loup, son bras en écharpe et ses cheveux en désordre. « Je suis fâché, monsieur, lui dit-il d'un ton narquois, de paraître devant vous dans un costume aussi peu convenable ». Une fois dans la prison, on cherche à lui arracher des révélations. On l'interroge, on le presse, on le menace. « Je n'ai point de révélations à vous faire, dit-il à Samoïlov, et je n'ai point le talent de vous fabriquer des contes. Quant à vos menaces, je sais que je suis entre vos mains ; je m'attends et je suis résigné à tout, je désire la mort plus que je ne la crains... En entrant dans ce cachot, j'ai laissé l'espérance derrière moi ».

Alors commençait cette vie de solitude mortelle à laquelle Niemcewicz n'échappait qu'en lisant, — car on laissait pénétrer jusqu'à lui quelques livres, — en essayant de faire passer dans la langue polonaise l'harmonieuse douceur de l'*Athalie* de Racine ou l'élégante correction de Pope. Sentant le besoin de l'exercice, il avait imaginé un moyen singulier : avec les cheveux qui tombaient de sa tête et les poils de sa barbe il avait fait une balle, et il jouait une heure tous les matins. Quelquefois, l'été, pendant

la nuit, il se collait aux barreaux de sa fenêtre, et, entrevoyant un coin du firmament, il passait des heures entières à rêver :

«...Tandis que mon corps était enchaîné à ce triste cachot, dit-il, ma pensée prenait son vol..., je revoyais les lieux si chers à ma mémoire, le pays que j'avais quitté dernièrement pour me rendre à l'armée, l'Italie, les tombeaux, les ruines imposantes de Rome, les campagnes embaumées de Florence, et cette ville si belle où, au milieu de tous les chefs-d'œuvre de l'art, j'ai passé des jours sans nuages... D'autres fois des souvenirs affligeants m'arrachaient à ces douces illusions : mon pays déchiré et partagé, mon père, ma famille, mes amis ignorant peut-être mon sort, comme j'ignorais le leur, se présentaient à mon esprit et m'arrachaient des larmes. Une nuit, comme absorbé dans mes rêveries, je veillais plus longtemps qu'à l'ordinaire, je crus entendre de loin des sons d'instrument à vent. Je pensai d'abord que c'était une illusion ; mais peu à peu ces sons parurent se rapprocher et devenir plus distincts ; j'entendis enfin tout près de moi la sérénade de *Don Juan* que j'avais entendue si souvent à Varsovie. Les sons s'éloignèrent ensuite et se perdirent entièrement, et tout retomba dans le silence. Qu'on se figure les souvenirs que cette musique réveilla et les sensations qu'elle fit éprouver à un prisonnier qui, depuis près de deux ans, n'avait presque pas entendu de voix humaine... »

Niemcewicz avait des moments de tristesse, mais son âme ne fléchissait pas. Un jour, le 4 juin 1796, il entendit de sa prison des décharges d'artillerie : il en demanda la cause, et on lui répondit que la grande-duchesse avait « daigné mettre au monde un fils ». Ce fils, c'était celui qui fut l'empereur Nicolas. « Ainsi, disait plus tard Niemcewicz, je n'étais pas encore sorti de ma prison d'alors que déjà s'empressait de naître l'homme qui devait, dans mes vieux jours, me forcer à chercher un tombeau sur une terre étrangère ». Triste et sombre fatalité des choses qui, de ce bruit du canon écouté indifféremment alors par un prisonnier polonais, faisait le signal mystérieux d'une ère plus terrible et lointaine encore pour la Pologne ! Cette vie dura deux ans, et ne finit que par la mort de l'impératrice Catherine, frappée au mois de novembre 1796 d'une maladie étrange. Je ne redirai pas tout à fait le récit de Niemcewicz. Rien n'est assurément plus bouffon que le tableau de cette cour suspendue aux mouvements convulsifs du ventre de l'impératrice, placée entre une souveraine qui se débat dans l'agonie, mais qui peut se relever encore, et un grand-duc prêt à se jeter sur le sceptre.

Une conversation de soldats apprit cette mort libératrice à Niemcewicz. « Enfin, nous aurons un tsar ! disait l'un. — Il y a longtemps que cela n'est arrivé, disait l'autre ; notre vieille *matuszka* (petite mère) s'est, je crois, suffisamment divertie. — Plus que suffisamment, reprenait un troisième ; chacun son tour. J'espère que maintenant nos prisonniers sortiront ».

Paul I<sup>er</sup>, le nouveau tsar, se piquait d'une certaine magnanimité et même de justice pour la Pologne, dont il disait volontiers qu'il n'eût jamais souffert le partage. Il ouvrit la prison des Polonais, et il voulut aller lui-même porter cette bonne nouvelle à Kościuszko. Il fit plus : il combla ses captifs de dons et d'amitiés. Il eût voulu retenir Kościuszko et Niemcewicz, à qui il offrit des biens, des domaines ; mais Kościuszko souffrait dans son âme patriotique. A peine dégagé de ses liens, quoique malade et affaibli, il avait hâte de fuir cette Russie, où il croyait toujours voir

des espions, et, ne pouvant aller vivre dans la Pologne affranchie, il partit pour l'Amérique ; Niemcewicz le suivit. Ils quittèrent cette Europe d'où le nom même de la Pologne semblait disparaître, libres et tristes, comblés de présents par l'empereur Paul et gardant l'immortelle blessure.

En Amérique dont il a défendu l'indépendance, Kościuszko était un La Fayette de la Pologne. Au près de lui, Niemcewicz n'était point éclipsé. Accueilli partout, il se lia avec Washington qui le reçut à Mount Vernon, avec Adams, avec Jefferson, et c'est pour ce dernier qu'il écrivit — avec un enjouement mêlé de souvenirs douloureux — ce récit de sa captivité qui s'ouvre gaiement par un repas d'amis la veille de Maciejowice et qui finit par un tableau burlesque de la mort de Catherine. Niemcewicz fit aussi une autre connaissance en Amérique, celle du prince qui devait être le roi Louis-Philippe. Les deux émigrés se virent quelquefois et se lièrent d'amitié. La couronne du duc exilé ne pesait pas alors dans la balance de la destinée beaucoup plus que la plume de l'écrivain.

Niemcewicz parcourut les Etats-Unis ; il alla à Philadelphie, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, et il finit par s'établir à Elisabeth-Town. Ses ressources tarissaient bientôt cependant ; il se plia fièrement à cette vie nouvelle de pauvreté, ne voulant rien accepter de personne. Il sciait lui-même son bois et lavait son linge, il labourait un petit champ. Il menait ainsi une médiocre existence, lorsque la fortune vint un instant lui sourire : il se maria avec une femme d'une famille riche et honorable, veuve d'un de ses amis, madame Livingston-Kean, mais il ne voulut rien changer dans sa manière de vivre, et il mit une délicatesse singulière à ne point profiter de la fortune de sa femme. Il comptait déjà cinq ans d'exil ; la mort de son père le rappela un moment en Pologne en 1803.

Lorsqu'il arriva à Varsovie, il ne put voir aux portes de la ville une sentinelle prussienne sans se sentir le cœur serré, sans éprouver le sentiment du patriote qui revient dans son pays livré à l'étranger. Il passa une année à arranger ses affaires, mais il brûlait en quelque sorte en Pologne. C'est un temps dont il n'aima jamais à parler et dont il se souvenait avec amertume [...]. Revenu en Amérique, Niemcewicz suivait le mouvement guerrier de Napoléon, exalté ou découragé selon qu'il le voyait s'approcher de la Pologne ou s'arrêter. En 1806, la guerre avec la Prusse lui parut le signal décisif. Il partit de nouveau, et, en arrivant à Bordeaux, il apprit la paix de Tilsitt qui créait le Duché de Varsovie. Ce Duché rendait à l'indépendance un fragment du sol national : une partie du peuple polonais échappait à la Russie et à la Prusse. Il y avait une armée polonaise avec un chef polonais, et cette armée, deux ans plus tard, devait battre les Autrichiens. Niemcewicz s'attacha à cette création incomplète qui était un commencement de reconnaissance. Il fut nommé secrétaire du Sénat, inspecteur de l'instruction publique [...].

A ce moment décisif où s'ouvrait la campagne de 1812, Niemcewicz fut nommé commissaire pour l'armement du pays. Je ne sais ce que fit le commissaire, mais l'écrivain fit la guerre à sa façon, en vigoureux partisan, dans ses *Lettres lithuaniennes*, le plus virulent de ses pamphlets après la *Bible de Targowica*. C'était sous une forme patriotique et dans le cadre le plus animé, un cliquetis de lettres supposées émanant d'hommes de tous les âges et de toutes les conditions, de patriotes, de tièdes, de soldats

polonais, de Russes, d'Allemands, de Juifs, et toutes tendant à un seul but — enflammer le pays. Niemcewicz y prodiguait la verve, l'ironie, la passion, le travestissement. Une chose curieuse à remarquer dans ces *Lettres lithuaniennes*, c'est que l'espoir est grand tant que Napoléon reste en Pologne. Jusque-là, tout est confiance passionnée et enthousiasme. Dès que Napoléon franchit la frontière pour s'enfoncer en Russie, l'inquiétude commence, l'angoisse s'accroît de jour en jour. Révélation instinctive de toute une situation. Si l'intérêt de la Pologne eût été écouté en effet, et, peut-être aussi — pourquoi ne pas le dire? — si l'intérêt de la France elle-même eût été plus mûrement pesé, Napoléon serait resté campé dans sa force, organisant la Pologne, s'appuyant sur elle sans dépasser les frontières et réduisant la Russie à accepter la paix. C'était le conseil du prince Joseph Poniatowski et de bien d'autres; c'était le sentiment de toute la Pologne exprimé par Niemcewicz [...].

Niemcewicz revint à Varsovie en 1815 pour y vivre quinze ans, retiré de la scène politique, indépendant, exerçant toujours son prodigieux esprit et assistant en témoin dangereux à cet essai de régime constitutionnel qui commençait. Les années venaient, sans éteindre le feu de son patriotisme et de son esprit. C'est peut-être l'époque la plus active de sa vie littéraire. Tantôt il créait le roman historique dans *Les Deux Sieciech* en opposant habilement les mœurs de l'ancienne Pologne et les mœurs de ce siècle, le *żupan* et l'habit moderne; tantôt, dans les *Chants historiques*, il réveillait tout un passé d'héroïsme et livrait à l'imagination populaire le récit des vieux exploits polonais, la ballade de l'hetman Żółkiewski; tantôt enfin il écrivait l'*Histoire du règne de Sigismond III*, racontant avec une verve passionnée la prise et l'incendie de Moscou par les soldats de Żółkiewski, au reflet d'un récent incendie qui donnait à ses pages une sorte d'intérêt tout présent. Même vaincu, l'historien aimait à tourner ce fer dans la plaie des Russes; c'était une représaille contre la fortune. Niemcewicz a épuisé réellement presque tous les genres de littérature, excepté la philosophie qu'il n'aimait pas et dont il disait qu'elle *kantait* les têtes polonaises. Il écrivit des histoires, des tragédies, des romans, et il semait l'ironie sous la forme légère de fables presque toutes politiques et toujours sanglantes, déguisant à peine les personnages. C'était un fabuliste impitoyable.

Ceux qui ne cherchent dans les œuvres de l'esprit que la valeur esthétique, la science et l'art, ceux-là trouveront sans doute à reprendre dans tout ce qu'a écrit Niemcewicz; ils montreront des faiblesses de poésie dans ses chants, des omissions dans ses histoires, des préjugés, des emportements, des légèretés; ils lui reprocheront de ne voir que l'incendie de Moscou dans le règne de Sigismond III. C'est que Niemcewicz n'était pas simplement un artiste écrivant pour écrire, se livrant dans une atmosphère paisible à toutes les délicates recherches de l'art et de la science, ou se complaisant à dérouler le tissu des événements et des fictions. Il se servait de toutes les formes de l'esprit sous l'obsession d'une pensée unique, avec l'unique dessein de servir la bonne cause comme il pouvait, selon son expression. L'inspiration patriotique allumait son intelligence, et si le génie de l'histoire ou de la poésie lui faisait des reproches, il répondait, moitié triste et moitié badin, sans triompher et sans plier le front: *Civis Polonus sum* [...].



Niemcewicz marche en avant comme un éclaireur étincelant sur tous les chemins battus par la Pologne de notre temps. C'est ce qui lui donnait la popularité, l'ascendant, et ce qui faisait de lui à cette époque, entre 1815 et 1830, une sorte de dictateur de l'opinion publique [...]. Il n'était rien — et il était tout puissant sur l'opinion. Sans titre, sans fonction, sans caractère public, il était souvent l'inspiration des délibérations de la Diète et l'âme des résistances patriotiques [...]. Il inspirait une véritable frayeur aux douairières des salons dont il dévoilait les intrigues, aux traîtres dont il poursuivait les connivences, à tous ceux qu'il appelait « les volontaires de la bassesse ». On le redoutait avec sa pelisse de peau d'ours sous laquelle se cachait l'homme prêt à lancer l'épigramme, le trait mordant, le bon mot impitoyable. Ses fables étaient de véritables petits drames où tous les personnages connus avaient une place.

Quand vinrent ces grands jours de la révolution de 1830 [...], le vieux patriote était naturellement un des chefs de cette résurrection. Il avait 73 ans déjà, et n'était pas moins actif. Ce fut Niemcewicz qu'on envoya à Londres [...]; il y négociait en représentant personnellement estimé d'une puissance qu'on ne reconnaissait pas, qu'on aimait théoriquement, dont on désirait peut-être le succès, et pour laquelle on ne voulait rien faire[...].

Ce n'est qu'en 1834 que Niemcewicz vint en France, et c'est là désormais qu'il vécut jusqu'au dernier jour. Il avait été émigré pour la première fois en 1792; 1834 le trouvait encore exilé. Tout avait changé autour de lui — en Europe et en France; il n'y avait que la pensée de sa vie qui fût restée en lui intacte et invariable; sa bonne humeur même survivait tout entière, et après avoir tout éprouvé, tout épuisé, après avoir vu tout manquer, il ne se croyait pas dispensé d'agir et de servir [...]. Quant au repos, il ne se le promettait qu'en Dieu, — et encore, ajoutait-il, il ne voulait pas jurer de s'abstenir, même dans l'autre monde, de toute agitation pour la Pologne. Il était, à vrai dire, dans cette dernière émigration ce qu'il avait toujours été, animé, plein de feu, prompt à l'épigramme et à la saillie. Il y a des natures tristes jusque dans le bonheur, et il ne faut jamais leur en vouloir, car cette tristesse n'est que l'excès d'une susceptibilité morale qui est le signe de leur noblesse. Il y a des natures souriantes jusque dans l'adversité. Niemcewicz était une de ces dernières natures. Dans sa gaieté néanmoins, il gardait l'instinct sérieux et élevé, et — en aimant à vivre dans les salons, à lancer des mots malicieux, surtout à l'adresse des femmes, comme un homme du XVIII<sup>me</sup> siècle — il avait d'autres pensées. Il s'occupait sans cesse du sort des pauvres réfugiés; il créait des institutions de bienfaisance pour eux, des écoles pour la jeunesse et les enfants nés dans l'exil. Il était l'un des fondateurs d'une Bibliothèque polonaise, l'un des promoteurs d'une Société historique chargée de rechercher dans les archives françaises, anglaises, italiennes, tout ce qui peut éclairer l'histoire de la Pologne.

Exilé dans ce pays qu'il avait vu autrefois et qu'il trouvait si singulièrement renouvelé, il faisait par intervalles quelques visites aux Tuileries, où il était reçu par le roi Louis-Philippe comme un des chefs de l'émigration polonaise et comme une vieille connaissance. La destinée a des jeux bizarres: elle remettait en présence deux hommes qui s'étaient rencontrés, il y avait trente-cinq ans, aux Etats-Unis, sans se douter alors

qu'ils se retrouveraient ailleurs, le prince devenu roi, l'écrivain émigré toujours émigré, et que l'un et l'autre, le prince et le patriote polonais, finiraient également par mourir sur une terre étrangère...

Niemcewicz se retira en 1839 à Montmorency... Il s'éteignit en 1841, il est resté déposé à Montmorency.

## ADAM MICKIEWICZ

### J.U. NIEMCEWICZ

Vous m'avez entendu, plusieurs fois déjà, prononcer le nom de Julien Niemcewicz. C'est avec Julien Niemcewicz que nous entrons dans l'histoire contemporaine de la Pologne. La vie de cet homme comprend le siècle entier. Niemcewicz est né en 1756, et nous l'avons vu mourir il y a un an. Son existence fut orageuse et retentissante comme celle des générations qui l'ont vu naître, et dont il a partagé les travaux.

Niemcewicz, dans ses opinions politiques et littéraires, représentait ce qu'il y avait de plus généreux et de plus fort dans les sentiments des Polonais qui voulaient encore conserver leur ancienne indépendance ; mais, en même temps, il pressentait en quelque sorte la Pologne moderne.

Sa biographie serait encore difficile à faire. Tous les événements de sa vie et ses travaux littéraires sont liés aux faits historiques, de manière que, jusqu'à présent, la critique littéraire attaque quelquefois en Niemcewicz l'homme politique, et les partis politiques prennent la défense du littérateur. Mais, ce qu'il y avait d'immortel dans ses ouvrages, dans les principes qui les inspiraient, peut déjà être apprécié. Nous chercherons à caractériser ce sentiment inspirateur de ses ouvrages.

Niemcewicz a été orateur politique, poète, et poète qui a essayé presque de tous les genres ; il a écrit des drames, des tragédies, des comédies, des satires, des fables, des épigrammes, des idylles ; il a été, comme prosateur, historien, auteur de mémoires, et, en même temps, il a composé des ouvrages de politique. Pas un seul de ses nombreux écrits n'a passé inaperçu : quelques-uns produisirent dans le pays un effet immense, il y en a même qui sont devenus populaires. Cependant aucun de ces ouvrages n'a été accepté comme modèle, comme une production classique. On lui reproche, par exemple, de n'avoir pas assez bien saisi le caractère des personnages dans ses drames, de ne leur avoir pas conservé la couleur historique ; enfin, de n'avoir pas assez soigné la forme.

Niemcewicz n'a jamais été poète artiste ; il n'a jamais composé d'ouvrages pour amuser son public ; il n'a jamais sacrifié à l'art. L'art n'a pas été son idole ; il a été avant tout Polonais, il n'a été que Polonais. Il s'est servi de ses ouvrages comme d'instrument pour combattre les ennemis de la Pologne.

Compatriote de Karpiński, Julien Niemcewicz, qui n'avait pas sa valeur artistique, qui ne l'a pas égalé sous le rapport de l'inspiration ni même

dans la forme, est resté cependant poète national, parce qu'il n'a pas brisé la lyre comme Karpiński, qui n'a pas abandonné tout espoir ; au contraire, il est resté fidèle à l'idée vivante de la nation ; il a émigré avec elle.

Ayant toujours en vue le même intérêt, ayant conservé toujours le même amour pour son pays, et la même haine pour ses ennemis, il a constamment défendu sa cause et constamment attaqué tous ses ennemis politiques, moraux et littéraires.

Aussi, pour bien comprendre plusieurs de ses ouvrages, il faudrait connaître l'histoire passée et l'histoire contemporaine de la Pologne. Il ne faut pas le juger comme un poète écrivant dans son cabinet pour contenter sa vanité ou pour acquérir de la réputation. Si les animaux, dans les fables de Niemcewicz, parlent quelquefois un langage tout moderne, un langage empreint d'un caractère politique et littéraire, il faut savoir que l'*ours* de Niemcewicz n'est pas l'*ours* de La Fontaine. Chez Niemcewicz, l'*ours*, c'est presque toujours le russe ou le grand duc Constantin ; un *renard* ou un *corbeau*, c'est presque toujours un *censeur*. Il met dans ses fables les anecdotes qui couraient alors la ville ; il charge ses fables du caractère et des habitudes des personnages qu'il a en vue, tout le monde comprenant alors ces allusions, tandis que, maintenant, ses fables ont beaucoup perdu de leur valeur ; mais chaque coup a porté, chaque ouvrage a produit son effet. La plupart de ses compositions dureront autant que doit durer la lutte entre la Pologne et ses voisins.

Historien, Niemcewicz a été accusé de manquer quelquefois d'érudition, et surtout d'avoir marché d'un pas inégal, en cherchant tantôt à atteindre à l'éloquence, tantôt à imiter les auteurs classiques, et quelquefois aussi en surchargeant ses ouvrages de citations. Il change à chaque moment de ton et d'allure ; il est rarement lui-même ; il n'est lui-même que lorsqu'il raconte les triomphes des Polonais, et surtout les désastres de la Russie. Avec quel amour, avec quelles délices il décrit, par exemple, l'incendie de Moscou (en 1611) et les succès des Polonais, dans son *Histoire de Sigismond III* ! Dans ces pages, quelquefois il égale le style de Tite Live, parce qu'il a alors tous les sentiments qui animaient l'historien romain ; il sent l'orgueil, la fierté, le mépris pour tout ce qui est étranger et ennemi. Mais lorsqu'il s'agit de parler des malheurs, des défaites, alors quelquefois même il défigure l'histoire, pour défendre ses compatriotes, pour défendre une cause malheureuse.

Comme orateur, il a fait preuve d'un talent incontestable. Il a été élevé à l'école militaire fondée par Stanislas-Auguste ; il a voyagé ; il a vu la France ; ce qui explique et ses théories politiques, et même le genre de son talent oratoire. Il revint en Pologne tout échauffé encore de ce qu'il avait vu en France ; il regardait le système constitutionnel comme la plus belle formule qui ait jamais été inventée, et l'établissement d'une constitution, comme le seul moyen de sauver la Pologne.

Mais son amour immense pour sa nation se ressentait des opinions du siècle : il y avait du terrestre et du matériel. Niemcewicz, affecté des malheurs de son pays, de l'abaissement de son gouvernement, des discordes qui régnaient alors, ne semblait regretter que la grandeur matérielle, les vastes possessions de la Pologne, les trésors de ses rois. Il se rappelle

aussi avec regret la magnificence des seigneurs polonais, dont il a vu dans sa jeunesse le faste et la grandeur. Ce qui lui manquait, c'est le sentiment plus élevé, le sentiment religieux et moral de la cause polonaise. La haine l'aveuglait sur ce point. Il ne pouvait pas démêler, à travers les questions religieuses qui agitaient l'Europe, le véritable intérêt national polonais. Il semble qu'il eût accepté une religion quelconque, pourvu qu'elle fût contraire à la Russie, à l'Autriche, à la Prusse. C'est parce qu'il voyait l'Autriche, ennemie de la Pologne, professant la religion catholique, qu'il est resté longtemps indifférent pour cette religion, la religion de son pays.

Mais, au fond de tous ces systèmes et de toutes ces théories, il y avait un sentiment dont Niemcewicz ne pouvait se rendre compte, et qui, quelquefois, le jetait contre ses propres théories.

Après la chute de la constitution du 3 Mai, la plupart des hommes d'Etat polonais trouvaient la cause nationale désespérée; ils ne voyaient plus aucun moyen de salut. Mais avant d'être constitutionnel, Niemcewicz a été Polonais, et alors il émigra; il quitta son pays, en conservant cependant un désir ardent de le servir.

Il revint ensuite avec Kościuszko. Dans le combat sanglant de Maciejowice, il fut fait prisonnier à côté de Kościuszko et enfermé dans les cachots de Petersbourg. Il fut élargi avec Kościuszko, à la mort de l'impératrice Catherine, et le suivit aux Etats-Unis.

Il aurait pu se convaincre en Amérique que la forme de gouvernement n'était pas ce qu'il cherchait pendant sa vie, puisqu'il trouva là une forme en rapport avec ses sentiments, qu'il jouissait d'une position honorable et commode, et que cependant il se sentait malheureux. Aussi, à la première nouvelle de l'entrée des légions polonaises sur le territoire national, il quitta l'Amérique et revint de nouveau servir son pays.

Après les désastres de l'armée française, il émigra encore une fois avec les troupes nationales. Rappelé par l'empereur Alexandre, un moment seulement, il crut à la bonne foi de l'empereur; mais bientôt dé trompé, il recommença une lutte sourde et acharnée contre le gouvernement russe; et enfin les désastres de la dernière guerre le rejetèrent pour la dernière fois de la Pologne, et il mourut en exil.

Ainsi, à travers toutes les formes possibles de gouvernement, à travers des positions différentes, il cherchait quelque chose de supérieur à toutes les formes, quelque chose de plus élevé qu'une position quelconque; il cherchait l'idée nationale, sans avoir pu la formuler nettement.

Niemcewicz est un de ces hommes-types qui précèdent leurs générations. Des générations qui sauraient lire dans l'histoire de ces hommes, pourraient certainement y découvrir leurs propres destinées. Un des premiers, il quitte la Pologne, après la chute de la constitution du 3 Mai, et bientôt il fut suivi par une foule de ses compatriotes. Prisonnier à Maciejowice et jeté dans un cachot, il prédisait ainsi le sort qui attendait les générations polonaises; et, depuis sa sortie de la prison jusqu'à présent, la cellule qu'il occupa à Pétersbourg n'est jamais restée vide de Polonais; il l'a inaugurée pour l'avenir. On l'a vu plus tard en Amérique, et des milliers de Polonais ont traversé les mêmes terres où Niemcewicz avait déploré la Pologne. Enfin, le premier il quitta la Pologne, lors de la dernière révolution, et une génération entière n'a pas tardé à le suivre; il a précédé son siècle, et il en a fermé la marche.

## LETTRE A JULIEN URSIN NIEMCEWICZ

Moscou, le 11/23 novembre 1827.

S'il vous est arrivé, Monsieur et Maître, d'entendre quelquefois mon nom, si vous voulez bien vous souvenir de quelques-uns de mes poèmes, vous pardonnerez sans peine, je l'espère, au jeune écrivain que je suis l'impétueux désir d'entrer en rapports avec le respectable Nestor de nos lettres. Né sans doute d'un certain amour-propre, mon désir n'en est pas moins innocent et d'ailleurs inséparable du jeune âge. Au temps de votre jeunesse, vous avez vous-même, Monsieur, éprouvé combien il est agréable à l'écrivain qui débute de se faire connaître des grands maîtres. Oui, se dire que l'homme qui jouit à la fois de notre respect et de notre admiration n'est point sans ignorer fût-ce notre existence est à mon avis cent fois plus flatteur que de recueillir les applaudissements du plus vaste public. Et quel nom inspire au cœur de tout jeune poète polonais plus d'admiration vibrante et de respect que celui de Julien Niemcewicz? De la bouche de nos mères, nous avons accoutumé d'entendre le récit de ses aventures et de ses exploits; ses Chants, initiation première dans le domaine de la poésie, nous en ont fait aussitôt sentir les charmes; dans son image, nous avons toujours vénéré les traits d'un homme qui, par son caractère, par ses talents, est devenu l'un des splendides ornements de son époque, d'un homme qui, de son vivant déjà, se vit canonisé (*sic*) à la Chambre des députés autant que sur le Mont Parnasse.

J'ai longuement nourri l'espoir — espoir parmi les plus doux — de réussir à vous approcher un jour, homme illustre, de retenir peut-être par mes travaux votre bienveillante attention et de recevoir, au moment d'entreprendre ma carrière poétique, de vos mains la paternelle bénédiction de notre premier poète national. Aujourd'hui que le sort m'a enchaîné, et pour longtemps, sur une terre lointaine, je me permets — inconnu de vous il est vrai, mais profitant de la lettre d'un commun ami, le prince Wiaziemski — m'adresser à vous, Monsieur et Maître honoré, pour oser lui avouer enfin des sentiments conçus il y a bien des années. Que ma situation triste puisse servir d'excuse à mon audace!

Le prince Wiaziemski m'honore ici de ses inlassables bontés; l'estime qu'il porte à de nombreux habitants de Varsovie — à vous, Monsieur et Maître, en premier lieu — ne peut qu'augmenter la bienveillance que lui inspirent tous les Polonais séjournant à Moscou. A ce noble seigneur, à ce cœur d'élite, nous devons maintes heures de détente passées sur les rives de la Moskowa — que de fois y avons-nous bu à la santé de Julien Niemcewicz, ami qui nous est à tous également cher! Et si vous aviez, Monsieur et Maître, la bonté de dire au prince Wiaziemski toute notre gratitude pour l'amitié dont il ne cesse de nous prodiguer les marques, vous pourriez par la même occasion effacer la dette de vos compatriotes. Ils ne laissent pas de partager tous les sentiments de ma considération la plus profonde, que vient exprimer ici celui qui restera à jamais votre serviteur le plus humble.

## LETTRES A SA MERE

Varsovie, le 15 septembre 1830.

[...] A quelques jours de là, Potocki est venu me voir un beau matin pour me demander de l'accompagner à Ursynów, la minuscule propriété de Niemcewicz, et je dois vous raconter, Maman, le détail de notre visite. Ursynów se trouve à une petite lieue de Varsovie, tout de suite après Mokotów. La matinée était splendide, un peu fraîche, un léger brouillard d'automne recouvrait les plaines vastes et sablonneuses de la Mazovie. L'idée d'aller connaître notre vieux barde qui relie le siècle de Stanislas-Auguste au nôtre, ne laissait pas de me préoccuper — j'étais trop inquiet du genre d'accueil qu'on me réservait, car Niemcewicz, gâté comme il l'est par les femmes, est devenu bien capricieux. Nous étions déjà tout près du but de notre course. La voiture s'arrêta au milieu d'une allée d'où l'on aperçoit déjà de loin la maison du Poète, et nous n'avons pas continué en voiture, car Niemcewicz se tenait debout devant le perron. Tels des pèlerins arrivant en vue du lieu sacré de Czenstochowa, nous approchions à pied et le cœur fort contrit. Le Poète nous a reçus d'une façon plutôt indifférente — en hâte j'ai composé à son intention un quelconque compliment qu'il accepta avec le sourire, puis mit aussitôt la conversation sur Wilno, tout cela en adoptant le ton cassant du vieux Jean Sniadecki. « Cela va mal, me dis-je, serais-je par hasard venu ici pour lui servir d'écho ? » — par bonheur, cette discussion prit bientôt fin. « Mon cher Comte, dit-il à Potocki, vous qui connaissez déjà mon Ursynów, veuillez faire voir à M. Słowacki ses plus beaux sites, cela me permettra d'aller me changer ». Ceci dit, il nous salua pour rentrer dans la maison tandis que nous allions visiter le jardin.

Il est vraiment beau, l'Ursynów du vieil homme, planté de grands arbres, rappelant bien plus une forêt sauvage qu'un jardin, avec, de ci de là, des petites clairières où l'on voit paître l'unique vache du Poète dont, m'a-t-il dit, il tire deux zlotys de revenu chaque semaine. Nous sommes bientôt arrivés près d'une petite tonnelle d'écorce sur laquelle tous les visiteurs inscrivent des poèmes pour honorer Niemcewicz, mais nous n'en avons pu lire un seul, car notre vieillard les fait tous enlever par modestie. Je me suis assis pour un moment sous la tonnelle. Potocki, qui se tenait debout près de moi, me voyant excessivement triste et pâle, m'en demanda la raison. « Il est heureux, lui dis-je, celui qui tel Niemcewicz est capable d'écrire dans un style agréable et suave, sans être consumé par son feu intérieur ; oui, heureux, car l'âge venu, il viendra se retirer dans la paix d'une maisonnette comme celle-ci, alors que l'herbe couvrira déjà les tombes de gens bien plus jeunes que lui... »

Mais voilà qu'un laquais envoyé par le vieillard vint nous dire que le déjeuner était servi, et c'est d'un déjeuner que l'on avait besoin pour interrompre le cours des rêveries. Nous nous sommes assis chacun d'un côté de Niemcewicz et l'on servit du thé avec du pâté froid. Nous n'y goulâmes point, nous contentant de la seule conversation. Il y avait, aux pieds du Poète, les enfants de son valet de chambre, deux petites fillettes

auxquelles il permet souvent de jouer librement avec lui. L'une d'elles, et devant les invités, lui a répété à plusieurs reprises : « Monsieur, vous êtes tout aussi bête que moi ». Et le vieux d'accepter ce charmant compliment avec le sourire. Au cours du déjeuner, Potocki se mit à me prier de lire quelque chose à notre hôte, Niemcewicz — sans grand enthousiasme il est vrai — se déclara également curieux d'entendre un extrait de mes travaux. Il fit enlever le plateau du thé, se fit baiser sur la joue par l'une des fillettes qui, interpellée par lui : qui es-tu ? répondit : votre femme, Monsieur [*żona Panowa*]. Puis il leur dit de s'en aller et ne plus faire de bruit.

Je m'étais muni à tout hasard du III<sup>m</sup>e acte de ma tragédie *Mindowe* ; encouragé derechef par le vieux, je me mis à lire. En écoutant, Niemcewicz avait d'abord le dos tourné, — lorsque j'arrivai à la seconde scène, celle où Mindowe rompt avec les Chevaliers Teutoniques, il se retourna tout d'un bloc, le front plissé de rides ; on lisait sur son visage une attention soutenue, il me fixait droit dans les prunelles comme s'il voulait percer mon âme, et il a les yeux gris, pénétrants, surplombés de grands sourcils broussailleux, tout à fait les yeux de Jean Śniadecki. Dès la fin de la scène, il s'écria : « Ah, quelle tragédie ! pourquoi ne peut-on pas la jouer ! » Cette exclamation m'a flatté bien plus que tous les éloges qu'on m'a prodigués depuis. Je continuai ma lecture, lui m'écoutant toujours avec attention, et quand j'eus fini : « Vous me voyez ravi, dit-il, de constater avant ma mort qu'il restera encore en Pologne un poète de si grand talent, et qui saura maintenir bien haut l'esprit civique ». Il ajouta encore : « Faites établir plusieurs copies de votre tragédie, elle en vaut vraiment la peine, — et puisse-t-elle attendre des jours meilleurs.. Quant à moi, je souhaiterais la lire en entier... » A partir de ce moment, le vieillard se mit à me fixer avec la plus grande attention, pour finir par me dire encore à l'instant des adieux : « C'est pour moi une grande joie d'avoir connu un aussi noble jeune homme ». Cela fait très vieille Pologne, n'est-ce pas ? Et voilà toute ma visite — surtout ne me grondez pas, chère Maman, de vous l'avoir ainsi conté dans tous ses détails..

Je voudrais vous en raconter encore bien davantage, mais, terminant ma lettre au bureau, je n'ai même pas le temps de remercier mes chers Jaś et Julka pour leurs port-scriptum, ni de bavarder plus longuement avec vous tous..

J'embrasse mille et mille fois les chères mains de Grand'Maman pour la petite feuille qu'elle m'adresse. Arrivez-vous à déchiffrer cette lettre ?... essayez si vous pouvez et si elle ne vous ennue pas trop dès le milieu. *Adieu*, Maman chérie, *adieu*... et embrassez tout le monde pour moi.









MEMOIRES

(Extraits)

---

TRIESTE — VENISE — FLORENCE — ROME — NAPLES

Stanislaw Sołtyk, neveu du malheureux évêque de Cracovie, qui partait justement pour l'Italie, me proposa de faire route en sa compagnie. Je ne fus guère long à me préparer. Un petit coffre suffit à rassembler toutes mes affaires. Je me rendais bien compte que c'était à la bonté de mon bienfaiteur, le Prince Czartoryski, que je devais ce voyage et, ne voulant pas lui être à charge, j'avais décidé de m'y montrer modeste et économe. Le 16 mars 1784 nous nous mîmes en route en direction de la Styrie et de la Carinthie. Je fus agréablement surpris d'entendre les habitants de ces provinces parler une langue slave apparentée à celle de mon pays. Il est bien vrai que, malgré toutes les invasions, les conquêtes, les annexions, vous êtes les seuls, vous, les paysans, à conserver encore la mémoire de vos pionniers et de vos ancêtres.

Jamais je n'oublierai ce matin lumineux, tandis que je m'étais hissé péniblement jusqu'au sommet d'une montagne élevée dominant Trieste : bien que partout ailleurs l'humide mois de mars couvrit la terre de nappes pluvieuses, on ressentait déjà en ce lieu la douceur du climat ausonien. Le firmament d'un bleu pur que ne voilait aucun nuage, l'air doux, embaumé, les champs de fleurs, tout cela remplit mon âme d'une joie nouvelle. Je me livrais à la douceur de ces impressions quand, brusquement, mes yeux se posèrent sur la mer, dont la surface argentée s'étendait à perte de vue. Les brillants rayons du soleil s'y reflétaient en éclaboussures d'or, le golfe était recouvert d'une forêt de mâts, les hirondelles de mer, rapides comme l'éclair, s'élevaient dans le ciel avec un cri strident pour se laisser retomber aussitôt et, du bout de l'aile, frôlant les eaux ridées, saisir et emporter leur proie. Au loin on apercevait les voiles blanches et gonflées de vent des bateaux qui allaient et venaient. Une sombre forêt de mâts recouvrait la surface du golfe. C'était la première fois que je voyais une mer aussi étroite par sa forme et n'offrant cepen-

dant à la vue qu'une surface infinie et, de même qu'au bord de l'océan, je me perdis dans de profondes méditations.

Trieste, en latin Tergestum, est la ville la plus neuve de l'Italie. Cent ans auparavant elle ne comptait guère plus de 6.000 habitants. Quand la ville fut proclamée libre, on en compta bientôt 30.000. Ce port n'offre pas aux navires une sécurité parfaite, et on y a bâti une forteresse pour le défendre contre d'éventuelles incursions. La ville est divisée en deux parties : ville vieille et ville neuve, la première étant plus exigüe et la seconde plus belle. Elle possède deux hôpitaux et un théâtre assez beau. La population comprend des Italiens et des Allemands, mais la bonne société ne parle que l'italien. Pour ce qui est des sciences, de la littérature et des arts, on n'y connaît rien de remarquable. On ne s'occupe que de commerce. Non loin de la ville se trouvent des salines. Quant au port, il y entre et en sort annuellement quelque 6.000 bateaux. L'Autriche, depuis qu'elle s'est emparée de Venise, voudrait voir Trieste la supplanter et devenir la première ville commerçante de l'Adriatique, comme s'il ne suffisait pas d'avoir assujéti cette reine de la mer et qu'il fallût encore anéantir sa prospérité.

Nous trouvâmes à Trieste un grand opéra italien. On y jouait *Didone abbandonata* de Metastasio, avec un jeune castrat du nom de Crescentini et la primadonna Morichelli. La noblesse n'est guère nombreuse à Trieste et ce sont les riches marchands qui composent la société privilégiée. En fait de noble, nous n'y trouvâmes qu'un magnat hongrois qui séjournait là de temps à autre, le général de Tokety. Il avait pour compagne une Allemande, grasse et assez bien faite, qui, bien qu'elle ne sût pas un mot de polonais, se faisait appeler madame Łubieńska. Elle gouvernait son magnat, déjà âgé, comme un enfant. Cette pseudo-compatriote se prit pour nous d'une véritable amitié. Elle nous servit des huîtres, sorte de poissons de mer dont j'ignorais jusqu'alors l'existence.

Comme il n'y a pas grand'chose à voir à Trieste, je me préparais, en lisant La Lande, à la suite de mon voyage en Italie. Avant de nous rendre à Venise, nous décidâmes, mon compagnon de voyage, So'tyk, et moi, de visiter la province d'Illyrie, dont les habitants sont des Slaves, et notamment Spalato, ville qui s'enorgueillit de ses nombreux vestiges datant de l'empereur Dioclétien. Dans ce dessein, nous louâmes un petit bateau appelé *spernada*. Nous longeâmes les côtes de la province d'Istrie, qui appartenait alors aux Vénitiens. De nombreuses petites îles côtières défilèrent devant nos yeux : Capo d'Istria, Pirano, Cittanova, Umago, Parenzo, Rovigno, dont les murs et les bastions antiques se reflétaient dans le cristal de la mer. Nous passions si près de ces localités que, non seulement nous distinguions parfaitement maisons et gens se trouvant sur la côte, mais nous pouvions même leur parler. A quelque distance sur notre droite, nous vîmes une grande galère appartenant à la République de Venise, qui allait visiter les îles et régions côtières qu'elle possédait, et ravitailler leurs gouverneurs. Tandis que soufflait une brise qui venait du Couchant, le soleil avait disparu et nous, comme les marins des temps antiques, sous un ciel scintillant d'étoiles, nous nous étendîmes sur le pont et, nous étant couverts de nos manteaux, naviguâmes paisiblement. Nous étions plongés dans un sommeil bienfaisant lorsque le bateau eut une légère secousse, ce qui nous réveilla. Quelle ne fut pas

notre surprise lorsque, ouvrant nos yeux gonflés de sommeil, nous vîmes émerger dans la lumière de l'aurore les murs d'une ville et que j'entendis les gens sur le rivage parler polonais. Hélas, si notre langue a partout pénétré, pourquoi donc n'avons-nous pas su en même temps conserver les territoires et les peuples qui la parlent !

La ville où nous venions d'accoster était Pola, en Istrie, jadis habitée par des Slaves. Aujourd'hui, ville morte, comme toutes les villes d'Istrie, elle n'est plus qu'un lieu où le voyageur vient admirer le temple d'Auguste, en excellent état de conservation. Il n'est pas très grand mais c'est l'un des vestiges de l'Antiquité les plus élégants et les moins abîmés. Nous y vîmes un architecte français, qui répondait au nom de Belizair, prendre le plus minutieusement du monde les mesures de toutes les parties composant cette harmonieuse construction. Au-delà de ces ruines, aimable témoignage de la grandeur passée de Rome, c'était la misère ; seul le clergé possédait quelque ressource. Cette pauvreté, le sol laissé à l'abandon, tout cela me remplissait d'une tristesse dont je ne fus distrait que lorsque je me mis à bavarder avec les indigènes dans cette langue si chère et qui nous était commune.

Le retour fut sans incident. J'étais fier de ce premier voyage en mer sur une frêle embarcation qui longeait le rivage et j'étais loin d'imaginer alors combien les voyages que le sort me réservait seraient longs, tumultueux, nombreux et dangereux.

Peu après notre retour à Trieste nous nous mîmes en route pour Venise, accompagnés du général Fekete et de son favori. Notre navire, qui battait pavillon autrichien, était assez grand. Poussés par le vent du large, c'est de loin seulement que nous vîmes passer rapidement la ville d'Aquileia, qui fut complètement incendiée par Attila au V<sup>m</sup>e siècle. Les marins, avec une frayeur naïve, nous en retracèrent les effrayantes péripéties : le souvenir des destructeurs du monde, bien plus que celui de ses bienfaiteurs reste gravé dans les mémoires et passe bien plus facilement à la postérité.

Rien ne peut se comparer à l'étonnement du voyageur arrivant à Venise pour la première fois. C'est une véritable forêt de tours dorées, d'églises, de maisons luxueuses qui surgit d'un seul coup des profondeurs de la mer. Au lieu de rues pavées, on ne voit rien que le miroir transparent des eaux où glissent une multitude de barques et de gondoles, où flottent les pavillons rouges au sommet des mâts, le trafic d'une ville commerçante, les chants joyeux des gondoliers sillonnant la mer de leurs frêles embarcations argentées, une foule nombreuse en un lieu où l'élément originel de l'homme, la terre, est totalement absent, — tout cela donne bien à penser.

Nous étions encore loin de la ville, quand les douaniers, à bord d'embarcations légères, s'approchèrent de nous. Mais il suffit au général Fekete de se couvrir d'un képi autrichien à galons pour éloigner ce troupeau. Malheur — pensai-je — à ce pays, précaire est son indépendance si un simple ressortissant d'un Etat voisin, parce que celui-ci est puissant, lui fait peur à ce point.

Au V<sup>m</sup>e siècle, à l'époque où les barbares envahissaient l'empire romain pourrissant, les habitants des rivages voisins, fuyant le glaive exterminateur d'Attila, essaimèrent sur de nombreuses fles du golfe Adriatique. Les riches marchands de Padoue furent les premiers fondateurs de cette

ville. Tous les peuples maritimes acquièrent rapidement richesse et puissance. Durant de nombreux siècles, jusqu'au jour où l'on découvrit le cap de Bonne-Espérance, Venise fut au monde moderne ce qu'était Tyr à l'antiquité. Maîtresse du commerce du monde entier, elle s'aventura sur toutes les mers, dans tous les pays, persévéra dans ses entreprises, lutta contre les puissances qui luttaient contre elle. Elle ne cessait d'accroître son territoire, mais ne pouvait se rassasier de conquêtes (les foudres du Vatican ne lui permirent pas de s'aggrandir aux dépens de terres italiennes). La découverte dont j'ai déjà parlé, de la route des Indes Orientales par le Cap de Bonne-Espérance, puis celle de l'Amérique divisèrent d'abord, étouffèrent ensuite les sources de sa puissance et de sa prospérité. Un gouvernement oligarchique, un despotisme soupçonneux à l'intérieur, la timidité et l'indifférence à l'extérieur, enfin la disparition des anciennes vertus de courage et d'audace, transformèrent la reine de la mer, la perle de l'Italie en une ville germanisée, assujettie et barbare. Et le doge, qui ne voulait pas être empereur en Orient, prêta serment d'allégeance, six siècles plus tard, à l'empereur d'Autriche.

J'ai vu Venise quand elle n'avait pas encore complètement périclité, et pourtant déjà tout en elle sentait la fin proche. J'y vis un gouvernement selon la tradition, mais la puissance traditionnelle, elle, avait disparu. Le Sénat plus soucieux de maintenir son pouvoir illimité que de se défendre contre la puissance croissante de ses voisins, négligeant totalement ses deux sources de revenus, la mer et la terre, s'était abandonné aux caprices du sort. Cette ville toute en eau, les robes antiques que conservaient encore les sénateurs, leurs longues toges, leurs perruques énormes, les hommes habillés de volumineux manteaux, les femmes coiffées d'un voile noir, une population presque toujours masquée : tout cela me faisait l'effet d'un monde étrange et inconnu.

Cependant, le Sénat, le Grand Conseil et même le Doge ne possédaient qu'une puissance illusoire, le pouvoir réel appartenant au Conseil des Dix. Parmi les nobles, régnaient la légèreté, l'oisiveté, la débauche.

Si un membre de la noblesse voulait se libérer des assemblées et des conseils publics, nombreux, malgré leur inutilité, il revêtait l'habit de *l'abate*, et cela suffisait à le dispenser de toute obligation sociale. C'est ce que fit Gian Carlo Grimani, homme aimable, élégant, spirituel, lorsqu'il eut quarante ans. Au deuxième étage de la place Saint-Marc se trouvent de petits appartements appelés *Casini* ; ils sont réservés aux nobles qui les louent pour y passer les soirées avec leurs maîtresses, et où seuls, les amis de confiance ont leurs entrées. Gian Carlo louait pour sa belle favorite un casino remarquable. Nous y fréquentions, Sołtyk et moi, ainsi que les Vénitiens éminents ; je dus, conformément aux usages, me faire faire un *tabarro*, c'est-à-dire un manteau vénitien. Dès que j'entrais quelque part, on m'offrait aussitôt du café noir ; le refuser eût été de la dernière indécatesse, à tel point, qu'un jour je fus forcé de boire dix-sept tasses de café.

Venise est riche en peintures splendides, œuvres des peintres de sa propre école : Le Titien, Le Tintoret, Paul Véronèse, Schiavone ornèrent de leurs œuvres les salles du Sénat, les églises catholiques et les demeures des riches seigneurs. L'Arsenal, l'Hôtel des Monnaies, la fabrique de verre et de miroirs sont dignes d'être visités, ce que je ne manquai pas de faire.

Avec l'approche de l'Ascension, qui, à Venise, est la fête d'une grande solennité, car le Doge ce jour-là consacre la mer, le nombre d'étrangers grandissait. Un jour, trois monarques lui firent l'honneur d'y assister, c'étaient : Gustave III, roi de Suède, l'Archiduc Ferdinand, gouverneur de Milan, frère de l'empereur Joseph, et le prince de Parme. Depuis toujours la République de Venise met un point d'honneur à recevoir avec la plus grande magnificence les monarques qui visitent la ville. Cette fois encore, en l'honneur d'une douzaine de gens de haute noblesse, on organisa des courses en mer, nommées régates ; on y voit de longues embarcations pointues, entièrement ornées de sculptures, tendues d'or et recouvertes de riches brocarts et de tapisseries ; quarante matelots habillés de soie, d'or et d'argent, les font avancer à coups de rames. A la poupe du bateau le propriétaire de la régate est étendu sur des coussins moelleux en compagnie de ses hôtes de marque. C'est à de pareilles régates qu'assistèrent les monarques ; chaque embarcation se distinguait de l'autre par la couleur des vêtements de son équipage. C'était à qui l'emporterait en luxe et en rapidité. Les splendides et luxueuses embarcations filaient sur la mer comme une traînée de poudre, dans un tourbillon d'écume. C'est à cela que devaient ressembler les naumachies de Rome.

Outre ces spectacles publics, un membre de la famille des Pisano donnait un grand bal en son palais et ses jardins situés sur l'une des îles qui font face à la ville. Jamais je ne vis festin aussi somptueux ; la soirée était douce, la lune plongeait ses pâles rayons dans le miroir sans rides de la mer. Au milieu d'un parc magnifique s'élevait un palais d'une grande beauté, richement orné, généreusement éclairé. Les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer une brise parfumée des senteurs de roses, de jasmins et d'orangers ; tous les arbres étaient garnis de lampions en forme de fruits et de couleurs diverses. Toutes les beautés de Venise y étaient rassemblées ; cette nuit ensorcelante passa le plus agréablement du monde. Un jour, au beau milieu de ces réjouissances, tandis que la place Saint-Marc était plongée dans la joie, que tout respirait la gaieté, la nouvelle se répandit que le *cavaliere* Pisani, l'un des seigneurs de Venise les plus éminents et les plus en vogue, avait été arrêté, tandis qu'il donnait un grand festin, et envoyé en exil. On hésita longtemps sur les motifs d'une telle sévérité, le plus vraisemblable étant qu'il s'agissait d'une espèce d'ostracisme, et que Pisani avait été exilé parce qu'il était trop populaire et qu'on l'aimait trop.

Cet incident me remplit d'une grande indignation, de même que les cachots *dei Piombi* et les gueules ouvertes des lions, où allaient se jeter les dénonciations secrètes.

Malheur aux habitants, malheur à l'Etat qui défend par de tels moyens sa sécurité. Et pourtant, quels que fussent les vices de ce gouvernement, le peuple était cent fois plus heureux qu'il ne l'est à présent, soumis à l'usurpateur ; en outre, l'époque reculée et se perdant dans la nuit des temps de la naissance de cette république indépendante, depuis tant de siècles forçant l'admiration par sa renommée et sa richesse, auraient pu enchaîner une cupidité menaçante : mais qu'est-ce qui l'arrêtera ? Depuis le démembrement fatal de la Pologne, que reste-t-il de sacré pour les rois ? Avec quel sentiment de colère pour ses violences et ses injustices le voya-

geur considère cette reine de la mer soumise au joug de l'usurpateur, c'est ce que Lord Byron a si bien exprimé par ces paroles :

« Treize siècles de richesse et de gloire se sont transformés aujourd'hui en larmes et en cendres. Chaque monument où le voyageur porte les yeux, les églises, les palais, les colonnades somptueuses, les statues, on les admire l'âme endeuillée. Même le lion, cet emblème superbe de Venise, semble prisonnier. Le redoutable roulement du barbare tambour répète chaque jour les volontés du tyran et va mourir au clair de lune sur les vagues paisibles dont jadis l'écume légère chantait un peuple heureux ».

Aujourd'hui, quand je partage le sort de Venise, je ne pourrais contempler cette ville sans la plus profonde douleur.

C'était l'un des grands défauts de la République vénitienne que la noblesse et les bourgeois *di terra ferma* ne fussent pas autorisés à participer au gouvernement, quelque attache qu'ils eussent avec elle. Cependant la population qui jouissait d'un climat doux, ne réclamait pas grand'chose, semblait heureuse. A Bologne je m'arrêtai une semaine, ayant bien soin de visiter toutes les curiosités de la ville. Au musée, je fus frappé par un élan empaillé, sur la nuque duquel se balançait un carton expliquant que c'était notre vaillant roi Stefan Batory qui avait envoyé cet animal rare au pape Sixte-Quint. Je ne fus pas moins frappé par un crapaud pétrifié, de l'arrière-train duquel sortaient de jeunes crapauds pétrifiés comme lui.

En quittant Bologne, j'engageai un *vetturino* pour me conduire à Florence, et je me mis d'accord avec lui pour le voyage et la pension : pour un voyageur privé, c'est un moyen extrêmement commode de faire la route : je franchis les dangereux Apennins, ayant plus d'une fois l'occasion de contempler sous moi les nuages en course.

Je fus étonné par le mode de vie tempéré des montagnards, la *polenta* ou galette faite de farine de châtaignes cuites à la vapeur et que l'on découpe au moyen de paille à la place de couteau, était leur seule nourriture. Dans les montagnes règnent un froid et un brouillard perpétuels ; leurs flancs sont couverts d'énormes marronniers. Mais dès qu'on se retrouve au pied de ces montagnes, un spectacle entièrement nouveau s'offre à la vue : fertiles, ensoleillés, riches en froment, en vin, couverts de mûriers — les champs et les vergers de l'heureuse Toscane.

Je fus vivement impressionné par la beauté de Florence ; c'est la ville italienne qui, par la multitude de ses statues en plein air, rappelle le plus Athènes et les autres villes de la Grèce antique. Lorsqu'on regarde ces statues et ces monuments, le Palais Pitti, cette célèbre galerie qui rassemble tant de raretés et d'œuvres d'art, on se sent pris d'un sentiment d'admiration profonde. Et qui donc acquit et rassembla tout cela ? non pas des monarques, des potentats, mais d'éminents citoyens, les premiers organisateurs de la République florentine : Côme, ce fondateur de la patrie, Laurent, Julien de Médicis ; ce sont eux qui introduisirent la science en Europe, eux qui rassemblèrent ces chefs-d'œuvre. Lorsque nous jetons les yeux sur l'œuvre des peuples, ce n'est pas à Ninive, ni à Babylone, ni à Moscou, ces peuples soumis à la tyrannie, mais à Athènes, à Rome, à Florence, jouissant de la douce liberté qui encourage toute entreprise, que s'est allumé le flambeau du génie, que le pinceau et le burin ont fait vivre la toile et le granit. Une seule petite île de l'Archipel a produit plus



de chefs-d'œuvre, fut plus célèbre, ennoblit plus la dignité de l'homme que toute la puissance des Xerxès et des tzars moscovites s'exerçant sur la moitié du globe terrestre.

En ce temps-là régnait en Toscane le grand-duc Léopold, frère de Joseph II, seigneur sensé et soucieux du bien-être de ses sujets ; c'est à lui que la Toscane doit son excellent code. Je le vis suivre la procession de la Fête-Dieu avec sa femme et toute sa famille ; jamais je ne vis gens aussi blêmes, ni aussi maigres. L'actuel empereur d'Autriche, François, devait être alors âgé d'une douzaine d'années. Il avait pour précepteur le célèbre Manfredini, et c'est lui qui, à son élève, l'actuel empereur, donna ce conseil plein de sagacité « Monseigneur, quand vous régnerez, ne gouvernez pas trop ».

Le ministre d'Angleterre à Florence était alors le chevalier Mann, pour lequel l'ambassadeur à Vienne, le chevalier Keith m'avait remis une lettre de recommandation ; c'est chez lui, ainsi que dans la maison des Aldobrandini, que je fus reçu avec le plus de courtoisie. Après un séjour d'environ deux semaines à Florence, je me mis en route pour Rome, via Pise, Livourne, Sienne. La fertilité et l'aspect accueillant des champs de Toscane me plongèrent dans le ravissement. Un seul domaine fournissait et le froment et le mûrier et la vigne épanouissant ses ramifications exubérantes, lourdes de grappes mûres ; un seul domaine, dis-je, fournissait et le vin et le blé et la soie, tout ce qui est nécessaire pour nourrir, abreuver, habiller l'homme. Ajoutons à cela les oliviers, les fruits, etc., etc... En effet, la population rurale de Toscane est laborieuse et prospère ; il en va tout autrement dans les domaines du Vatican : l'oisiveté, l'indolence, ayant pour conséquence la pauvreté, frappent le visiteur après la prospérité et la richesse toscanes ; ou bien c'est le sol qui est stérile, ou bien le foisonnement de moines et le temps perdu en bigoteries en sont la cause.

Plus j'approchais de Rome, plus vivement renaissaient dans ma mémoire les hauts faits de ces maîtres du monde, de ce peuple qui, au début de la République, avait fait preuve du plus grand héroïsme et d'un amour inégalé de la patrie et qui montra pitoyablement, sous le règne des empereurs, à quel niveau l'homme soumis au joug des tyrans peut ravalier sa dignité. Véies me rappela son siège de dix ans et le beau discours de Tite-Live sur l'opportunité d'y transporter ou non la capitale de la République Romaine. Sur la voie Appia, il me semblait voir passer les généraux victorieux revenant triomphants de leurs campagnes d'Afrique et d'Asie.

C'est le cœur battant que j'entrai à Rome par la Porta del Popolo, plongé dans le souvenir des siècles passés ; longtemps je restai insensible à l'aspect moderne de la ville, absolument opposé à l'ancien. Lorsque, enfin, je vis, au lieu d'un consul faisant trembler le monde, un vieillard honorable mais affaibli ; au lieu d'un Sénat, des cardinaux suivis d'autres prêtres qui portaient le bout de leur traîne ; au lieu du peuple romain, des moines et des abbés de toutes couleurs ; sur le Capitolin, un cloître de Bernardins ; où se trouvaient le forum et les rostres de Cicéron, une foire aux bestiaux ; des ruines et des décombres à l'endroit où s'élevaient les palais impériaux : — « O mon Dieu, pensai-je, combien tes desseins sont impénétrables ; tu fais naître, tu élèves les peuples et puis tu les précipites dans l'abîme, tu les crées et tu les anéantis, comme ces insectes que l'on voit, l'été, naître à l'aube et mourir avec le jour ».

Cependant, bien que Rome ait cessé d'être maître du monde, elle en était encore la capitale de la foi, la gardienne des splendides et derniers monuments grecs et romains, le lieu de séjour privilégié des artistes, le temple des arts libéraux : ses ruines forcent encore l'admiration. Son ciel bleu, son régime modéré, la société des artistes, d'étrangers, de tous les pays y rendent le séjour extrêmement agréable.

Le spectacle de la puissance universelle a fait place aux solennités religieuses. Quoi de plus saisissant que les cérémonies de la semaine sainte et que cette bénédiction que le Saint-Père des Chrétiens, élevé dans toute sa pompe au-dessus du haut Vatican, donne au monde et à la ville ; quoi de plus touchant que ces voix chantant le *Miserere* de Pergolèse, quoi de plus étonnant que cette croix de feu brûlant dans le ciel ? Peut-on assister sans verser une larme au spectacle de ce Pape, de ces cardinaux, presque au nombre de cent, se traînant jusqu'au tombeau du Seigneur et se prosternant devant leur Sauveur ? Je fus aussi le dernier à voir une cérémonie d'un autre genre à l'église Saint Pierre, ce fut l'hommage rendu au Saint-Père par le connétable Colonna, au nom du Roi de Naples et du Royaume des Deux-Siciles. Sur un trône élevé au milieu de l'église siégeait le pape Pie VI ; le constable, sur un cheval blanc, entraîné dans l'église revêtu d'un riche costume espagnol et rendait hommage. Peu après, le Roi de Naples se dispensa de cette cérémonie.

Presque toute l'année à Rome se passe en fêtes religieuses ; il n'y a pas un jour où quelque église ne fête son saint Patron, et ce avec la plus grande magnificence, les meilleurs chanteurs, la meilleure musique, les fleurs les plus fraîches ; tout cela est bien fait pour ravir les esprits. En un mot, au lieu de l'activité, de l'industrie, de l'animation que l'on rencontre dans toute autre ville, à Rome, on n'entend que la mélodie des voix et des instruments, on ne respire que le parfum des fleurs, partout le calme et une douce oisiveté, interrompus, ici et là, par le martèlement du burin qui, du granit, fait jaillir l'âme des héros.

La population romaine jouit en paix, aujourd'hui, des délices de l'oisiveté la plus totale ; elle ne se réveille qu'une fois l'an et passe brusquement d'une longue léthargie à la folie la plus totale, la plus complète. C'est le carnaval des Trois Jours Gras. Il est étonnant que, dans une ville si sainte, on prête autant de solennité à des amusements si profanes. Le Sénateur lui-même conduit le carnaval par la Porta del Popolo. Carnaval est représenté par un polichinelle à dos d'âne. Dès que s'est montré ce haut fonctionnaire, Rome toute entière, jeunes et vieux, riches et pauvres, comme prise de fièvre, se livre à mille folies. Les plus aisés se promènent, masqués, dans leurs équipages, les cochers et les laquais sont déguisés en femmes, d'éminents avocats sont travestis en arlequins, des abbés en docteurs, tous font assaut d'extravagances, Tous portent des petits sacs de sucreries et des bougies allumées, et lancent des bonbons en criant : *Ammazzato sia chi non a moccolaia* (Que périsse celui qui n'a pas de bougie). Ces excentricités durent trois jours, devenant sans cesse plus bruyantes et plus gaies. J'étais descendu dans une maison privée, chez un avocat, l'abbé Dobi ; au métier de Cicéron, il ajoutait le commerce des empreintes sur plâtres des plus beaux camées et gemmes.

Étant donné mes modestes ressources, je ne me montrais pas dans le monde et passais tout mon temps à visiter les curiosités de la ville et

à améliorer mes connaissances de la langue italienne. Je visitais tout à pied ; dans ce dessein, je m'étais fait confectionner des souliers gris, et je me riais de la canicule brûlante.

Plus d'une fois, dans la fraîcheur du soir, je passais des heures entières *in arena*, c'est-à-dire dans l'amphithéâtre de Vespasien : perdu dans ces ruines immenses, je méditais tristement sur la chute et l'occupation de ma malheureuse patrie. Sans avoir péché comme Rome, comme elle, pourtant, elle périt.

Je voulus faire connaissance avec les artistes les plus célèbres de l'époque. Je vis à l'œuvre celui qui allait devenir le célèbre Canova ; Pichler, le meilleur des sculpteurs sur pierre ; Marchant, habile graveur. Le vieux peintre Battoni travaillait alors à un tableau destiné à la reine du Portugal et représentant le cœur de Jésus, entouré de nombreuses figures allégoriques. On sait que cette reine perdit l'esprit à force de piété. Le peintre anglais Hamilton peignait une grande fresque représentant les exploits d'Achille qui furent plus tard joliment gravés. Je visitai Tivoli, Frascati, Albano ; comme je regrettais de ne pas savoir dessiner ! combien de fois ne devais-je pas, dans l'avenir, ressentir encore plus vivement cette lacune, aux bords du Niagara, sur la rivière Hudson, au spectacle de tant de beautés, ici et de l'autre côté de la terre.

Au cours de l'été, je ne rencontrai guère, à Rome, de compatriotes ; j'y vis cependant le Prince Kossakowski, qui mourut plus tard évêque de Wilno, l'abbé Olszowski, qui ne cherchait pas à s'élever dans la hiérarchie religieuse, et un Monsieur Bzowski, qui se contentait d'être l'héritier de son père ; l'hiver en vit arriver beaucoup plus. Je fréquentais quelques maisons bourgeoises. A cette époque les citoyens de position moyenne, s'habillaient *en abbé* ; je m'amusai fort de voir des abbés enfouir dans leurs poches, éventails et mantelets pour se mettre à danser le menuet. Bien que je fusse à l'âge où les désirs amoureux me possédaient tout entier, à Rome plus encore qu'à Venise j'évitais toute liaison galante ; je me connaissais, je savais que ces liaisons n'auraient pas été pour moi passagères, que, après m'y être donné tout entier, le temps et l'expérience m'eussent profondément déçu. Je souffris le martyre, me contentant, de temps à autre, de satisfaire un désir trop brûlant avec des femmes faciles.

Comme je devais être à Rome pour l'hiver, c'est vers la fin du mois de septembre que je partir pour Naples, sans *vetturino* cette fois, mais avec un courrier napolitain. La minceur de mes bagages facilita cet arrangement ; nous partîmes le soir-même sans faire attention aux Marais Pontins ; je les traversai en dormant. Je m'arrêtai à Gaeta et à Terracina ; dans la première de ces localités gisait le corps non enseveli du connétable de Bourbon qui trahit sa patrie et son roi ; il passa sous le drapeau de Charles-Quint et mourut au siège de Rome. Malgré son sang presque royal, voilà tantôt deux siècles et demi qu'il git sans sépulture, châtiment mérité pour les traîtres à la patrie.

J'arrivai à Naples le vingt-neuf août à six heures du matin. Après une ville aussi vide que l'est Rome, le spectacle de Naples grouillant de monde surprend agréablement. Comme je désirais avoir vue sur la mer, je descendis à l'auberge Santa Lucia, pour huit carlins de pension, c'est-à-dire moins de huit florins polonais. J'étais si épuisé par mon voyage

nocturne, que, sans rien regarder, je me jetai sur mon lit. A mon réveil, la vue la plus ravissante s'offrit à mes yeux : la surface étincelante de la mer, dans le lointain, l'île de Capri, célèbre par les débauches et par la mort de Tibère, à sa droite Posilippo, à sa gauche, le volcan fumant du Vésuve.

L'une des plus ravissantes promenades au bord de la mer est celle de Chiaia, plantée d'arbres que malheureusement la chaleur trop intense et le vent salé de la mer empêchent de se développer. Sur ce rivage, je vis des milliers de mendiants, n'ayant pour tout vêtement que quelques haillons autour des reins, couchés sur le dos ou bien assis, mais ne faisant jamais rien. Quelques fruits de mer, un quignon de pain, deux sous de vin et d'olives leur suffisent pour toute la journée. Ah, combien un climat favorable épargne à l'homme de travail, de besoins, de souffrances ! Chez nous, sous un ciel inclément, c'est à la sueur de son front que peine l'homme, s'il veut avoir de quoi se nourrir et s'habiller chaudement, car la rudesse du climat l'y oblige. A Naples, on n'a besoin ni de gîte, ni de vêtements, mais seulement d'un peu de nourriture. On y coule une existence sans soucis, sous un ciel doux, on ne connaît rien de mieux, on ne désire rien d'autre, et c'est à qui, selon sa situation et son avoir, se plongera dans la plus délicieuse oisiveté. A part le farniente et les soucis domestiques, manger des glaces, se promener en carosse ou à cheval, écouter de la belle musique est le seul souci des Napolitains. Ils ne se préoccupent ni d'amour de la patrie, ni de liberté, ni de nobles ambitions.

Ah ! comme Don Pepe et ses compagnons de la Révolution de 1822 connaissaient mal leur peuple, eux qui s'imaginaient qu'il se dresserait pour défendre sa liberté !

De longue date, les philosophes avaient prédit que les habitants des pays chauds (ainsi en fut-il pour la Grèce, mais non pour Rome) ne pouvaient être libres ; d'ailleurs, aujourd'hui, que ce soit sous un climat doux ou sévère, la tyrannie règne partout.

Le port de Naples est exigü : on dit qu'il ne peut accueillir que deux navires de guerre ; d'ailleurs le Roi actuel n'en possède pas plus ; il est défendu par Castelnuovo et quelques pièces d'artillerie datant de l'époque où l'amiral Byng, après l'avoir menacé de bombardement, le contraignit à la neutralité.

Du cloître des Chartreux, situé au sommet d'une montagne qui domine la ville et le golfe, l'œil découvre l'un des plus beaux panoramas du monde. A mes pieds, le tumulte de la ville surpeuplée et la mer qui venait briser contre le rivage, contrastant avec la paisible solitude des moines, me plongèrent dans une rêverie mélancolique.

Ainsi l'Empereur Joseph s'enthousiasma pour un si beau spectacle ; tandis qu'il ne cessait d'en venter les mérites « *trauseuntibus* — dit un moine qui se tenait à ses côtés — il n'y a que les voyageurs pour être ravis ». Un des chartreux qui parlait un peu l'illyrien, me fit visiter le domaine. J'admirai la beauté et la propreté des bâtiments ; dans la cuisine, on préparait de grands poissons de mer, on confectionnait des tartes. Cet ordre riche n'échappait pas à la cupidité du gouvernement ; les moines doivent à l'Etat une contribution de dix mille ducats napolitains.

C'est sur ce même mont, que Charles-Quint fit construire un château appelé Castel d'Elmo, pour l'aider à maintenir la ville en sujétion, car

auparavant elle était troublée par de nombreux soulèvements ; il est gardé par un régiment d'Albanais, ramassis de canailles venues de plusieurs contrées riveraines.

Les églises sont d'une incroyable richesse et sont ornées de tableaux de valeur : Caravaggio et Lo Spagnoletto ainsi que Solimena, leur meilleur successeur. Depuis plusieurs siècles, Naples est connue pour la multiplicité de ses Saints Patrons, à tel point, que l'on raconte que, lorsque le gouverneur de Rome écrivit au vice-roi de Naples pour lui demander deux mille porcs, nécessaires à l'approvisionnement de la ville, le vice-roi lui répondit qu'il ne pouvait lui fournir des porcs, mais que s'il voulait, il lui enverrait gratis deux mille Patrons.

J'allai voir le Palais de justice ; je fus à la fois étonné et assourdi par une foule noire d'avocats hurlant comme des possédés, étourdissant et martyrisant leurs malheureux clients.

Capodimonte est l'endroit de Naples où sont rassemblées les toiles les plus célèbres, les collections les plus complètes et les plus intéressantes. Toutes ces richesses sont l'héritage laissé par la Maison régnante des Farnèse, enrichie par les Papes. La fille du dernier Prince, Antoine, épousa Philippe V, roi d'Espagne, et fonda la dynastie des Bourbons de Madrid et de Naples.

Outre des œuvres du Titien, de Guido Reni, du Spagnoletto, du Caravage, de Baroccio, de Parmegianino, on peut y admirer une carte géographique en « cristal de roche » pesant mille huit cent livres. Le cabinet des médailles est l'un des plus beaux au monde et renferme une grande rareté, un Othon de bronze et un Pescennius Niger. La collection de pierres gravées compte des spécimens rares d'une grande beauté, notamment des têtes de Jupiter, de Mercure et de l'empereur Auguste. L'amateur d'art peut y passer avec délice des jours entiers.

A Naples, je revis l'Anglais Riddel, avec qui je m'étais lié d'amitié à Vienne ; il était descendu dans la même auberge que moi. C'était un jeune honnête homme, d'un commerce agréable ; il se précipita immédiatement sur le Vésuve, et à son retour ne me laissa en paix, que lorsque j'eus promis d'y aller aussi.

Je partis avec l'abbé Olszowski et un Flamand ; nous nous dirigeâmes d'abord vers Portici, où déjà nous attendait un guide avec des mules. Au début, nous fîmes la route à dos de mules, au milieu de blocs de lave pétrifiée échappés du volcan ; l'un d'eux avait cinq pieds et demi de long.

Au sommet, il faut se hisser à pied, le gravier rocailleux formé par la lave et appelé *pazzolano* non seulement déchirait nos chaussures, mais nous blessait la plante des pieds ; une bise froide rendait la marche difficile, pénible ; tous ces efforts pour voir une superbe monstruosité. L'écorce qui entoure le cratère n'est épaisse que de quatre pieds, je m'y étendis et jetai les yeux dans le précipice d'où s'échappaient des flammes que le vent faisait tournoyer dans toutes les directions, et qui, mêlées à la fumée noire, donnaient à ce volcan l'aspect d'un gouffre infernal : le jaillissement de la lave brûlante, le fracas des pierres dégringolantes, le tremblement de l'écorce mince sur laquelle j'étais étendu rendaient ces moments insupportables. Telle est la nature, qui, dans la plus belle contrée, à côté des paysages les plus ravissants, a fait naître le phénomène le plus effrayant. C'est aux éruptions de ce volcan que les habitants de

Pompéi et d'Herculanum, au temps de l'empereur Titus, durent leur perte, et nous la conservation des témoignages les plus authentiques et des vestiges de colonies grecques et romaines datant de près de deux mille ans. On a conservé, en différents endroits, les ruines de splendides monuments, des statues de marbre et de bronze, grecques et romaines ; mais tout ce qui a trait à la vie domestique, tout ce qui évoque un aspect qui nous touche plus que la grandeur et la puissance, je veux dire cet aspect privé de la vie des gens, les coutumes, les outils, les meubles, c'est cela qui nous a été conservé : une génération entière dans l'état où elle se trouvait au moment de sa fin atroce. Tout cela, nous le devons au volcan Vésuve qui l'a recouvert de sable et de lave : c'est grâce à lui que nous avons sous les yeux une ville construite il y a près de deux mille ans, que nous en parcourons les rues, où, à une époque si reculée, passaient des créatures vivantes comme nous, que nous entrons dans leurs maisons, que nous y trouvons encore des os, des outils, de la vaisselle, des provisions, des richesses. L'homme qui aime, négligeant le présent, se transporter dans le passé est pris en ces lieux d'un sentiment ému.

On a rassemblé au Musée de Portici tous ces vestiges, les accessoires servant aux offrandes, la cendre et les charbons retrouvés sur l'autel d'un temple, la vaisselle, les instruments de chirurgie, les jarres de vin, le pain pétrifié et même tout un cabinet de toilette féminin. C'est sous la couche de lave qui recouvre la petite ville de Portici que l'on descend vers la ville antique d'Herculanum ; seul un théâtre y a été mis à jour, car on n'a pas osé pousser les fouilles plus avant, soit par crainte de faire s'écrouler Portici, soit par négligence et paresse. On y a retrouvé deux statues équestres des Balbus, père et fils. Les peintures rescapées de ces décombres sont, malgré leurs teintes passées, extrêmement intéressantes au point de vue du dessin et de la simplicité dans la composition.

Nous allâmes rendre visite à ces lieux qu'ont rendus célèbres les poètes et qui furent habités jadis par les plus riches Romains : Baïes, Cap Misène, Cumes, Pouzzoles, qui n'évoquent plus, à présent, que l'inconstance des choses humaines.

Le palais Caserta, résidence d'été du roi de Naples, est un bien grand bâtiment pour un monarque au rôle politique si faible : il fut construit par Vanvitelli. On a essayé d'y imiter l'Escurial. Le palais se compose de quatre bâtiments carrés avec leurs cours, dont l'un seulement est achevé. On en admire plus l'énormité que la beauté : cinq cents ouvriers y travaillent quotidiennement, parmi lesquels je remarquai beaucoup d'Algériens, ramenés de quelque bataille en mer. On leur rend la liberté dès qu'ils se font baptiser, mais peu acceptent de s'affranchir à ce prix.

Le huit octobre est une grande fête à Naples ; le Roi accompagné de sa famille et de la cour se rend à l'église *Piedigrotta* pour renouveler solennellement le serment prêté jadis par un de ses prédécesseurs. Naples, déjà si pleine de mouvement, est, ce jour-là, le théâtre d'une animation indescriptible. Après le déjeuner a lieu un grand défilé : une foule de carrosses appartenant aux gentilshommes et aux fonctionnaires de la cour ouvre le cortège, suivie des carrosses imposants, tout couverts d'or, du Roi et de la Reine, puis du successeur au trône, auquel succède l'attelage tout aussi énorme de son frère âgé de trois ans, seul se courbant et saluant de la tête dans toutes les directions. Ce baby suscitait le rire plutôt que

l'admiration. Toute l'armée en habit de parade faisait la haie le long du rivage : c'étaient de beaux soldats, bien habillés, mais on sentait le manque de discipline ; bref, une arlequinade à l'italienne. Les officiers défilaient accompagnés de leurs bouffons et de leurs laquais : les soldats prisaient, enlevaient leurs chapeaux et saluaient leurs amis et connaissances ; notre régiment de Bielak eût pu à lui seul disperser toute cette armée.

Les lettres que j'avais amenées à Naples, de cette bonne Madame Stanis'awowa à la Princesse Belmonte, favorite de la Reine, du chevalier Keith à Lord Tilney et d'autres encore, m'introduisirent, malgré moi, dans la société mondaine de Naples. Les Napolitains aiment la compagnie et les amusements. Outre les assemblées chez les ministres et les personnalités importantes, trois fois par semaine se tient une assemblée publique financée par une petite collecte et appelée, je ne sais pour quelle raison, « Académie ». J'y fus présenté au Roi et à la Reine. La Reine était assez belle et connue alors pour sa coquetterie et son grand ascendant sur le Roi et, plus tard, pour ses violences politiques.

A cette époque, tout Naples parlait de la querelle retentissante qu'elle venait d'avoir avec Razumowski, ambassadeur de Moscou : la Reine ne pouvant plus supporter ses coups et ses bastonnades moscovites rompit avec lui et dut engager de fortes sommes pour récupérer les lettres trop confidentielles qu'elle lui avait envoyées. Le successeur de Razumowski était l'Irlandais Acton, qui, de capitaine de vaisseau toscan, était devenu favori de la Reine et généralissime de Naples sur mer et sur terre. C'était un véritable aventurier, de grand talent mais de plus grande impudence encore. Il fallait voir courber l'échine devant ce nouveau venu, inconnu jusqu'alors, tous les *marchesi*, *duchi*, *principi*. Il est vrai qu'il en savait plus et qu'il osait plus que les gens du pays, et, n'eût été son attachement aveugle au système anglais, et par suite, le fait qu'il prit des mesures incompatibles avec l'esprit du temps, il eût pu, dans ce royaume, laisser l'abandon, opérer des changements salutaires.

Le Roi est de petite taille, maigre, laid, peut dégourdi, extrêmement mal élevé. En effet, rien n'est plus difficile que d'élever un enfant qui sait, depuis sa naissance, qu'il est venu au monde pour commander et qui, d'ailleurs, commande même à ses maîtres. Son précepteur, le tout-puissant ministre Tanucci, en fit l'expérience. On raconte que, lorsqu'il venait lui donner sa leçon, l'enfant royal s'amusait à préparer du chocolat et obligeait le ministre à en boire jusqu'à huit tasses. Cependant, lorsque le Roi fut en âge de régner, il se rendit compte aussitôt que les obligations du règne l'ennuyaient beaucoup. Il confia le soin de gouverner, d'abord à son ministre, puis à la Reine et consacra dès lors tous ses instants à de futiles amusements : la chasse à courre, la chasse au canard sauvage ou à la caille, et surtout la pêche étaient l'unique occupation de son existence. Maître d'un pays splendide, il n'en savait pas mettre en valeur les ressources naturelles, ne possédant aucun goût pour les arts, ne sachant pas non plus qui étaient les Grecs et les Romains : il n'était jamais allé à Portici, et laissait le pays croupir dans la fainéantise et un féodalisme datant du XI<sup>me</sup> siècle. L'agriculture, le commerce végétaient ; les canards sauvages et les poissons l'occupaient bien plus que les hommes.

J'allai assez souvent rendre visite à la Princesse Belmonte Pignatelli, première dame de la Cour et confidente de la Reine ; je lui dois plusieurs anecdotes fort curieuses relatives à son pays et que je ne jugerai pas nécessaire de raconter.

Monseigneur Saluzzi, nonce apostolique en Pologne, dont j'avais fait la connaissance à Rome, m'avait remis une lettre pour sa tante, la Marquise Gensano ; celle-ci était une vieille dame très affable, très douce, et, ce qui est rare en Italie, très instruite ; elle se trouvait en Calabre lorsqu'eut lieu un tremblement de terre, et c'est à grand'peine qu'on la retira de dessous les décombres. Seule, peut-être, une Française eût pu être aussi intelligente, d'un commerce aussi agréable. Je fis la connaissance de l'abbé Zurillo, véritable savant et antiquaire de grande valeur. Le Prince Canditto, qui revenait de France et alliait à la finesse italienne une allure et une courtoisie de vrai gentilhomme français, se prit d'amitié pour moi. Cinq ans plus tard, je le revis à Varsovie, tandis qu'il se rendait à Pétersbourg comme ambassadeur : j'avais fait sa connaissance chez Lord Tilney au sujet duquel je me dois de dire quelques mots.

Lord Tilney, l'un des plus riches gentilshommes anglais, comme tous les Anglais connaissant à fond les auteurs classiques, avait été obligé de quitter son pays, à cause de ses mœurs contre nature (ce qui est, en Angleterre, considéré comme un crime) et s'était installé en Italie où ces mœurs ne choquaient personne. Lorsque je le vis, c'était déjà un vieillard ; ne pouvant plus satisfaire son vice, il se livrait tout entier à des penchants non moins vifs, la gourmandise et l'oisiveté. Il possédait le meilleur cuisinier qui lui préparait les meilleurs plats, ses hôtes étaient instruits, gaais et affables ; il habitait à Chiaia et avait vue sur la mer ; le matin, il se promenait dans la ravissante campagne napolitaine, après le repas il s'ins'allait dans un fauteuil confortable et regardait dans un grand télescope la mer scintillante, Capri, Procida, Ischia, les navires et les bateaux de pêche qui allaient et venaient. Le soir, il se rendait à l'Opéra. Ainsi, jour après jour, il déclinait dans une paisible oisiveté. Je fus tristement surpris lorsque, le lendemain du jour où j'avais été reçu à sa table, j'appris que Lord Tilney, frappé d'apoplexie, était mort brusquement, et Dieu sait pour quelle destination il avait quitté ces délices terrestres. Telle est bien l'insécurité de nos jours.

Parmi les gentilshommes bien connus de Naples à cette époque, je fis la connaissance du marquis de Caraccioli, connu pour son esprit et ami de l'abbé Galiani, ainsi que de Monsieur Denon, plus spirituel encore, si cela est possible et secrétaire de l'ambassadeur français, le comte de Clermont-Tonnerre ; c'est ce Denon qui décrivit la campagne d'Egypte, et qui, sous Napoléon, joua un rôle si funeste.

Il n'y avait à Naples aucun artiste de profession ; cependant la cantatrice Cattelini et le chanteur d'opéra-bouffe Casaniello peuvent être comptés au nombre des grands acteurs, la première pour sa grâce et savoir, le second pour son jeu inimitable.

Le vingt-trois septembre, j'assistai au miracle de la liquéfaction du sang de Saint Janvier : un prodige aussi incompréhensible suffit à rassembler la populace dans l'église. Avant de commencer la cérémonie, trois diacres, richement vêtus, ont surélevé les bustes coulés en argent massif des saints et des patrons de la ville. Tous se prosternent devant Saint



Janvier, le prêtre élève une grosse ampoule remplie de sang coagulé du Saint, et lorsqu'il la tourne vers une bougie, les fidèles se mettent à pousser de profonds soupirs, à créer, à pleurer, les uns exhortant le Saint par des paroles flatteuses à accomplir le miracle, d'autres allant même jusqu'à le menacer. Il se passa quatre minutes, puis le sang se liquéfia et se mit à bouillonner. A ce spectacle, des sanglots de joie et des cris s'élevèrent dans l'église.

Après avoir admiré toutes les beautés de Naples, l'envie me prit de me rendre en Sicile et à Malte. La Princesse de Belmonte obtint pour moi quelques lettres du Vice-Roi pour Palerme et Messine. J'étais allé, en compagnie de l'abbé Olszowski, retenir une place sur le bateau ; sur le chemin du retour, nous rencontrons deux Anglais : Cunningham et Bidolph ; nous ne les avons vus qu'une seule fois en société ; ils me demandèrent d'où je venais : « du bateau, dis-je, sur lequel je m'embarque ce soir pour Palerme ». « Nous partirons ensemble », répondirent-ils sans la moindre hésitation : aussitôt, ils coururent rassembler leurs affaires, nous déjeunerâmes ensemble ; le soir, je dis adieu à mon ami, le capitaine Riddel (je ne devais jamais plus le revoir), puis nous levâmes l'ancre et nous nous mîmes en route.

## LA SICILE ET MALTE

Le soir paisible, baigné du clair de lune qui se réfléchissait sur le rivage, nous montra Naples sous son plus bel aspect ; nous avons sous les yeux une ville exquise, s'élevant dans un amphithéâtre avec ses maisons éclairées, les châteaux de San Martino, de Castel Nuovo, le cap de Miseno, Baïes, de l'autre côté le Vésuve et à ses pieds, la ville de Portici, bâtie sur l'antique cité ensevelie d'Herculanum. Ce spectacle ravissant plonge l'esprit dans des réflexions sans nombre. « Est-il au monde » — me dis-je — contrée plus suave, au ciel plus serein, comblée par la nature de plus de beautés ? Ses habitants respirent un air chargé du parfum des jasmins et des orangers, ne connaissent ni le dur labeur, ni les rigueurs de l'hiver, leurs jours se passent en flâneries et en distractions. Sont-ils heureux ? il le sont sûrement, si le bonheur réside dans les plaisirs des sens, mais si l'homme pressent sa dignité et sa mission, s'il aime s'interroger sur des vérités profondes, si c'est dans la liberté, l'indépendance, la puissance de sa patrie qu'il place sa fierté et sa grandeur, quelle gloire peut-il retirer d'une patrie végétant sous le joug d'un gouvernement autocratique et incompetent à la fois, que le premier envahisseur venu peut soumettre en quelques jours, une patrie qui n'a engendré ni sage législateur, ni grand chef, ni artiste de valeur, une patrie, enfin, qui ne peut se glorifier de rien de ce qui éclaire et élève la nature humaine. Lors de mon séjour à Naples, j'eus l'occasion de me laisser prendre à la douceur de cette existence oisive : grâce à Dieu, j'y résistai et les délices sensuels de Naples ne chassèrent pas de ma mémoire le souvenir des

devoirs que je devais à ma terre natale. Avec ses neiges et ses pins, c'est ma patrie, et elle parlait plus fort que tout à mon cœur.

Pendant la nuit, le vent souffla si faiblement que le lendemain Capri était toujours en vue. Nous passâmes les 25 et 26 en mer, nous amusant tantôt du jeu des dauphins, tantôt de l'originalité de nos compagnons. Le matin du 27 nous jetâmes l'ancre dans le port de Palerme, dont le panorama rappelle un peu celui de Naples, à cette différence près que les arbres qu'on y a plantés y poussent mieux. A peine étions-nous arrivés que nous parvint l'ennuyeuse nouvelle qu'il fallait se rendre au service sanitaire, se faire examiner et subir quelques semaines de quarantaine. Le temps ainsi passé en mer et loin du monde ne fut guère agréable. Nous n'avions que deux sujets de distraction, le premier étant le supplice d'un chanoine de Bologne qui, depuis le départ de Naples, craignant de satisfaire un besoin naturel *in conspectu adstantium*, se tortillait **comme un** vers, et le deuxième, les visites quotidiennes d'un gentilhomme de Palerme : celui-ci s'était construit un minuscule navire sur le modèle d'un bâtiment de guerre qu'il avait armé de petits canons d'airain, à peine plus grands que des pistolets. Il s'approchait de notre bateau et lui livrait bataille en « tirant des bombes » de ses canons, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le grondement de ces canons se perdait dans les rires bruyants de celui qui donnait l'assaut et de ceux qui en étaient l'objet. Nous conversions aussi avec deux navires venant de Marseille et qui se trouvaient à côté du nôtre. Enfin, j'eus l'idée d'écrire à l'archevêque de Palerme, Monseigneur Sanseverino, et de lui envoyer mes lettres de recommandation. Ce prélat fit preuve de courtoisie et d'humanité, non seulement en me faisant parvenir un repas de sa propre cuisine, mais aussi en obtenant que cette quarantaine fût abrégée. Aussi, le premier octobre, accueillîmes-nous avec joie la nouvelle qu'il nous était permis de débarquer ; nous nous exécutâmes aussitôt, et, dès que j'eus déposé mon peu de bagages à l'auberge, celle-là même où était descendu Patrick Brydone, je m'empressai d'aller visiter la ville.

Excepté la rue principale, longue d'un mille italien, qui divise la cité en deux et mène à la mer, les autres sont étroites et mal pavées. Il reste à Palerme de nombreuses traces du passage des Maures. Le Palais du Vice-Roi date encore de Roger, descendant des Normands, qui, animé de l'esprit chevaleresque de cette époque, était venu arracher l'île aux mains des Sarrasins. Le vestige sarrasin le mieux conservé est le palais de Zisa au sommet duquel se trouve une inscription que l'on n'a pu encore déchiffrer. Les églises sont nombreuses et d'une grande richesse, mais d'un goût douteux. Les lettres dont j'étais porteur étaient destinées au Prince Portena, à la Princesse San Micheli, Isnello Belvedere, Villa Rosa, à l'archevêque Sanseverino ; tous me reçurent avec courtoisie et hospitalité.

Les Italiens sont sobres, mangent peu et ne placent pas l'hospitalité dans les repas qu'ils offrent, ce qui ne les empêche pas d'être accueillants et sociables ; c'est aux réunions du soir, au théâtre, et aux promenades qu'ils accordent toute leur attention. Je n'oublierai jamais les promenades qu'au cours de nos visites, nous effectuâmes, promenades rendues délicieuses, tant par l'aimable société qui nous accompagnait que par les lieux où nous passions. J'y fus accompagné par la Princesse de Montevago et par la Princesse Chimini, jeune mariée de quatorze ans, déjà mère,

aussi jolie que vive et légère, ainsi que par le Père Gravina, un bénédictin de la maison des Princes Orsini. Nous allâmes voir le *casino* du Prince Paligonia ; tous ceux qui ont décrit la Sicile, se sont étendus sur l'inimaginable excentricité avec laquelle ce Prince a décoré sa retraite. Tout ce que la folie et l'imagination la plus invraisemblable peuvent inventer, le Prince Paligonia en a orné sa demeure. On ne peut comprendre comment un gentilhomme vivant au pays des arts et de l'antiquité, méprisant ceux-ci, s'est entouré des monstres les plus hideux.

On arrive au palais par une allée de monstres plus horribles les uns que les autres, et il en est de même dans le palais et même dans la chapelle. « Non aveva altro piacere » disaient ceux qui avaient connu ce Prince — « oltre divertirsi con queste bestialità ». Lorsqu'on regarde ces excentricités, on se sent pris d'indignation, de tristesse et même de colère. Je fus grandement récompensé, après ces impressions désagréables, par le spectacle de la villa du Prince Valguarnera où la nature la plus belle s'allie au goût le plus sûr : rochers, vallons, hameaux, bosquets et prés enchanteurs sont un régal pour l'œil ; je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un endroit aussi délicieux.

Comme mes Anglais tardaient à se préparer, c'est assez tard que nous nous mîmes en route pour aller visiter deux célèbres cloîtres bénédictins : San Martino et Monreale. Le premier renferme des richesses incalculables, le cloître est grand, accueillant, très beau. Tous les moines doivent être d'ancienne noblesse, reçoivent le titre d'*Eccellenza* et ont leur valet de chambre, leur laquais, leur table personnelle ; les orgues sont splendides.

De là, nous escaladâmes, presque à tâtons, les rochers pour gagner Monreale, l'autre cloître bénédictin. Les ombres de la nuit prêtaient à ces lieux un charme lugubre. Le cloître fut fondé par Guillaume Le Bon. Sa tombe, les colonnes de granit, les mosaïques, la table d'autel en argent massif, rendent cet endroit digne d'intérêt. Le Roi s'empara pour son trésor d'une part importante des revenus de cette abbaye.

A Palerme, on voit que le pays, plus heureux bien que médiocrement mis en valeur, respire la fertilité et l'abondance. Je fus frappé par la grosseur des légumes et du bétail, j'y vis des citrons longs de huit pouces, des grappes de raisins dont chaque grain était de la grosseur d'une prune, ainsi que des oranges et des grenades d'un volume exceptionnel.

La faible constitution de l'abbé Olszowski le contraignit à rentrer à Naples ; c'est donc en compagnie de mes deux seuls Anglais que je quittai Palerme pour parcourir la Sicile. La prudence et la prise en considération du peu de jours qu'il me reste m'obligent à passer rapidement à des événements de ma vie les plus importants ; c'est donc brièvement que je mentionnerai les lieux les plus marquants de cette île. Il est peu de contrées au monde aussi riches en beautés naturelles et en chefs-d'œuvre créés par l'homme. Le ciel qui éclaire la Sicile est aussi pur et aussi clair que celui qui illumine l'Ausonie, ses monts sont presque aussi élevés que les Alpes, partout la mer les entoure et, au milieu, l'Etna, dont la cime neigeuse se perd dans les nuages et qui nourrit en son sein un feu rugissant, tel un flambeau menaçant éclaire cette région heureuse et prospère. Eh, oui, quand nous tournons nos pensées vers son antique civilisation, vers les héros qu'elle engendra, vers les monuments, les statues, les pein-

tures qui jadis ornaient cette ville puissante et populeuse, partout c'est le génie allié à la liberté qui créa ces merveilles. A côté des vestiges grecs, le voyageur remarque des monuments plus récents, œuvres du génie des Sarrasins et des Normands, et, sur les ruines des temples consacrés aux idoles païennes, des églises chrétiennes et des mosquées maures.

Nulle part, on n'a trouvé autant de traces des peuples qui occupèrent la Sicile ; dans les coutumes, les rites, le langage, on trouve le souvenir des Grecs, des Carthaginois, des Romains et des Sarrasins. Tout cela donne à la Sicile un caractère curieux et intéressant. Qui ne s'émerveille devant ce splendide palais aux quatorze imposantes colonnes, qui ne songe à cette statue de Diane, que, dans un mouvement de violence, Verrès arracha aux habitants de la ville. Trapani est célèbre par les jeux qu'y organisait le pieux Enée en souvenir de son père Anchise ; non loin de la ville se dresse un mont très élevé sur lequel s'élevait jadis le temple de Vénus Erycine : *Tunc vicina astris Eryceno in vertice sedes fundatur Veneri Idalia* (Virgile).

Après une escapade de deux heures sur la montagne abrupte, j'atteignis enfin le sommet du rocher le plus haut après l'Etna, mais au lieu du temple de la déesse de l'amour, je n'y trouvai qu'une petite bourgade et ses habitants qui ne se distinguaient pas par leur beauté, mais plutôt par la misère, l'oisiveté et l'ignorance. Les hommes portaient de petits manteaux à capuchons, les femmes étaient entièrement vêtues de taffetas ou de toile ; tout en eux respirait un mysticisme austère. Coupés du reste du monde, ils n'y descendent que pour se ravitailler. Certains n'ont jamais quitté leur montagne, et tels les premiers habitants de Tahiti, me considéraient avec stupéfaction. Mes efforts furent récompensés par le spectacle du superbe panorama qui s'ouvrait à mes pieds ; d'un côté, l'œil embrasse une bonne partie de la Sicile, de l'autre la mer et les îles Egades. Surplombant la bourgade s'élève encore un rocher dont le sommet s'orne des ruines d'un château normand ; j'y grimpai, mais j'avais beau me retourner de tous les côtés, je n'y vis qu'un noir précipice et de gros nuages chassés par la tempête. Il y régnait un froid perçant, et le vent était si fort que je craignis qu'il ne me précipitât dans le gouffre. Je me hâtai de redescendre.

Le soir, nous allâmes au théâtre ; on nous offrit une loge, mais comme personne n'y était entré depuis longtemps, nous trouvâmes la porte barrée de planches ; nous nous mîmes au travail et arrachâmes les planches : autre misère, il n'y avait pas de sièges. Des jeunes gens assis au parterre avaient vu ce qui se passait ; ils se levèrent et, très aimablement, nous tendirent un banc que nous hissâmes jusque dans la loge. Quelle différence avec les spectacles grecs de la Sicile antique !

Il faut savoir que la Sicile ne possède pas de routes praticables pour les voitures ; nous fîmes donc tout le voyage à dos de mulets, qu'il fallait renouveler à chaque ville et presque toujours aller chercher chez les habitants eux-mêmes. Marsala et Mazara ne renferment rien d'intéressant : les auberges où nous nous arrêtâmes étaient pires que les pires gargottes juives de chez nous.

Tandis que je longeais à dos de mulet, le rivage, plongé dans des pensées que berçait le bruit monotone des vagues, je fus soudain frappé par la vue d'énormes ruines surmontant une colline dans le lointain ; nous nous hâtâmes dans cette direction : c'étaient les tristes ruines de la ville jadis

puissante de Selinonte, ruines qui, malgré des incendies répétés, nous étonnent encore aujourd'hui. Ce sont trois temples de dimensions peu courantes, à tel point que je pus m'introduire de dos dans la rainure de l'une des colonnes doriques. Ils furent incendiés deux fois par les Carthaginois; on raconte qu'Hannibal y attela ses éléphants et les fit ainsi s'écrouler. Selinonte avait fait alliance avec Pyrrhus en l'an 249 avant J.-C.; les Carthaginois y mirent à nouveau le feu et emmenèrent ses habitants à Lilibæum. Nous trébuchions sur les cailloux où avaient marché Pyrrhus et Hannibal; nous mangeâmes sur un tronçon de colonne qui avait neuf pieds de diamètre. Ces colonnes, ces énormes blocs de pierre écroulés çà et là, étaient le triste symbole de l'ambition et de la précarité des entreprises humaines. De tous les vestiges antiques qui nous sont restés, les plus énormes se trouvent à Selinonte.

Nos guides eurent grand-peine à nous arracher à des lieux aussi historiques. Il était presque minuit lorsque nous parvîmes à Sciacca (Thermae Selinuntinae) célèbre jadis par ses thermes. Le lendemain, tandis que nous passions le long de terrains plus bas et humides; nous vîmes des indigènes occupés à la récolte du riz; vers midi nous nous assîmes sur des tas de riz et nous déjeunâmes; bien que les moissonneurs fussent largement fournis en vin, ils ne voulurent en aucune façon nous en céder.

Toujours traversant de belles contrées et longeant la mer nous nous approchions de Girgenti (Agrigentum); on y voit partout le figuier, l'olivier, l'aloès, l'amandier, le châtaignier, mais les champs sont stériles, tout est laissé à l'abandon. Nous gravîmes une colline et lorsque nous redescendîmes, nous tombâmes sur un torrent, dans lequel s'enfonça le mulet qui portait nos bagages, ce qui fit grand-peur à mon compagnon, Sir Cunningham. C'était un grand mélomane; à peine avions-nous fait halte qu'il se précipitait sur son violon et, sans égard pour nos oreilles, se mettait à en racler; aussi dès qu'il vit le mulet en danger, il cria à tue-tête à l'adresse de notre domestique: «Giuseppe lasciate tutto al diavolo, badate al violino»; heureusement il en fut quitte pour la peur.

Agrigentum (aujourd'hui Girgenti) nous retint quelques jours par les ruines imposantes de ses temples; nous y admirâmes surtout un sarcophage très beau, qui sert à présent de fonds baptismaux; on y voit un bas-relief relatant l'histoire d'Hippolyte et de Phèdre, œuvre parfaite et pleine de feu. Puis nous allâmes visiter les environs où l'on peut voir les restes de la ville, jadis célèbre, d'Agrigentum; le temple de la Concorde s'y est conservé presque intact, celui de Junon Latina a gardé seize colonnes, mais le vent du large les a fortement érodées; c'est là que se trouvait le célèbre portrait de Junon par Zeuxis; le temple d'Hercule ne comporte plus qu'une seule colonne, mais le plus grand de tous, celui de Jupiter Olympien est entièrement détruit, il semble que la terre, blessée par le poids d'un tel fardeau, l'eût jeté bas; deux chapiteaux et des tronçons de colonnes donnent une idée de ses énormes dimensions; les colonnes avaient seize pieds de haut. Il y avait encore d'autres sanctuaires: ceux de Vulcain, de Cérés, de Castor et Pollux. Au cimetière des Réformés je vis des palmiers, mais ils ne portaient pas de fruits.

Alicata (Licata) l'ancienne Gela, est célèbre par ses vins; nous passâmes près de Biscari, le long de champs stériles appartenant à des nobles; ils étaient réellement laissés à l'abandon: les olives non récoltées tom-

baient sur le sol, les grenades négligées par la main de l'homme et que la maturité faisait éclater laissaient vainement s'écouler un jus pourpre ; on apercevait çà et là, quelques maigres plantations de tabac ou de coton. Les tristes réflexions que m'inspirait ce spectacle furent interrompues par le chant d'un jeune paysan préposé à nos mulets. Comme j'avais la tête farcie de Théocrite, je crus que ce pâtre allait se mettre à chanter quelque églogue semblable à celles de ce poète ; je prêtai donc attentivement l'oreille, mais quelle ne fut pas ma surprise quand je me rendis compte que ce qui faisait le sujet de cette idylle, c'était sept carlins que le berger avait dérobés à sa sœur.

Nous déjeunâmes à Licata, bourgade située sur une colline peu élevée : à peine avions-nous quitté cette petite ville qu'une averse nous contraignit à revenir sur nos pas ; c'est alors que les muletiers que nous avions engagés à Biscari pour nous conduire jusqu'à Catania, ainsi que mon fameux chanteur, disparurent et nous mirent dans l'obligation de chercher de nouvelles montures.

Après bien des difficultés, nous finîmes par trouver des rosses efflanquées, dépourvues de selle et de mors ; un épais brouillard obscurcissait le ciel ; la terre boueuse, détrempée par les pluies de la veille rendait la route pénible et me rappelait mes chères contrées de Podolie et d'Ukraine ; nous évitâmes Leontini, une colonie athénienne, et nous arrivâmes pendant la nuit à Bevieri. L'auberge où nous descendîmes ne nous offrit pour tout appartement qu'une vaste écurie ; la lampe pendue au plafond y jetait une triste lueur : les tables, les lits, tout dans cet appartement était fait de briques. Huit mulets, cinq Siciliens et nous trois couchions tous ensemble l'un à côté de l'autre ; et pourtant, c'est non loin de là, au fond d'un lac proche de Bevieri, que Pluton, couvert de suie, enleva la belle Proserpine !

Le lendemain, le brouillard s'était dissipé, et nous découvrîmes la ville de Catania, dominée par l'Etna, sombre et menaçant. Catania est une ville entièrement neuve, reconstruite après la dernière éruption de 1689. Les rues en sont belles et larges, les maisons basses à cause des tremblements de terre. Je me rendis aussitôt porteur de missives chez le Prince de Biscari. Ce gentilhomme est l'ornement et l'honneur de Catania ; vertueux, instruit, hospitalier, il possède toutes les qualités propres à l'honnête homme. Je lui présentai mes deux Anglais ; nous visitâmes son musée personnel, vaste et intéressant, renfermant des vases étrusques, des bronzes, des lampes, des statues et une collection de médailles comptant jusqu'à 14.000 pièces ; curieuse est sa collection de jouets d'enfants grecs et romains découverts lors d'une fouille : j'y vis des petits chevaux, des petites voitures, des poupées, semblables à ceux qui amusent nos enfants aujourd'hui.

Le Prince Biscari me donna un exemplaire de l'ouvrage qu'il avait écrit à propos de ces jouets et intitulé *Dei trastulli dei antichi bambini*. Nous visitâmes l'intéressant musée des Bénédictins ; nous passâmes la soirée chez le Prince de Biscari : c'est chez lui que se rassemble la société la meilleure de Catania, tant par le savoir que par la naissance. Le lendemain nous fîmes nos préparatifs pour une excursion au sommet de l'Etna ; la nuit, le vent souffla si fort que je crus que Catania allait

s'érouler, mais le lendemain le vent était tombé, le soleil brillait de tout son éclat, ce qui nous permit de nous mettre en route.

Le flanc escarpé du Mont Etna se divise en trois régions distinctes, une région inférieure et chaude, une région moyenne et tempérée, et enfin, la partie supérieure, stérile et couverte de neiges éternelles. Nous partîmes à dos de mulets, guidés par un certain Emanuele Ferri.

Du pied de la montagne à son sommet, on compte trente mille Italiens ; le pourtour de l'Etna en a cent, celui du cratère deux et demi, la hauteur du mont est de trois mille.

A Catania nous louâmes un petit bateau, la *speronada* et après vingt-quatre heures de navigation, nous nous trouvions, le 25 octobre, dans le port de Syracuse. J'avais l'esprit rempli de la puissance et de la prospérité passées de cette ville et je fus d'autant plus déçu de constater sa déchéance.

Des cinq cités dont Syracuse était jadis composée, une seule, Ortygia, est encore habitée. Charles III, roi d'Espagne, y a fait construire une forteresse ; les habitants respirent la pauvreté et la maladie ; le fléau le plus répandu chez les riches comme chez les pauvres est la gale. Nous avions pour cicérone un Irlandais, commandant de la forteresse ; il nous fit voir les *latomie* ou excavations creusées dans d'immenses blocs de marbre, et il nous expliqua que c'est dans les cachots ainsi creusés que l'on enfermait les prisonniers : la plus remarquable de ces excavations porte le nom d'« Oreille de Dionisios » ; c'est parce que ce tyran, selon une habitude chère à tous les tyrans, écoutait par des ouvertures secrètes les conversations des détenus. C'est là que les prisonniers athéniens, se récitant les vers de Sophocle et d'Euripide, égayaient les tristes jours de leur esclavage. Non loin de ces lieux de souffrance se dressent les ruines du théâtre ; il y subsiste une multitude de tombes antiques dont certaines sont ornées de motifs décoratifs ; c'est à cet endroit que Cicéron découvrit la tombe d'Archimède, tombe surmontée d'une sphère dans laquelle se trouvait inscrit un cylindre.

Voulant remercier l'Irlandais pour son hospitalité, nous l'invitâmes à dîner sur notre *speronada* non sans avoir au préalable préparé de beaux poissons de mer et une barrique de vin vieux de Malvoisie. Ayant pris la résolution de relater avec sincérité toutes mes aventures, je ne puis passer sous silence les folies auxquelles je me livrai au cours de ce repas. Notre festin rassemblait les trois royaumes qui composent la Grande-Bretagne : mon compagnon de voyage, Bidulph, était Anglais ; Cunnigham, Ecossais ; le commandant de Syracuse, notre hôte, était Irlandais ; et le hasard y avait ajouté un Sarmate, c'est-à-dire moi. Bien que d'habitude, mes Anglais ne parlissent que leur langue, ils prirent en considération le fait que je l'ignorais et l'on décida de converser en italien ; le repas fut exquis pour autant que le lieu l'autorisât ; il avait été préparé par Giuseppe, qui, au lieu de beurre, utilisait l'huile d'olives fraîches. Il nous servit, au dessert, des fruits partout ailleurs difficiles à se procurer : grenades fraîches, oranges, figues, raisins. La conversation était animée jusqu'au moment où l'on nous eût versé une bonne partie de la barrique de Malaga, puis elle se fit gaie, bientôt elle tourna au batifolage, et enfin ce fut de la folie. Mes deux Anglais qui savaient bien le grec, se mirent à déclamer des vers de Théocrite, à citer les faits historiques concernant

la Sicile et Syracuse. Nous nous mîmes à porter des toasts à Théocrite, Agathoclès, Hiéron, Archimède, Marcellus, Timoléon et d'autres héros grecs et romains, ce qui nous rendit sentimentaux. Je n'oublierai jamais le vœu que formula l'Irlandais, déjà très gris, lorsqu'arriva son tour : *Adultery and Assassination* ! Un bruyant éclat de rire et des applaudissements saluèrent ce toast. Bientôt Cunningham commença à s'attendrir et à verser des larmes au souvenir d'Aréthuse ; nous vidâmes trois verres d'un trait à sa santé et décidâmes d'aller ensemble rendre visite à la nymphe.

La tête nous tournait et les jambes nous portaient mal, aussi est-ce péniblement qu'enfin nous y parvînmes. Arrivés au bord de la source de la célèbre déesse, je ne voulus pas être en reste d'excentricité « Tous les étrangers qui viennent en Sicile — déclarai-je — viennent voir la fontaine d'Aréthuse ; nous ne devons plus nous contenter de cela, je propose que, habillés comme nous le sommes, nous entrons dans l'eau ». Sitôt dit, sitôt fait. Eussions-nous été plus âgés, moins résistants, un tel bain eût pu être mortel, mais il ne nous arriva aucun mal. Pourtant ce n'en était pas encore fini de nos débauches ; le soleil déclinait ; l'Irlandais se rappela que, le soir même, l'Opéra donnait une représentation, et Bidulph de proposer aussitôt que nous sortions de l'eau et nous nous rendions tout mouillés à cet opéra. Nous nous exécutâmes aussitôt. On imagine aisément la stupéfaction des Italiens, lorsqu'ils nous virent arriver au parterre en litubant, nos vêtements ruisselants d'eau. On eut pitié de nous et on nous fit ouvrir une loge. Je ne saurai jamais quelle pièce on y jouait, ni ce qu'il advint de nous. Le lendemain, nous réveillâmes sur la *speronada*. Si nous fûmes inconséquents, la faute en incombe à notre insouciance jeunesse, à l'abus du vin et aux souvenirs romanesques de Syracuse.

Il nous restait encore à voir quelques curiosités dans la ville, ainsi que l'endroit situé au-delà de la cité, où se dressait jadis la puissante Syracuse. Dans la ville, le temple de Minerve, transformé en cloître, conserve encore ses colonnes originelles. On a de même consacré au culte du Dieu véritable le temple de Diane, où les Syracusains célébraient la fête de la Déesse et dont les murs furent franchis par les soldats de Marcellus. C'est là que nous nous rendîmes en barque, par Sinus Sicania et la rivière Anapo, sur les lieux de la cité antique ; nous y vîmes la *planta papyrus* dont les anciens se servaient pour écrire.

A cinq milles de la ville, nous abordâmes en un lieu où gisait l'armée de Marcellus et d'où Archimède avait infligé tant de défaites aux Romains. De la ville antique, il ne restait que les tours et les portes, vestiges de monuments jadis superbes, perdus dans le lierre et les herbes folles. Longtemps, nous nous promenâmes, méditant sur la terrible hypothèque qui pèse sur toutes les actions humaines, et nous ne nous aperçûmes pas que le soleil avait disparu, nous laissant dans une obscurité complète. Fatigués, nous nous assîmes sur des pierres, espérant que quelqu'un allait passer et nous montrer la route de l'actuelle Syracuse.

La nuit ne faisait qu'ajouter à la mélancolie de mes réflexions ; en pensée, je me transportais dans l'ancienne et dans l'actuelle Sicile, et je comparais sa splendeur, la célébrité et la puissance passées, à sa misère et à son inutilité présentes. » Qu'est devenue — pensai-je — cette île puis-



sante et heureuse ? Où sont ces solides Républiques ? Où sont ces places-fortes d'où sortaient des milliers d'hommes en armes ? Où sont ces temples que décora le pinceau de Zeuxis et le ciseau de Praxitèle ? Où sont les grands hommes qui firent la gloire de ce pays ? « On me répondra que le temps et les conquêtes ont tout détruit, mais les conquêtes et les guerres ont cessé depuis longtemps, et c'est depuis longtemps que règne la paix. Pourquoi ne lui rend-on pas sa puissance, sa prospérité et ses artistes, au lieu de la maintenir dans la misère et la sujétion ? La réponse est facile : avec la liberté, tout progressait et s'épanouissait ; avec le régime autocratique et féodal, tout est tombé à rien, les champs sont devenus stériles, le commerce a périclité, les habitants sont plongés dans l'obscurantisme, et lorsque des gens éclairés ont voulu changer cet état de choses, ils n'ont rencontré que l'indifférence et l'obstination à demeurer dans les ténèbres de la servitude ; les puissances riveraines du Danube et de la Volga ont surgi, et brandissant leur sceptre, ont dit : « Il ne vous est pas permis d'être libres et heureux, vous n'êtes que du bétail, créé pour travailler pour nous, souffrir pour nous, vous faire massacrer sur un signe de nous. A nous la force, la puissance, la richesse, à vous la misère et l'esclavage ».

Ces tristes réflexions furent heureusement interrompues par un berger qui menait paître son troupeau ; il nous montra la route. Si jamais l'ombre d'Archimède planait à ce moment sur son ancienne patrie, combien il dut s'étonner de voir un voyageur nocturne, venu d'un pays dont il ignorait le nom, fouler aux pieds les ruines de Syracuse, s'y égarer et demander « Où est Syracuse ? ».

J'étais si près de Malte que je ne pus résister à la tentation de m'y rendre ; nous nous mîmes en route avec la *speronada*. Pour la première fois, je connus une tempête en mer ! pour sa description je renvoie à Virgile, Le danger était d'autant plus menaçant que notre embarcation était petite, faible et facile à couler : nous eûmes grand-peine à nous abriter dans le golfe le plus proche, nous y passâmes la nuit et le jour qui suivit. Nous repartîmes vers le minuit, mais la tempête recommença et nous força de chercher abri à Capo Pontano, endroit désert et lugubre. Bien que le temps se fût éclairci et que le vent soufflât dans la bonne direction, le capitaine, craignant les corsaires anglais, n'osa se remettre en route de nuit ; enfin, un vent favorable nous conduisit à Malte avant même que le soleil fût levé.

Dès l'abord, cette île impressionne par ses puissantes forteresses : des batteries triples ou quadruples s'entrecroisent et peuvent sur le champ se mettre à fracasser et à couler tout navire qui voudrait par force entrer dans le port. Et pourtant la chance et l'audace de Napoléon, d'une part, la faiblesse du grand maître Hompesch, de l'autre, rendirent aisée en 1797 l'occupation de cette île.

J'allai remettre mes lettres de recommandation au bailli de Belmont qui me conduisit le soir-même chez le grand maître, le prince de Rohan. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, simple et affable : on lui donne le titre d'*Eminenza*. Il ne reçoit que le soir et fait trois apparitions, la première pour les chevaliers, la seconde pour les commandeurs, enfin la troisième pour les baillis, les plus hauts représentants de l'ordre. Les entrevues ne durent pas plus de deux minutes chacune, mais elles sont

séparées par un intervalle d'une heure et demie. La noblesse n'est guère représentée sur cette île, celle qu'on y trouve est pauvre, elle exploite une population où l'on trouve beaucoup d'Africains. Cette île exigüe est entièrement recouverte de calcaire, elle ne fournit de blé que ce qu'il en faut pour vivre trois mois, un peu de coton et des fruits ; et pourtant, le grand nombre de commandeurs et de riches baillis la rendent prospère et rentable. Parmi les chevaliers on peut remarquer beaucoup de moines armés ; on y trouve, comme dans les cloîtres, la fierté et la jalousie. C'est la pauvreté et l'ambition qui conduisent à Malte les chevaliers, soit pour se faire entretenir aux frais de l'Ordre, soit pour se frayer rapidement une voie jusqu'au commandement suprême. Les commandeurs et baillis fortunés qui n'ont ni femme ni enfants, ne pouvant entretenir d'équipage à cause du terrain accidenté de la ville, consacrent tous leurs revenus à la bonne chère. Nulle part, on ne donne de festins aussi plantureux. Comme j'avais des lettres à remettre aux membres les plus importants de l'Ordre, pendant les douze jours de mon séjour là-bas, je fus quotidiennement invité.

Ce que l'île elle-même, ainsi que les rivages proches d'Afrique, de Sicile, d'Espagne et de France produisent de meilleur se trouvait sur leur table. Je me dois de citer les personnes auxquelles je suis redevable de tant d'hospitalité et d'aimable courtoisie : le général de galère Frelon, les baillis d'Orace de l'Ostange, d'Ollomieng, de la Houssaye, S. Romano, fils naturel du Prince de Modène et Mr de Pierreverd, neveu du grand amiral de Suffren (Pierreverd périt au cours de l'expédition de Mr de La Pérouse). C'est là que je retrouvai une ancienne connaissance de Vienne, Ferdinand Waldstein, qui, plus tard, épousa une Rzewuska, fille du traître de Targowica. On peut imaginer facilement le ton d'un pays où les femmes ne se montrent pas en société et où se rassemblent en foule des jeunes Français de vingt ans au plus.

Un jour, comme j'interrogeais l'un d'eux au sujet de Malte : « j'aurai l'honneur — me répondit-il — de satisfaire votre curiosité en peu de mots, les hommes sont sois, les femmes laides et malades, le pays stérile ne produisant rien, beaucoup de jeunes gens qui s'ennuient ».

Le Palais du grand-maître est vaste, mais sans ornement ; la cathédrale est belle et entièrement pavée avec des dalles de mosaïque florentine ; chacune d'elles est la pierre tombale d'un chevalier et porte gravés son prénom ainsi que ses armes ; c'est un livre de la mort grand ouvert. La ville portuaire où habitait le grand-maître s'appelle La Vallette. Le grand-maître eut l'extrême bonté d'envoyer une voiture pour nous chercher, **mes amis et moi.**

La ville est assez propre et belle et renferme la grotte célèbre qui abrita Saint Paul ; les possessions campagnardes du grand-maître, S. Antonio et Boschetto sont bien entretenues. Il y avait là un petit bois d'orangers, les fleurs embaumaient, les fruits étaient succulents, mais tout cela ne vaut pas nos chênaies.

Le chevalier de Pierreverd nous conduisit voir une colonie d'Indiens que le bailli de Suffren avait ramenés des Indes. On les maintient à Malte pour y travailler aux plantations de coton et aux fabriques de mousselines. Je fus frappé par la sveltesse de ces gens et par leur peau bronzée, la perfection de leurs formes, la rare beauté et le feu de leurs grands yeux sombres ; les femmes sont belles et avenantes, et aiment la parure. Elles

ont les oreilles, le cou, les doigts, les bras et les jambes couverts de colliers, de bracelets, de bagues. C'est aussi à Malte que je vis pour la première fois des vautours vivants et des gazelles africaines, sortes de chèvres d'une extrême agilité.

Les forces armées de l'Ordre de Malte se composent aujourd'hui d'un seul navire de soixante canons, de trois frégates et de quatre galères. Deux fois l'an ont lieu des expéditions contre les infidèles, d'ailleurs sans grand fruit. Les prisonniers sont traités avec humanité, la plupart servent de domestiques aux chevaliers, ils vont et viennent librement, et n'ont, aux pieds, qu'une petite chaîne de métal. Un beau régiment d'infanterie composé en majeure partie de Français, constitue la garnison de Vallette.

L'Ordre comprend des membres de « langues » diverses, qui sont, si ma mémoire est bonne, les suivantes : Provence, Auvergne, France, Castille et Portugal ensemble, Aragon, Italie, Bavière et Pologne ensemble, Aragon, Italie, Bavière et Pologne ensemble, Allemagne ; les chevaliers élisent leur grand maître.

C'est à Malte que je fis plus ample connaissance avec Sir Cambel, un riche Anglais que j'avais rencontré à Girgenti et l'un des hommes les plus agréables qu'il me fut donné de rencontrer ; il était accompagné d'un peintre et d'un archéologue. Comme mes compagnons, il profita des lettres de recommandation que j'avais amenées de Naples et de Palerme ; grâce à moi, ils furent introduits partout. Sir Cambel ne voulant pas être en reste, nous offrit, à mes compagnons et à moi, de prendre place sur le bâtiment marseillais avec lequel il devait s'en retourner.

C'est donc tous ensemble que nous regagnâmes Syracuse où nous fûmes à nouveau mis en quarantaine pour une semaine. Cependant, cette quarantaine nous fut moins pénible qu'à l'ordinaire. Sir Cambel était sociable, aimable, instruit, gai et avec lui, le temps s'écoulait agréablement. Jeune, bien fait, il ne faisait aucun doute qu'il eût de nombreuses aventures galantes ; je me souviens du billet que lui avait fait parvenir une Vénitienne et qui ne comportait que ces quelques mots : *Capricio mi prende, voglio parlarti, disponete de Voro*. Je n'eus plus jamais l'occasion de le rencontrer lors de mes voyages ultérieurs, mais je conserve avec émotion le souvenir d'un homme exquis.

Nous purgeâmes notre seconde quarantaine à Syracuse sur l'île déserte d'Ortigia qui lui fait face, où devait se dresser l'ancienne forteresse de Plimarena. Sur cette île, il nous était permis de nous promener librement. Jusqu'à la mi-novembre le temps demeura beau et doux comme il l'est rarement chez nous, même en plein été ; aussi décidai-je, en compagnie de l'antiquaire de Sir Cambel, de parcourir en tous sens cette île jadis couverte d'édifices. Après avoir erré longtemps parmi les ruines, nous aperçûmes une pierre se dressant parmi les herbes, nous la renversâmes et, tout joyeux, nous découvrîmes l'entrée d'une tombe et nous y descendîmes. On y voyait encore les emplacements de trois urnes ; cette tombe, de forme circulaire, avait dix pieds de diamètre et cinq pieds de haut. Sur les cendres de qui s'était-elle refermée ? Où s'en étaient allées celles-ci ? Elles étaient là, les cendres de ceux qui avaient foulé ce sol, qui avaient respiré le même air que celui que nous respirions à cet instant. Les cendres de Pyrrhus, d'Annibal, de Marcellus, d'Archimède et des autres s'étaient assimilées aux éléments et à d'autres vestiges du passé.

Plus loin, nous tombâmes sur de nombreux et très beaux blocs de marbre et même sur des débris de parquet. Je suis certain qu'un gouvernement moins pourri et moins négligent qu'il ne l'est actuellement eût pu, en organisant des fouilles sur ces lieux, y découvrir de grands trésors. Mais pourquoi s'en préoccuperait-il, alors qu'il néglige des sources de richesses encore bien plus importantes, alors que tout est soumis au fisc et aux monopoles, alors qu'il est interdit de vendre du blé sans une permission, qui se paie, alors, qu'il est interdit de cultiver la canne à sucre, parce que si l'on possédait son propre sucre, on ferait baisser le cours de celui qu'on importe.

C'est à grand regret, que la quarantaine écoulée, nous quittâmes ce cher Sir Cambel ; nous regagnâmes la *spernada* et nous fîmes voile vers Taormina. Cette ville, jadis si peuplée, compte à présent deux mille âmes à peine. Elle est dominée d'un côté, par des rochers d'un noir d'encre, et de l'autre, par l'Etna, sombre et fumant.

La curiosité la plus intéressante est le théâtre, très bien conservé ; tous les autres ont perdu leur *proscenium*, alors qu'ici la scène subsiste en entier ; les dimensions de celle-ci ne sont pas très grandes, à l'encontre de celles de son amphithéâtre. Les villes jadis libres de Grèce et de Sicile s'invitaient mutuellement à donner des représentations publiques ; la vertu d'hospitalité n'était pas le privilège des relations privées, mais aussi celui des relations entre peuples voisins ; elle renforçait les liens d'amitié et doublait le plaisir de vivre. On allait de ville en ville, on passait en festins et en réjouissances des moments que ne gênaient ni obstacles ni soupçons, tandis qu'aujourd'hui, que vienne un étranger, le voilà aussitôt entouré d'espions : des milliers de sbires armés, jamais assez méfiants, y suffisaient à peine.

Un jour, bien que l'on fût le 18 novembre, il faisait si chaud que nous nous baignâmes dans la mer ; le soir nous largâmes les voiles, et un vent favorable nous poussa rapidement en direction de Messine. Jamais je n'oublierai cette nuit. Les étoiles scintillant au firmament se reflétaient sur la mer d'un bleu sombre ; à gauche, les sombres rochers de la Sicile, à droite la Calabre, et au-dessus des gouffres de Charybde et de Scylla, la faible lueur de Reggio. Devant moi se dressaient des ruines, souvenir d'un tremblement de terre survenu quelques mois auparavant. Combien toutes ces choses éveillaient en moi de réflexions et d'émotions, combien de songes passèrent sous mes paupières !

Le spectacle d'une ville détruite par un tremblement de terre est terrible pour tout le monde, mais plus encore pour l'homme du Nord, non habitué à de pareils fléaux. Au-dessus du superbe port de Messine se dressait encore, en demi-cercle, une série de beaux édifices, que l'on appelle ici *palazzi*, mais leurs étages écroulés encombraient les rues. Dans ces édifices, dans les temples abattus, on peut encore voir sur les murs qui ont résisté des peintures *al fresco*, çà et là des ornements dorés, mais partout ailleurs règnent la tristesse et le chaos. Les plus riches citoyens habitaient des cabanes de bois, bâties à la hâte ; c'est là, que lors des veillées, j'entendis souvent la guitare accompagnant quelque complainte sicilienne qui parlait du séisme.

Ce terrible fléau s'abattit sur la Sicile et la Calabre le 5 février 1783 ;

on en trouvera une description complète dans les œuvres du chevalier de Dolomieu et de beaucoup d'autres.

Les vents contraires m'obligèrent à m'attarder dix jours parmi ces tristes ruines. Messine est l'une des villes les plus commerçantes de Sicile, elle exporte le blé, l'olive, le vin, la soie, les fruits, et une manne appelée *culabrina* ; cette manne est extraite d'un arbre qui, lorsqu'on l'incise, exsude une gomme dont on fait un remède. Les fruits sont en telle quantité qu'une caisse de 1.400 citrons se vend dix florins polonais ; mais le manque de main-d'œuvre et de routes dans tout le royaume, la fiscalité, le monopole sur la pêche même, gênent le commerce et maintiennent la population dans l'oisiveté et la misère. Le 28 novembre, le vent se leva ; plus heureux qu'Ulysse, je passai Scylla et Charybde ; on nous réveilla pendant la nuit pour nous montrer le volcan Stromboli, grondant et fumant sans arrêt ; ce n'est pas du sommet, mais du flanc que s'échappe la flamme rouge qui, tournoyant le long de la lave noire, comme dans un laminoir, va se déverser dans la mer.

Le lendemain, nous aperçûmes, à notre droite, les îles Lipari, qui produisent du soufre, un vin qui a reçu le nom de Malvoisie, des raisins secs, de grande et petite taille, des figues et des melons de choix. Je fus frappé par un curieux spectacle : deux blanches colombes que le vent avait chassées loin de la rive et qui n'en pouvaient plus, semblaient perdues, lorsqu'une planche ballottée par les flots leur donna l'occasion de se sauver ; elles s'y posèrent donc ; les vagues déchainées en les soulevant et les abaissant, les poussèrent rapidement vers la rive ; comme sur deux amants, la providence avait veillé sur ces oiseaux.

Quand nous eûmes passé le golfe de Policastro, nous arrivâmes bientôt en vue des îles de Capri, de Procide, et d'Ischia. Le 30 novembre, nous rejoignîmes enfin Naples ; après être restés vingt-quatre heures en observation, nous descendîmes à terre. C'est avec une joie sans égale que j'y retrouvai mon ami Joseph Szymanowski : *O qui complexus, et gaudia quanta fuerunt Nil ego contulerim incundo sanus amico.*

Bien que, lors de mon premier séjour, j'eusse fait le tour des curiosités de Naples, le désir de rester auprès de mon ami, et, malgré l'hiver, le climat de cette ville d'une douceur passant toute expression, m'incitèrent à y prolonger mon séjour d'un mois. Je visitai Naples à nouveau en compagnie de mon ami.

Le jour de la Saint Adam, fête de notre mécène commun, le Prince Czartoryski, général de Podolie, nous fîmes un bon repas à Pompéi : jamais Pline, qui mourut en ces lieux, ne fêta plus joyeusement Trajan. Nous étions avec le Révérend Père Manugiewicz, aujourd'hui évêque suffragant de Varsovie.

Nous assistions souvent aux assises napolitaines ; nulle part, la justice n'est aussi mal rendue ; les plus puissants seigneurs font élire comme juges leurs vassaux, tout noble est roi dans son domaine et possède sur ses sujets droit de vie et de mort. Les procès pour cause de contrebande sont fréquents, car tout, y compris la neige des montagnes, y est soumis aux monopoles.

J'étais à Naples pour la Noël et je ne puis oublier le spectacle de leurs crèches. Jadis les plus hauts dignitaires, à présent seuls les riches mar-

chands y rivalisent de somptuosité ; certaines coûtent jusqu'à quatre mille ducats ; elles représentent Bethléem et les environs ; tout : paysage, rochers, forêts, prés, sources, figurines des trois rois, des bergers, des anges, y est représenté à la perfection.

A la fin de décembre, nous quittâmes Naples et ses somptuosités pour assister au carnaval et au grand carême de Rome. Je trouvai dans cette ville de nombreux concitoyens : Madame Grabowska, favorite de notre Roi, sa fille, très belle, future Madame Krasicka, ainsi que sa nièce, Madame Gutakowska, Monsieur et Madame Raczyński et beaucoup d'autres. Nous visitâmes, à pied et à cheval, tout ce qui le méritait, *extra et intra urbem*.

Je me présentai au cardinal de Bernis, ambassadeur de France. Sa résidence était la plus luxueuse de Rome. Il était, comme on dit en Italie, le chevalier servant de la Princesse de Santa Croce, connue pour sa coquetterie. Dans un moment d'abandon, le cardinal lui demanda : *Cara Principessa, dite mi il vero, quanti amanti avete avuto?*. La Princesse réfléchit dix minutes, voulant lui donner le nombre exact, et dit enfin : « Quarante-sept, tous heureux ». Le gouvernement est peu sévère et même trop indulgent pour ce qui est des mœurs. Je ne vis nulle part autant de dissipation dans les milieux cléricaux que je n'en vis dans la capitale du monde chrétien. C'est chez ce cardinal, qu'une de mes connaissances, l'abbé Bargiani, me conta une curieuse anecdote au sujet du feu Pape Ganganelli. Le complot des jésuites contre la vie du Roi du Portugal, les intrigues, que depuis des siècles, ils mènent à la cour d'Espagne et d'autres pays, avaient inquiété à ce point rois et ministres, qu'ils s'occupèrent sérieusement d'essayer d'obtenir du Pape la suppression de cet Ordre. Le ministre espagnol Monino, connu plus tard sous le nom de Floridablanca, était le plus acharné et, sachant que le Père Buontempi avait l'entière confiance de Ganganelli, en fit son allié et, grâce à lui, obtint du Pape la bulle qui supprimait le dit Ordre. Bientôt, pourtant, craignant la vengeance de cet Ordre dangereux, il voulut annuler l'édit, mais c'était trop tard. C'est alors que le Pape commença à s'alarmer ; il lui semblait voir Saint Ignace le menaçant de vengeance, il lui semblait voir des jésuites grimper sur le toit de Monte Cavallo et jetant feux et flammes. Finalement il se mit à ressentir des douleurs au ventre : il était réellement empoisonné, ou bien il se le figurait. Le Roi d'Espagne, ayant eu connaissance de la chose, lui envoya un contre-poison, qui faisait transpirer abondamment, mais le Pape n'en tint pas compte et fit des promenades au cours desquelles, il se remua beaucoup et eut même une insolation : c'en était trop pour un vieillard de soixante-dix ans, aux forces déclinantes. Après une maladie de cinq mois, mourut l'un des Papes les meilleurs et les plus éclairés.

Ce qui m'impressionna le plus au Capitole, ce furent deux sculptures antiques : la louve allaitant Romulus et Rémus, en bronze, une cuisse portant la marque de la foudre, la même qui, le jour où mourut César, fut frappée par la foudre, et un sarcophage orné d'une allégorie en bas-relief ; elle représente le cours de la vie humaine d'une façon extrêmement habile : Prométhée crée l'homme, Minerve le dote d'une âme sous la forme d'un papillon, tandis qu'Uranie regarde sous quelle planète il

est né ; le levant et le couchant indiquent l'aurore et le déclin de la vie de l'homme ; Diane, déesse de la nuit, en lui enlevant le papillon de la tête, sépare l'âme du corps, et Mercure, le caducée à la main, précipite les âmes aux enfers et en emmène d'autres au royaume céleste. Il faut reconnaître que la religion païenne, bien que fausse sous tous ses aspects, n'en était pas moins d'une grande poésie.

Le carnaval venu, on ouvrit les théâtres. A Rome, il est interdit aux femmes de paraître en scène ; elles sont remplacées par des créatures bien plus scandaleuses, c'est-à-dire par des castrats. Dans les opéras, les comédies, les ballets, ce sont eux qui tiennent tous les rôles féminins ; ces créatures n'appartenant à aucun genre, sans créer aucune illusion, ne font que rappeler plus affreusement leur infirmité.

C'est avec une réelle peine que je dus quitter Rome, jadis reine du monde, cité remplie de tant de souvenirs sublimes, et, aujourd'hui, grâce à ces souvenirs, à ses chères reliques, aux plus grands chefs-d'œuvre artistiques, endroit cher au contemplatif. C'est à présent une ville calme et peu peuplée, consacrée à de somptueuses manifestations religieuses et artistiques. Combien de fois ne m'arriva-t-il pas, l'été, d'en parcourir les rues principales sans rencontrer âme qui vive, sans entendre d'autre bruit que celui, bien faible, d'un burin extrayant du marbre quelque divinité. Ici, au moins, les Beaux-Arts, des ruines bien conservées, et un doux climat consolent le Romain de sa grandeur perdue, mais aux Polonais, que leur reste-t-il ? Je fis un crochet en cours de route pour aller voir la cascade de Terni. Les Italiens en font une curiosité nationale et dès qu'ils voient un étranger, ils lui demandent : *a veduto la meraviglia ?* Le site sauvage en est charmant, la chute d'eau très belle, mais quelle différence énorme avec le Niagara !

Arrivé à Spolète, je ne pus m'empêcher de me rendre sur-le-champ chez mon compatriote Potocki, qui s'est choisi une demeure au sommet d'un rocher parmi les anachorètes de l'Ordre de Saint Isidore. C'est à grand-peine que, par des sentiers abrupts, je me hissai au sommet de ces rochers.

Quelle vue ravissante ! d'une part, des champs fertiles s'étendant à vos pieds, sur une distance de douze à treize milles, de l'autre, des collines couvertes de cyprès et de sapins ; l'église est assez éloignée des habitations des ermites. Ces ermites ne sont soumis à aucun Ordre. N'importe qui, du moment qu'il en a obtenu la permission, peut y louer une maisonnette et son jardin, qu'il cultive, et vivre de ses propres ressources. Il n'est pas nécessaire d'appartenir au clergé pour y être accepté. Il y avait alors, dans cet endroit désert, six hommes, de nationalités diverses. Le dégoût des rumeurs du monde, la conscience de sa vanité, la soif de paix, conduisent vers cet asile, ceux que les tempêtes de la vie ont longtemps meurtris. Pourquoi n'y a-t-il pas dans tous les pays de semblables associations ?

Je m'arrêtai à Loreto pour deux jours le révérend Père Laudański, de Pińsk, me fit voir les lieux et les trésors sacrés de la ville. C'était un pénitencier de notre pays ; il m'apprit que révérend Père Cywiński, premier pénitencier polonais, venu à Loreto vers le milieu du XVI<sup>me</sup> siècle, grâce aux aumônes généreuses des Seigneurs polonais, avait acheté un

terrain qu'il avait planté de vignobles. Ces vignobles donnent un muscat excellent qui rapporte trois mille florins, somme que l'on consacre à nourrir nos pèlerins. Sans m'attarder à énumérer les richesses incalculables, pierres précieuses, or, argent, qui se trouvent à Loreto, je ne mentionnerai que celles que l'on doit aux rois et aux seigneurs de notre pays : on y trouve une statuette de Saint Wladyslaw envoyée par Wladyslaw Warneńczyk, une grande lampe d'argent, richement ornée, envoyée par Sigismond III, deux chasubles entièrement cousues de perles, envoyées par Jan Zamoyski, un chapeau du Grand Vizir envoyé par le Roi Jean. Le drapeau, dont s'empara feu le général Dombrowski, se trouve à présent dans la maison qui appartient à la Société des Amis des Sciences à Varsovie.

Poursuivant ma route à travers ce beau pays, tout en longeant la côte de la mer Adriatique, je vis deux belles villes distantes l'une de l'autre d'à peine deux milles polonais.

Ancone, ville commerçante, a conservé en parfait état un arc de triomphe de Trajan en marbre blanc. A Senigallia, je vis venir vers moi un seigneur en veste hongroise, j'ignorais qu'il était Polonais ; je lui demandai qui il était, il me répondit qu'il s'appelait Kosiński. C'était cet homme qui, en 1772, avait enlevé Stanislas Auguste pour le cacher dans le moulin de Marymont et lui sauva ainsi la vie. Stanislas Auguste lui octroya une pension assez considérable, et l'établit à Senigallia. Cet homme de basse condition fut d'abord écuyer du général Wodzicki, puis entra dans la confédération où il se distingua par sa bravoure ; cependant il n'était pas encore si endurci qu'il ne se laissât attendrir par le discours du Roi. Il ne croyait pas du tout qu'il passerait le reste de sa vie sous le ciel bleu de l'Ausonie. Les Italiens, à le voir toujours si bien habillé et oisif, le croyaient noble et l'appelaient *signore Conte*. Kosiński avait adopté ce titre. Il survécut au Roi et, ne recevant plus de pension, s'en retourna à Varsovie. Le Prince Joseph Poniatowski continua à la lui payer ; il mourut en 1822.

Les Italiens ont une façon très agréable de voyager en voitures, ou équipages ; on roule lentement et on voit bien le paysage ; lorsque le cocher fait halte pour donner à manger à ses mulets, le voyageur a tout le temps de visiter la ville, de bavarder à la cafeteria avec les Italiens qui y passent leur vie, et obtenir d'eux beaucoup de renseignements sur la région. Les Italiens sont extrêmement aimables avec les étrangers. Beaucoup sont instruits et, connaissant bien leur pays, font part très volontiers de leur science.

A Rimini, jadis nommée Arminium, on entre par un bel arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste ; cette ville, à présent éloignée de la mer, fut l'un des ports les plus importants de la République Romaine. De là on voit, situées au sommet d'une montagne, la ville et la petite République de San Marino. A une époque, où l'acharnement contre la liberté et l'indépendance ne permettent à aucun peuple de jouir de ses droits légitimes, tandis que Venise et Gènes sont sous le joug, que les Suisses doivent obéir aux ordres de l'étranger, ce coin de terre libre qu'est San Marino est une rareté qui force l'admiration. Je voulus aller rendre hommage à cette relique de liberté, unique de nos jours, mais on était en mars, la neige encombrait routes et montagnes de sorte que je ne pus, par aucun moyen, en atteindre le sommet.



Quelques milles italiens avant d'arriver à Cenesa, je franchis un pont sur la rivière Pisciatello; jadis elle portait le nom célèbre de Rubicon que franchit César, méprisant l'interdiction du Sénat romain. Quelles horribles guerres découlèrent de ce simple geste; la liberté de Rome, ainsi foulée aux pieds ne s'est plus jamais relevée. Aussi célèbre que le Rubicon sera notre Berezina: c'est dans ses eaux fangeuses que s'est enlisée pour longtemps l'indépendance des peuples.

En traversant la Lombardie, je commençai à ressentir plus vivement les rigueurs d'un climat moins doux; bien que l'on fût à la fin du mois de mars, tout était encore couvert de neige; à Parme, j'allai rendre hommage aux œuvres immortelles du Corrège. Comme Ferrare est triste aujourd'hui! où donc s'en sont allés les temps heureux de l'Arioste et du Tasse? Combien fut injuste pour un père de la Chrétienté la violence avec laquelle Clément VII éloigna la famille des Este pour s'emparer de cette principauté!

Le Piémont est une région fertile et bien mise en valeur; je préférerais cette modeste province à tout l'Empire moscovite. Turin, qui semble tirée au cordeau et bâtie en un seul jour, enchante l'œil par sa beauté.

Comme jadis Rousseau, j'allai à la chapelle de la reine entendre la messe et une musique sublime: j'y vis toute la famille royale, le Roi, bon et soucieux du bien de ses sujets est universellement aimé. Je vis l'église de Superga, qui renferme les tombeaux des rois et est situé à cinq milles de la ville.

La vue sur les Alpes et l'Italie est de toute beauté; pourquoi un pays si beau, si grand, est-il démembré et gémit-il sous le sceptre de l'étranger? Le bras puissant de Napoléon n'avait pas encore abaissé les Alpes, il n'avait pas encore frayé la voie du Simplon; il nous fallait gravir ces Alpes, franchir le terrible Mont Cenis, le franchir sous le vent et la neige. Cependant, le 2 avril 1785, je me mis en route à dos de mulet. La neige tombait drue, la bise était glaciale et menaçait à tous moments de nous précipiter dans le vide effrayant.

Nous traversâmes les villages de La Ferrière et le lieu dit La Grave-Croix; là se trouve un abri où les voyageurs peuvent se réchauffer. Puis nous passâmes près d'une petite église flanquée d'un hôpital où l'on soigne ceux qui sont victimes du gel ou des avalanches.

C'est là que j'entendis une messe de nuit; au lieu des chœurs, on n'entendait que le sifflement du vent; à un endroit nommé *la ramassaie* on nous installa sur des luges et on nous fit descendre la montagne; soudain, ma luge se mit à dévier, je sautai bas, le guide me saisit, m'enleva et ainsi me sauva la vie. Seule la jeunesse pouvait m'aider à supporter toutes ces difficultés. Je n'en revenais pas de voir les habitants de ces montagnes glacées et stériles supporter de vivre en ces lieux, alors qu'il est sur la terre tant de contrées riantes.

Monsieur de La Condamine estime la hauteur du Mont Cenis à 1.490 toises, celle du Mont Blanc à 2.426 toises.

Je traversai la Savoie, pays pauvre, et rencontrai des bandes de Savoyards s'en retournant au pays avec leur maigre salaire.

Enfin, c'est dans une bourgade appelée Le Pont-de-Beauvoisin que je franchis la frontière française.

## EN FRANCE

### I

Le 7 avril de l'an 1785, je suis entré dans la province du Dauphiné. Après les montagnes d'Italie, j'ai retrouvé des plaines qui me rappelaient les sites de mon pays natal avec, çà et là, des demeures ressemblant à nos gentilhommières. Ce qui m'a frappé dès mon arrivée le plus fortement, c'est la grande politesse des Français, générale même dans les classes les plus humbles. Sans doute, cette qualité n'est-elle pas tellement le résultat de leur amabilité naturelle que d'un niveau plus élevé de civilisation, doublé d'une éducation dont on prend soin dès l'enfance. Chez les Français, vous pouvez compter sur tout service pourvu qu'il ne leur en coûte point d'argent. En route et partout ailleurs, dans les rues, les boutiques, tout le monde vous prodigue les marques d'une civilité, d'une politesse toujours en éveil, chose que vous chercheriez en vain auprès du peuple polonais : ne le cédant sans doute aucunement quant à la bonté du cœur, un certain degré de civilisation lui fait défaut.

Lyon, deuxième ville de France, dont la richesse consiste en soieries, se signale par ses beaux édifices, et par sa place Bellecour qui dépasse beaucoup d'autres en grandeur. J'y ai retrouvé M. Gilibert qui occupait à l'Université de Wilno la chaire d'histoire naturelle et de botanique. Il était content de me revoir, et tel est l'attachement que ce savant homme, auteur de l'ouvrage *Flora Lithuanica*, a gardé à la Pologne que nous avons tous les deux passé la soirée comme des compatriotes. Pour aller de Lyon à Paris, j'ai loué dans la diligence une place au prix de 100 francs, sans compter les bagages dont le transport se paie à part et cher. Quoiqu'un peu fatigant, ce moyen de voyage se révèle aussi agréable qu'utile ; les voitures sont en effet toujours remplies de gens intelligents qui connaissent d'autant mieux leur pays qu'ils ignorent tout de celui des autres. Les Français sont des gens qui ne font aucun embarras pour leur connaissance et, avant même que vous ayez ouvert la bouche, ils sont prêts à vous raconter leur vie tout au long. Si l'on sait détourner leur éloquence vers une conversation plus sérieuse, on arrive à en apprendre bien des choses. La route passait par Chalon, Auxerre, Autun, Melun et Sens ; le pays est beau et fertile, le peuple industriel bien qu'opprimé. Car c'est au peuple laborieux, à l'exclusion d'une noblesse aussi vaniteuse qu'oisive, qu'on fait supporter toutes les charges publiques. Ce même peuple devait bientôt cruellement se venger, — et pourtant l'orgueil, l'obstination, l'entêtement des nobles n'a rien voulu prévoir, rien prévenir.

Nous avons traversé Fontainebleau, situé au milieu de belles forêts verdoyantes ; cette résidence champêtre des rois de France est mémorable par l'abdication qu'y signa Napoléon, mémorable aussi par la fidélité de notre chevalerie qui, jusqu'au bout, n'a pas abandonné son souverain dans le malheur. De plus en plus fréquents, villages, châteaux et jardins annonçaient que la capitale était proche.

Quelle ne fut pas mon émotion au moment de pénétrer dans cette capitale que depuis la plus tendre jeunesse mes professeurs français m'ont fait regarder comme la capitale de l'univers : lettres, beaux-arts, théâtre, société de Paris, mes maîtres autant que nos grandes dames considéraient

tout cela comme des modèles de renommée mondiale. Et voilà que moi, indigne, j'approchais à mon tour de ce sanctuaire de toute perfection. Ah, que j'aurais l'air sauvage, bizarre, stupide et emprunté!... J'étais plein de ces appréhensions, lorsque, haut navire attelé de six coursiers, la diligence me fit entrer le soir du 16 avril 1785 dans Paris. Je fus frappé d'emblée par la hauteur des maisons, la foule qui déambulait dans les rues et, survolant la boue des pavés, l'odeur de jonquille et de frangipane qui arrivait par bouffées des boutiques des parfumeurs. Je suis descendu à l'hôtel Richelieu, rue Traversière. Le lendemain, je vis ma rue remplie de carrosses et d'une foule fort dense qui se pressait pour enirer dans une des maisons située vis-à-vis. On venait y saluer la dépouille mortelle du duc de Choiseul, ministre qui naguère encore gouvernait la France. Il était déjà en disgrâce à la Cour, mais avait gardé les faveurs de l'opinion publique tout entière, qui osait pour la première fois se manifester avec tant d'audace contre la cour. Moi aussi, je l'ai regretté de tout mon cœur : si le duc de Choiseul était resté au gouvernement, ma pauvre patrie n'eût certes pas été démembrée.

Je passerai sur les curiosités de Paris, car tout le monde a pu les visiter ou bien en lire la description. Ayant hâte de commenter des événements qui intéressent de plus près mon pays, je me contenterai de consigner ici en bref quelques observations et quelques aspects qui montrent la capitale française sous un jour sensiblement différent de celui qui est le sien aujourd'hui.

Chez nous, la mode du voyage de Paris ne s'était pas encore tellement généralisée, aussi n'y ai-je trouvé que fort peu de mes compatriotes, parmi eux, le comte Potocki qui s'y était pour ainsi dire fixé, le staroste de Urzędów Zyczynski, et le poète Bielawski que sa folie de versifier et de faire le muscadin devait finir par rendre tellement ridicule. J'ai été fort aise d'y rencontrer mon ancien professeur à l'Ecole des Cadets de Varsovie, M. Dubois. Il était alors majordome chez M. et Mme Rosambo dont les têtes devaient tomber pendant l'atroce Révolution sous le glaive du bourreau. Madame Rosambo était la fille du fameux ministre Malesherbes qui a défendu si courageusement le malheureux roi Louis XVI. Monsieur Dubois, le meilleur, le plus suave des hommes, me fit connaître certains savants, et surtout me recommanda à Mme Fanny de Beauharnais, auteur, parmi beaucoup d'autres, du roman *Stéphanie*, qui recevait les savants à diner tous les lundis. Elle me reçut avec cette politesse dont les Français sont coutumiers et m'invita à venir le lundi prochain [...]

Après m'être éreinté la mémoire à visiter tant de galeries, bibliothèques et musées, j'aimais faire une promenade au jardin des Tuileries [...]. J'allais aussi parfois au Palais-Royal; planté de jeunes arbres qui remplacent ceux qu'on a coupés naguère, entouré de bâtiments neufs, jolis mais non pas splendides, c'est là un endroit unique au monde. Au rez-de-chaussée, vous pouvez trouver des magasins achalandés en toutes les marchandises imaginables. Tout autour, près des devantures et dans le jardin même, c'est un véritable chaos de gens de toute nationalité, de tout âge et de tout état, et une foule de filles publiques accostant les jeunes gens qui viennent ici acheter leur plaisir. Est-il un autre lieu semblable de par le monde ?

Le jour du 15 mai, je suis allé à Versailles pour voir toute la cour et la fête de l'ordre du Saint-Esprit. J'ai fait ce voyage dans un vaste carrosse, mes compagnons n'arrêtant pas de gazouiller ; parmi eux, une Française avec son bien-aimé qui tenait perché sur son doigt le canari bien-aimé de la donzelle. Toute la compagnie ne se lassait point de vanter toutes les délices qui les attendaient lorsqu'ils verraient tout à l'heure le roi et sa famille ; une chanson suivait l'autre, et l'on en fit même chanter au canari *pour la santé du roy, du dauphin, de mesdames, de mgr le duc de Normandie...* Qui donc aurait pu prévoir qu'à peine sept années plus tard, ce peuple si gai, si insouciant, adorant à ce point ceux qui le gouvernent, osera perpétrer sur leurs personnes les plus atroces des crimes ? Le peuple français, en vérité, forme un grand dépôt de poudre : il demeure longtemps en paix, mais une seule étincelle suffit à le changer en un brasier inexinguible.

Jamais rassasiés de contempler leur roi, les Français sont accourus tellement nombreux à Versailles, que moi, pauvre étranger, j'ai à peine réussi à me trouver une place dans la chapelle afin de pouvoir également l'entrevoir ; les habits que portent les chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit sont réellement magnifiques. Le roi et ses frères, Monsieur et le Comte d'Artois, occupaient des chaises, le souverain déjà d'une très forte corpulence, s'assoupissait de temps à autre : *les badauds françois*, béant d'admiration, surveillaient le moindre de ses gestes. Ce n'étaient que murmures : « Le roy se mouche, le roy parle à Monsieur, le roy croise ses jambes, le roy s'endort... »

Qui donc aurait dit alors que ce peuple, en adoration devant son roi, assisterait bientôt à sa mort tragique avec indifférence ?

Je passe sur la splendeur des édifices et des jardins de Versailles. Les ombres des grands hommes et des beautés fameuses du temps de Louis XIV continuent dirait-on à s'y promener. Le duc d'Orléans, père de Philippe-Egalité de triste mémoire, m'a stupéfié par son incroyable obésité. C'est alors seulement que j'ai appris que le cardinal prince de Rohan qui, en sa qualité de grand aumônier du royaume, devait justement officier, avait été arrêté au moment où, revêtu de ses habits sacerdotaux, il sortait de la sacristie pour célébrer la grand'messe. La cause en était son inconcevable légèreté, indigne et de son âge et de son rang, qui lui fit nouer des intrigues avec une simple aventurière et de plus, y mêler la reine. Ceux qui désirent en savoir davantage sur cette histoire n'ont qu'à lire les mémoires de l'abbé Georgel, ceux de Mme Campan et d'autres encore. Il est certain que ce scandale a fortement indigné le public contre la reine, et bien diminuant le prestige du trône, contribué aux tragiques péripéties qui allaient suivre.

A la fin de l'après-midi, je suis revenu avec les autres dans les jardins pour y voir le dauphin et Madame. Nous avons attendu longtemps ; enfin la grande porte du bas s'est ouverte, laissant passer un petit garçon de cinq ans, en culotte courte, portant les cordons de l'Ordre du Saint-Esprit et de Saint-Louis, qui sortit en courant, tenant son chat sous le bras ; sa sœur, aujourd'hui Madame d'Angoulême, l'accompagnait. Les assistants ont fondu en larmes *en voyant cette douce espérance de la France*. Hélas ! que d'espoirs cruellement déçus..

Dès cette époque, on pouvait voir sans peine comment l'imprudence, la légèreté de la reine ouvraient déjà la voie aux pires désordres. Elle venait d'acheter Saint-Cloud au duc d'Orléans, elle se compromettait en jouant la comédie *en comité secret*, en s'enfermant au Petit Trianon avec Mesdames de Polignac, de Vaudreville et d'autres élues de son choix.

Je crois n'avoir rien manqué de ce qui, à Paris, est digne d'être vu. Mes moyens très modiques ne m'ont pas permis de paraître à la cour ni dans la haute société. Mon désir de connaître les meilleures pièces de Racine, de Corneille et de Molière me conduisait souvent au théâtre; pour y satisfaire, je me voyais obligé de réduire mes besoins les plus élémentaires, et je fréquentais ainsi une petite gargote où l'on dînait pour 22 sols, afin de pouvoir assister le soir même au spectacle; cette abstinence fut en somme salulaire à ma bourse autant qu'à ma santé.

Du temps de ma jeunesse, mes maîtres français m'avaient toujours beaucoup parlé de l'impression inouïe que me ferait le premier coup d'archet du Grand Opéra; cependant, le soir où j'allai voir l'*Armide* de Gluck, ce fameux coup d'archet ne me frappa guère et, accoutumé que j'étais à la façon de chanter italienne, moins encore les hurlements de MM. Chéron, Legros et Rousseau. Pourtant le jeu de Mme de Saint-Huberty m'a plu, elle a pour la première fois introduit sur scène l'authentique costume des anciens Grecs. Larive l'imita, et, au Théâtre Français, l'immortel Talma a su perfectionner ce genre. On a fini par bannir de la scène les crinolines, costume dans lequel naguère encore on voyait jouer et danser non seulement les femmes mais aussi les hommes.

À mes yeux, la Comédie Française avait incomparablement plus de prestiges. J'ai pu encore y applaudir les comédiens de l'excellente vieille école française, tels que Larive, Brissart, Préville, Dugazon, Dazincourt, Mmes Saint-Val, Contat, Devienne, Olivier, Vestris, Molé, Fleury, Saint-Phal, etc... Un soir au parterre, je me suis trouvé à côté d'un vieux chevalier de l'Ordre de Saint-Louis qui m'a dit avoir assisté à la première représentation de l'*Electre* de Crébillon; une autre fois, j'ai pu voir le duc de Richelieu qui avait parfaitement connu Louis XIV. Parler ainsi à une personne dont les souvenirs embrassent tout un siècle, et qui a pu parler elle-même avec ceux qui depuis bientôt un siècle ne sont plus que cendres, voilà qui a suscité en moi des méditations sans fin.

C'est à la même époque que sont revenus à Paris M. et Mme Isaurat, lui, un très brave homme, fort expert dans son art, était chirurgien à la cour du hetman Branicki. Madame, aujourd'hui princesse Zaićczek, était tout simplement la fille de M. Pernelle, majordome chez le hetman Ogiński. Voilà bien les fantaisies de l'aveugle destin: Oui, qui aurait dit alors que la femme d'un vague barbier allait devenir notre vice-reine, la première dame du pays, qu'elle saurait de surcroît conserver jusqu'à l'âge de 75 ans une santé florissante, des charmes et des goûts qui forment d'ordinaire l'apanage du seul printemps de la vie?

Ayant en compagnie de M. et Mme Isaurat loué une modeste calèche, j'ai pu visiter les environs de Paris, Saint-Cloud, Chantilly où tout rappelle encore le Grand Condé, Ermenonville avec le récent souvenir de Rousseau, Saint-Denis enfin où les cendres royales reposaient encore intactes. Qui aurait pensé que dans quelques années à peine, des mains sacrilèges les

disperseraient à tous les vents ? Quelle ardeur furieuse le peuple met-il à se venger sur les coupables et les innocents des longues oppressions qu'il a subies !

Il y avait un an à peine que Montgolfier venait d'inventer les ballons, et déjà cet aéronaute avait réussi à survoler le Pas-de-Calais, lorsque, voulant l'imiter, Pilâtre de Rozier et Romain s'étant comme lui élevés dans les airs, ont vu leur nef prendre feu et se sont complètement écrasés en retombant à terre : on aperçoit leur tombeau près du ballon, au bord de la mer. Il n'était bruit que de cet affreux accident dans toutes les réunions et tous les cafés. Ceux-ci sont toujours bondés d'une foule de gens qui coulent à Paris une vie parfaitement oisive : aucune ville n'en compte autant. Tous ceux qui touchent ici leur retraite, qui ont placé leurs capitaux à fonds perdus, c'est-à-dire en touchant de gros intérêts, mais perdant leur principal avec la vie, se réunissent à Paris et, fréquentant jardins publics, restaurants, cafés et théâtres, laissent traîner ainsi jour après jour. Ce sont eux qui jugent les spectacles nouveaux, discutent les événements de la politique en cours, parlent de tout avec enthousiasme, opinant souvent non sans parti pris. Mais vous avez aussi les oisifs de rang plus élevé, tel le fameux banquier de la cour, M. Beaujon qui, issu de la plus basse condition, est parvenu à une richesse fabuleuse, achetant par exemple derrière les Champs-Élysées la délicieuse résidence qu'y laissait Mme de Pompadour [...]

Le célèbre aigrefin Cagliostro venait d'être jeté en prison pour avoir participé à l'affaire du collier du cardinal de Rohan. Le roi saisit le Parlement de cette affaire ; comme la reine, bien qu'innocente, s'y trouvait mêlée, on conseilla au souverain de nommer à cet effet un tribunal à part ; épris cependant de justice, ne souffrant pas même une ombre de partialité, ce prince décida de faire juger cette affaire, comme toutes les autres, par le Parlement, et la reine fut interrogée par une députation de ce corps. On finit par découvrir qu'une aventurière, Jeanne Lamotte, avait monté cette ténébreuse histoire.

J'ai assisté à une revue des gardes françaises et suisses, fête de cour à mes yeux plutôt que parade militaire. Les troupes, superbement vêtues, se tenaient alignées, debout, sans exécuter une seule manœuvre, un seul mouvement. Le roi est apparu en habit ponceau, galonné d'or, entouré des princes du sang ; la reine, en carrosse ouvert, suivie des duchesses de Provence et d'Artois, passait la revue. Ce fut là toute la parade ; s'il y avait assisté, un officier prussien ou russe n'aurait pas manqué de dire : « Il sera bien facile de battre une armée pareille... ». Attendez seulement quelques années, Prussiens, Autrichiens ou Moscovites : les Français auront bientôt fait de vous répondre que ce n'est point l'allure martiale, mais bien le talent des chefs et le courage et l'enthousiasme de la troupe qui gagnent les victoires.

Quelque temps après, la reine ayant accouché du duc de Normandie, fit en grande pompe une entrée solennelle à Paris pour célébrer ses relevailles ; *les dames de la Halle* et une assez nombreuse populace se portèrent à sa rencontre ; mais on voyait bien que, tout comme chez nous, la police avait ordonné d'applaudir, car toutes les fautes du gouvernement, on les mettait au compte de la malheureuse, mais sans doute quelque peu frivole souveraine. A l'issue de la cérémonie religieuse, la reine déjeuna

aux Tuileries, puis assista le soir même au spectacle de l'Opéra, chose qui fut également mal vue du public.

Je fréquentais souvent les audiences du Parlement au Palais de Justice. Notons que les accès menant à ce sanctuaire de Thémis ne sont rien moins que sérieux : les boutiques de tant de jolies commerçantes qui sourient aux graves perruques de ces messieurs n'ont certes rien de bien solennel. Parmi les orateurs, M<sup>e</sup> Gerbier, le plus célèbre des « patrons » a su me plaire. A cette époque, deux domaines seulement — la chaire sacrée et le barreau — permettaient à l'éloquence de s'épanouir librement : lorsque d'autres possibilités s'offrirent, nous avons vu Mirabeau et Vergniaud atteindre à la force et au sublime des Démosthène et des Cicéron.

Je me rappelle avoir un jour demandé à mon voisin au Palais où se tenait le lit de justice : « *Je vous répondrai comme Fénelon* — me répondit-il — *c'est là où la justice dort* ».

Assez démuné d'argent et forcé de compléter chaque sou, je n'ai pourtant pas su résister au désir d'assembler au cours de mon voyage quelque collection. Petit à petit, j'ai réussi à acheter assez bon marché ici et là des portraits gravés de nos rois et de nos grands hommes ; la plupart illustraient Jean III Sobieski [...]. C'est en vain que l'empereur Joseph II d'Autriche les a fait jeter hors de l'Arsenal de Vienne, son geste ne fera qu'éterniser l'ignominieuse ingratitude des Allemands sans rien enlever à la gloire de ce héros. Après être rentré au pays, j'ai fait don de ma collection à la princesse Isabelle Czartoryska, femme du général des Terres de Podolie, en y joignant comme dédicace un « envoi » en vers ; ce don se trouve aujourd'hui encore dans le temple de la Sybille à Puławy.

J'ai quitté Paris comme on quitte une galerie de peinture remplie de beaux tableaux, pour me retrouver dans un autre univers, plus exigü mais non moins intéressant : la *diligence*. Elle avait réuni divers originaux apparemment contradictoires : une brune Française, sèche et nerveuse, aux yeux vifs, pleine d'une gaieté frivole ; une blonde Anglaise dont la rose blancheur était noyée dans un immense chapeau, et deux Anglais, un Américain, un professeur d'italien, un Juif hollandais, et moi-même. De Paris à Chantilly, l'œil se délasse en regardant des champs fertiles, des forêts, des taillis et des réserves de chasse laissées à l'état sauvage ; des volées de faisans, de nombreuses hardes de lièvres recouvrent les chemins, courent et gambadent à la barbe du pauvre laboureur qui, n'ayant pas le droit d'y toucher, conserve pourtant celui de les voir dévorer le fruit de son labeur. Passé Clermont-de-l'Oise, le paysage devient sablonneux et de plus en plus pauvre à mesure qu'on pénètre en Picardie. Amiens, Montreuil ne sont que de pauvres bourgades, Boulogne-sur-Mer, un peu plus aisée, est à moitié habitée par des Anglais. Ma compagne de voyage française qui n'avait jamais quitté Paris ni jamais vu la mer, était fort curieuse de la voir et me pria de la conduire jusqu'au rivage ; j'y consentis, curieux à mon tour de l'impression que lui ferait cet élément. Assez houleuse ce jour-là, la mer brisait avec fracas ses lames sur la grève. Ma bonne femme de Française (*Francuzica*) tout en contemplant ce terrible paysage me dit en souriant : « *Que c'est joli !* » ; elle l'aurait dit en chinois que j'aurais tout de même deviné qu'elle était Française.

De Boulogne-sur-Mer, nous avons gagné Calais, ville bâtie à la manière anglaise. En attendant la marée, je suis allé au théâtre : dans une misérable salle, une clarinette et un couple de violons formaient tout l'orchestre. Le rideau figurait bien maladroitement les héroïques bourgeois de cette cité qui avaient jadis offert en sacrifice leurs vies au roi Edouard III afin de sauver celles de leurs compatriotes. Au lever du rideau, quel ne fut pas mon étonnement en voyant paraître sur scène les mêmes acteurs qui avaient joué il y a quatre ans la comédie à Grodno pendant la session du Tribunal ! Dans une des loges, j'aperçus Monsieur de Rochambeau, gouverneur de toute la Picardie, illustre par ses faits d'armes pendant la guerre d'Amérique ; mes yeux ne laissaient pas de contempler avec plaisir ce vaillant soldat. Au milieu de la pièce, on nous avertit qu'il fallait monter à bord et nous quittâmes sans regret ce méchant spectacle. Sur le chemin du port, des groupes de mendiants en haillons et nu-pieds sont venus nous barrer la route, mais au lieu de pleurer et geindre, c'est en riant et chantant gaiement qu'ils nous demandaient la charité. « Certes, il faut — me disais-je — envier ce peuple dont la misère n'empêche point la gaieté, sans doute est-il plus heureux au milieu de sa pauvreté que tant de gens riches aux idées tristes et noires »... Arrivés au débarcadère, nous avons assisté à un début de rixe sanglante entre deux capitaines, l'un Anglais et l'autre Français qui voulaient, chacun pour son compte, nous faire traverser la Manche, et nous avons eu bien du mal à les calmer. Le lendemain matin, nous avons touché à Douvres le rivage d'Albion.

## II

Dix-huit ans avaient passé depuis le temps où j'avais vu — sous le règne du malheureux Louis XVI — Paris pour la dernière fois. Que de changements ! Je n'y ai guère trouvé de mes relations anciennes et n'ai point cherché à m'en faire de nouvelles. A tous l'accession de Napoléon au trône paraissait un rêve.

Succédant à la licence effrénée et sanglante des Jacobins, on assistait au règne du silence propre aux despotes. Mais le tyran ne laissait pas d'être prudent, et nullement endurci dans sa chance comme il devait le devenir par la suite. Laisant facilement accéder à sa personne, instaurant des récompenses diverses et l'ordre de la Légion nationale (*sic*), il souhaitait attirer à lui tous les républicains. Les plus doués, les plus célèbres d'entre eux se voyaient attribuer les premières places, dotées de revenus substantiels. Talleyrand était alors ministre des Affaires Etrangères ; je lui ai rendu visite, il m'a reçu fort poliment, mais sans se départir de cette ancienne gravité coutumière aux aristocrates. J'ai revu la princesse Sapieha, née Zamoyka, une excellente amie à moi, et fait grâce à elle la connaissance de M. de Boufflers et de sa femme, de Mme de Sabran, M. de Chateaubriand, M. de Ségur, M. Ducis, enfin du fameux Bernardin de Saint-Pierre qui venait d'épouser à l'âge de 72 ans une jeune fille qui en comptait 18, Mlle de Roquefeuille. Parmi mes anciens amis, j'ai revu Mme Fanny de Beauharnais, M. de Cubières, Mme E. Hervey, femme d'élite que j'avais connue en Italie, Mme de Corry, le célèbre peintre David, et le non moins fameux M. Gros qui a fait de moi un portrait tellement



ressemblant. Les théâtres étaient alors beaucoup moins remplis qu'aujourd'hui, car l'argent circulait plus lentement; partout, on voyait les conséquences de la guerre et du commerce au ralenti.

Il ne faudrait pas que j'oublie de raconter mes relations avec l'abbé Delille, l'un des premiers poètes de France. C'était un homme de petite taille, son visage, loin d'être beau, respirait pourtant la finesse, son caractère était franc, plein de simplicité et de bonhomie, rappelant celui d'un enfant. Nous sommes allés le voir avec la princesse Sapieha, puis je l'ai emmené dîner chez elle. Comme il souhaitait connaître un échantillon de poésie polonaise, la princesse a bien voulu lui traduire en prose une de mes fables, intitulée *Le Rameau* (Gałązka) que j'avais composée au moment de partir pour l'Amérique; elle a eu le bonheur de lui plaire. Le poète était alors déjà presque aveugle, et sa femme — car il n'avait jamais été ordonné prêtre — prenait grand soin de lui. Il nous est apparu tel un véritable enfant, suave, innocent, gourmand, adorant les friandises et le vin, mais lorsqu'il s'en versait un peu trop, sa femme ramassait les verres pleins, en les remplaçant — chose dont il ne s'apercevait guère — par des verres vides.

Non content de fréquenter l'abbé Delille, j'ai pu l'entendre en public à l'une des séances de l'Institut. Lorsque, guidé par sa femme, le barde aveugle apparut dans la salle, les Français, toujours prévenants, le saluèrent aux cris de « Place au Virgile Français! » Son infirmité l'empêchait de lire et d'écrire, mais jouissant de la plus heureuse des mémoires, il composait et retenait ses poèmes par cœur, puis les récitait sans aucune défaillance; sa femme les notait ensuite. Au cours de cette séance, Delille récita ainsi en public un vaste fragment de son poème *Sur la Conversation*.

Après avoir passé deux mois à Paris et visité tout ce qui était digne d'être vu, je suis parti pour Nantes afin d'y prendre le bateau et rentrer en Amérique. Mon voyage jusqu'à ce port de mer, les gros ennuis que j'ai eus avec le capitaine du navire américain *Monticello*, et ma traversée, j'avais relaté tout cela dans les cahiers de mon journal qui, paraît-il, a été égaré depuis; de toute manière, mes aventures de ce temps-là étaient loin d'avoir grande importance. C'était l'époque où Napoléon avait projeté de débarquer en Angleterre et fait construire à cet effet une grande quantité de petits bateaux appelés *péniches* portant chacun deux canons et cinquante soldats qu'il voulait faire passer jusqu'au rivage britannique; bientôt pourtant la guerre avec l'Autriche vint interrompre cette expédition aussi téméraire qu'impossible à mener à bon terme. Nantes compte parmi les grandes villes de France. La récente guerre engagée contre l'Angleterre pour Malte y a détruit un commerce naguère florissant et l'on y voit partout une langueur empreinte de tristesse, encore que les habitants se signalent par leur politesse et leur hospitalité. L'arrivée de temps à autre d'un bateau américain transportant un peu de sucre et de café y devient un véritable événement. Ce n'est qu'au mois de septembre que nous avons enfin pu monter à bord du *Monticello*, en compagnie de quelques passagers français et suisses et d'une dame négociante, Mme Maganes.

[A l'issue de sa quatrième traversée de l'Atlantique, en 1807, Niemcewicz est obligé avec tout l'équipage de passer à bord une quarantaine de « deux dimanches », le bateau étant ancré face à Ségur »]

Ayant passé en quarantaine le temps prescrit, il nous fut permis d'aller à Bordeaux, la plus importante des villes de France après Lyon ; c'est une cité peuplée, bâtie avec goût, possédant les ruines d'un théâtre romain et célèbre par ses crus. A une lieue de là se trouve le château de La Brède qui a naguère appartenu au président de Montesquieu, auteur de *L'Esprit des lois* et d'autres fameux ouvrages. J'ai tenu à visiter le site : en effet, autant je hais la ruse et la bassesse, autant je sais me prosterner devant le mérite et la vertu et je respecte le souvenir des grands hommes. Interdisant au monde entier de négocier avec l'Angleterre, le système continental de Napoléon a porté à la ville de Bordeaux un coup terrible. Seul le trafic avec l'Amérique lui était permis, d'où moyennant de lourdes taxes, les commerçants bordelais pouvaient importer en petites quantités du sucre et du café, ce dernier à cinq francs la livre. La ville possède un magnifique théâtre.

Après un séjour d'environ une semaine, j'ai quitté Bordeaux et pris la route de Paris en passant par Angoulême, Tours et Blois. Chemin faisant, je n'ai vu que fort peu de troupes, toutes étaient à l'époque concentrées sur le Niémen. Le pays était tellement dépeuplé qu'il m'est arrivé plus d'une fois de voir une femme attelée aux côtés d'un âne labourant la terre. Mon voisin d'Elisabethtown, M. de Marolles, m'ayant donné une lettre de recommandation pour son frère qui habite du côté d'Angoulême, à Chissay, près de Montrichard, château bâti jadis par le célèbre Dunois, j'ai loué depuis Angoulême une voiture pour me conduire jusque-là. On ne saurait imaginer pays doté de plus méchants chemins publics que la France, et ce n'est qu'à grand'peine que nous sommes arrivés à destination. Je fus reçu fort civilement et logé dans la tourelle gothique qu'ornaient encore les armoiries de Dunois. Point de Moscovites ici, et personne n'a détruit ni pillé les monuments du passé. Le maître de céans a épousé la fille d'un riche Anglais. Mme Bourbantain dont j'ai fait la connaissance seulement aujourd'hui à Montmorency, est l'un des trois enfants du ménage de Marolles.

En compagnie de mes hôtes, j'ai visité les sites les plus remarquables des alentours, entre autres Chenonceaux, résidence construite par Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II, où toutes ses initiales, ses portraits, et jusqu'à ses meubles demeurent encore intacts. La Révolution française n'a pas laissé beaucoup de châteaux aussi parfaitement conservés. En homme qui pense à tout, Napoléon envoyait les prisonniers de guerre russes en France où ils remplaçaient dans la culture des terres les jeunes gens enrôlés aux armées. J'ai pu parler à certains d'entre eux que mon hôte faisait travailler dans son domaine. Ils venaient des provinces récemment ravies à la Pologne, et bien que 30 années eussent déjà passé depuis le premier démembrement, ils n'avaient pas oublié leur primitive appartenance ; souhaitons qu'eux-mêmes, ainsi que tous ceux qu'on a asservis depuis, continuent à toujours garder fidèlement le souvenir de leurs origines. Ayant remercié M. et Mme de Marolles pour leur hospitalité, je les ai quittés pour reprendre ma route jusqu'à Paris. Par un matin de juin, au petit jour, nous sommes arrivés dans la capitale, où déjà on voyait dans les rues de pauvres gens ramassant avidement au moyen de crochets des chiffons qu'ils jetaient dans leurs hottes. Que de métiers inconnus chez nous ! Pourtant parmi ces chiffonniers, il y en a qui arri-

vent à faire fortune. Je suis descendu à l'Hôtel des Bains, rue Richelieu, le même qu'il y a trois ans. Parmi mes compatriotes, je n'ai retrouvé que la princesse Sapieha, née Zamoyska avec ses enfants, le prince Valentin Radziwill, le général Armstrong — il a épousé une cousine de ma femme — ministre d'Amérique et, en ma qualité de citoyen de ce pays (les Etats-Unis), je me suis placé sous sa protection [...].

Je reviens à un rapide récit des événements principaux qui ont eu lieu lors de mon passage à Paris au cours de l'été 1807. Napoléon venait justement de rentrer de Tilsitt, et une série de spectacles et de festins publics ont salué le vainqueur. Un Te Deum fut commandé à l'église cathédrale, où j'ai pu obtenir une carte d'entrée par M. de Ségur père, maître de cérémonies. La cathédrale était ornée dans le goût des anciens temples romains. On avait préparé des chaises pour les membres du Sénat, des bancs pour les députés ; conduit par un attelage de huit chevaux blancs, l'Empereur arriva sur le parvis de Notre-Dame où l'attendait déjà devant le portail Mgr de Belloy, archevêque de Paris, nonagénaire, entouré de nombreux prélats maniant leurs encensoirs. Napoléon, ayant revêtu un costume Henri IV, était coiffé d'une toque à plume blanche. Je le voyais pour la première fois et l'allure imposante de sa personne me frappa particulièrement. Sa taille moyenne annonçait déjà un début d'embonpoint, son sourire laissait voir les plus belles et les plus blanches dents du monde. Entouré de ses ministres, de ses maréchaux et d'une cour empressée, tous habillés de la même façon que le souverain, il avançait d'un pas rapide vers le maître-autel où l'attendait un trône en face des sièges destinés aux sénateurs. Dès qu'il apparut, ceux-ci le saluèrent du cri de « Vive l'Empereur ! », en agitant à tour de bras leurs chapeaux ornés de plumes blanches. La messe fut expédiée vivement, puis le Te Deum ponctué par les salves de nombreux canons. C'est dans le même ordre et cérémonial que Napoléon rentra aux Tuileries. Durant toute la journée, on offrit au peuple des batailles navales sur le fleuve et des banquetts dans tous les quartiers. Le soir, il y eut bal à l'Hôtel de Ville où j'apparus dans mon uniforme d'officier américain. Retenu par son travail, Napoléon ne s'y montra point, mais son épouse, Joséphine, belle encore, était venue avec toute la cour, les sœurs impériales et les ministres. L'impératrice ne dansa point. J'ai pu observer Talleyrand le pied bot qui, tenant à peine sur ses jambes, restait planté debout devant elle, mendiant un seul regard gracieux de la souveraine. Qui aurait pu dire alors qu'à peine sept ans plus tard, il serait le premier à trahir son mari... Le beau-frère de l'Empereur, Joachim Murat, nommé plus tard roi de Naples, m'a bien étonné par son uniforme théâtral ; sa femme Caroline, encore bien belle, dansait avec Junot, duc d'Abrantès.

Peu de temps après, j'assistai à l'ouverture du Corps législatif. Napoléon apparut, habillé comme la dernière fois et salué de même, et donna lecture de son discours, composé dans un style vigoureux et martial, tel qu'il convient à un chef victorieux. En parlant de la Prusse, il prononça ces paroles qui demeurent gravées à jamais dans ma mémoire : « Si la maison de Brandebourg règne encore, elle ne le doit qu'à l'amitié sincère que m'a inspirée le puissant Empereur du Nord ».

Combien cette image de la France de 1807 différerait de celle que nous voyons aujourd'hui ! Napoléon connaissait parfaitement le génie léger et

irritable du peuple français ; persuadé que celui-ci ne saurait jouir d'une liberté complète, il lui traça des limites par trop restreintes. Les Chambres législatives réduites au silence, seuls les commissaires aux lois, désignés par lui-même, pouvaient présenter des requêtes. Dans les écoles, on n'enseignait plus que les matières utiles, les sciences exactes dont on encourageait le développement. Les jeunes, toujours prêts à manifester, s'enrôlaient dans leur grande majorité dans l'armée ; c'était là uniquement qu'ils espéraient arriver aux honneurs et aux richesses. La liberté de la presse se trouvait limitée à l'extrême. Par tant de moyens divers, par l'éclat de ses incessantes victoires, l'Empereur savait flatter habilement la vanité nationale en même temps qu'il la tenait bien en bride. Bien que la police fût moins nombreuse et partant moins coûteuse que de nos jours, on n'avait nulle part de sociétés — ni déclarées, ni secrètes. Les négociants eux-mêmes qui pourtant perdaient tellement par la cessation du commerce, ne pouvaient que se taire, tel était pour tous le prestige qui entourait les ordres de Napoléon [...]

Les théâtres n'étaient pas si nombreux ni aussi remplis qu'aujourd'hui ; on n'y jouait guère que des œuvres anciennes, ou spécialement composées pour la circonstance, et on n'y montrait point toutes ces atrocités que nous sommes forcés de voir ; les spectateurs gardaient leur calme tandis que la jeunesse oisive et houleuse se trouvait toute enfermée dans les camps militaires. Dans les provinces, on remarquait la diminution du nombre d'habitants. Bref, le pays était loin de jouir du bien-être et du bonheur qu'il connaît aujourd'hui. Napoléon rassasiait la vanité française du bruit de ses victoires, mais c'est lui qu'elles contentaient, bien plus que la majorité de la nation.

Malgré les conscriptions répétées, le négoce fortement entravé, les Français avaient fini par tout supporter en silence ; à notre époque, disposant de richesses et de liberté, ils ne cessent de se révolter tous les jours.

Après un séjour de deux mois à Paris, je me rendis au début de septembre à Dresde afin de rendre hommage à mon nouveau souverain, Frédéric-Auguste, roi de Saxe et Grand-Duc de Varsovie.

## EN GRANDE-BRETAGNE

Mes pérégrinations m'avaient conduit d'Allemagne en Italie, puis d'Italie en France, et pourtant je n'avais jamais encore constaté à quel point deux pays voisins peuvent être différents en tout, comme je le fis dès mon arrivée en Angleterre. Ciel, paysages, maisons, gens, caractère, mœurs, tout y est nouveau. Partout règne l'ordre et la netteté, les maisons y sont de dimensions modestes, non blanchies, sans portes cochères, mais flanquées de petits perrons, encadrés de deux colonnettes ; l'animation n'est pas très grande, sauf dans le travail ; tout y respire une sage liberté, une aisance certaine. On dirait qu'il n'y a entre les gens aucune distinction, ni d'âge ni de sexe ; vieillards, jeunes gens, femmes, enfants même, tout le monde est sérieux, réfléchi, pondéré. Et quelle différence entre la légèreté

carrosserie de leurs jolies diligences, la haute taille des chevaux, la sveltesse des postillons et les voitures énormes et lourdes dans lesquelles on voyage en France !

Le pays m'apparut si attrayant, le sol si fertile, si bien cultivé, le gazon d'un vert si tendre que, ne pouvant me rassasier de toutes ces beautés, je descendis de voiture pour m'installer à côté du cocher. La première ville que nous rencontrâmes fut Canterbury, ou plutôt sa splendide cathédrale gothique. C'est là que reposent, à présent côte à côte, les ossements des princes d'York et de Lancaster qui furent longtemps de farouches rivaux ; mais ce qui retient le plus l'attention, c'est la tombe d'Henri le Noir, prince de Galles, fils d'Edouard III : sur un trône surmonté d'un baldaquin, on voit son armure, son casque et même ses gantelets. Quel avantage d'être une île ! Ah, si l'Angleterre avait été entourée, comme nous, de nations rapaces et belliqueuses, tout cela eût été bientôt dispersé aux quatre vents. C'est là que repose également Thomas Becket, archevêque et martyr ; le style de la cathédrale est resté catholique, mais tous les ornements originels ont disparu. Au lieu de l'autel, la nef s'orne au milieu d'une chaire où le prédicateur monte pour faire connaître la parole divine au peuple qui chante devant lui, en chœur, la gloire de Dieu.

Nous poursuivîmes notre route ; c'était dimanche et partout régnait un calme surprenant. En traversant une bourgade, on pouvait voir, par les fenêtres ouvertes, les familles vaquant uniquement à l'accomplissement de deux devoirs dominicaux : lire la Bible et boire du thé.

Un sombre rideau de fumée qui envahit tout le ciel, puis, émergeant brusquement d'un épais brouillard, des tours, des monuments, des maisons, et, au milieu, le ruban argenté de la Tamise nous annoncent que nous approchons de la capitale du commerce mondial. Ainsi peut-on, sans se tromper, appeler Londres. Partout, les mers séparent les peuples, mais pour l'Angleterre, elles constituent au contraire un trait d'union qui la relie à toutes les parties du monde, car presque partout, elle possède ses colonies. Point de pays qui n'y envoie ses richesses naturelles, ni auquel les Anglais n'expédient leurs produits manufacturés. C'est ce qui fait de Londres la ville du monde la plus riche et la plus peuplée. La confiance de la population dans les banques, le crédit octroyé par les marchands et garanti par une honnêteté rigoureuse doublent ces richesses ; chez eux, de simples morceaux de papier représentent réellement des lingots entiers d'or et d'argent. La Banque de Londres avait à cette époque en circulation quelque dix millions de livres sterling en billets ; il s'effectuait quotidiennement à la Bourse des ventes et des achats pour la moitié de cette somme, et pourtant personne ne tirait une seule guinée de sa poche...

La salle où l'on change les billets de banque contre de l'or renferme une douzaine de petites tables toutes recouvertes de monceaux d'or ; mais personne ne venait faire l'échange ; je vis, dans des chambres souterraines, des sortes de grosses tablettes de chocolat posées sur des étagères : ce sont de petites briques d'or ; si besoin est, on les emporte à la fonte pour frapper monnaie. Combien, parmi les marchands de Londres sont plus riches à eux seuls que toute la Pologne !

En revanche, on n'y trouve pas le luxe ni l'élégance raffinée que l'on rencontre chez nous. Le *Comfort*, le bien-être, voilà l'ambition première d'un Anglais : avoir un logement propre, de solides habits, un bon lit,

une table saine et bien fournie, et par dessus tout la liberté et la sécurité individuelles. voilà son bonheur ; il tient bronzes ou cristaux pour de vulgaires joujoux, mais lorsqu'il s'agit du bien public, d'une nouvelle invention, d'aider les malheureux, il ne lésine point. On retrouve cette pondération ainsi que cette noblesse d'âme dans toutes les couches de la société. Les nobles, excepté leurs réunions mondaines, nommées raouts, où se rassemble énormément de monde, vivent à Londres assez chichement : c'est à la campagne que se révèle leur richesse, leurs collections d'art, c'est là que l'on mène la vraie vie de château et que l'on peut apprécier une hospitalité digne de grands seigneurs.

Au début de mon séjour, je logeais dans une maison modeste, chez un Polonais établi en Angleterre et qui fabriquait des crinolines. Mais M. Ko'aczkowski eut tôt fait de me trouver un meilleur gîte chez Mister Parker, graveur de sceaux, Oxford street. Ce foyer était le type même de l'honnête et de l'aimable simplicité des Anglais. Je lui donnais, pour le vivre et le couvert, une guinée et demie par semaine, ce qui équivaut, chez nous, à environ soixante florins. Pour cette somme, j'avais la jouissance de deux belles chambres, du thé et des toasts. Le matin, du *roastbeef*, du poisson, du pudding, des pommes de terre au déjeuner et encore du thé le soir ; mon hôte exerçait également la fonction de *constable*, c'est-à-dire qu'il était chargé de faire régner l'ordre. C'est à lui que les veilleurs de nuit amenaient les voleurs arrêtés dans la rue, les vagabonds, les femmes de mœurs légères. J'assistais quelquefois aux jugements qu'il rendait : l'excellent homme reconnaissait rarement la culpabilité des accusés. Un incident eut pour effet de me faire monter dans l'estime de ces braves gens : je me trouvais un jour seul au *parlour* ; sa fenêtre donnait sur la rue, et derrière la vitre, étaient disposés des sceaux, des pierres etc... ; un voleur qui passait par là frappa la vitre du poing et déjà il emportait les pierres ; je bondis ; le voleur fait un saut en arrière et s'enfuit ; je m'élançai à sa poursuite, mais le perdis de vue dans la foule. Un seul sceau avait disparu : ma vigilance me valut nombre de louanges de la part de mes hôtes. Ils avaient deux filles, l'aînée complétait son éducation en France ; la cadette, Fanny, était âgée de trois ans. Dès mon tout jeune âge, j'ai toujours aimé les enfants, aussi prenais-je grand plaisir à m'amuser avec la petite Fanny. Je lui fis jouer la scène de Lady Macbeth, lorsque celle-ci se lève, dans son sommeil, un cierge à la main. Mrs Parker me regardait faire avec une surprise ravie, s'étonnant de ce que je veuille passer mon temps à de tels enfantillages. Quant à Mr. Parker, sa perruque châtain se soulevait d'elle-même sur sa tête, tellement il riait. Peu après Miss Wright revint au bercail. Elle avait passé quelque temps dans un couvent en France, où elle s'était convertie à la foi romaine. C'était une tête brûlée ; elle portait, serré sur sa poitrine, un médaillon renfermant un portrait en miniature du Prétendant (Stuart), qu'elle défendait farouchement. Mes hôtes me considérant comme un membre de la famille, leurs amis étaient devenus les miens. Nous fûmes plus d'une fois conviés chez des charrons ou des musiciens. Je retrouvai à Londres Monsieur et Madame Séverin Potocki ; ils m'introduisirent dans la haute société et, notamment, auprès de lady Penn, où fréquentait le Prince de Galles, ainsi que les membres de l'opposition tels que Fox, Burke, lord North, Convey et d'autres encore. Le Prince de Galles, un jeune homme encore,

à l'époque, avait entendu dire que je savais bien danser la cosaque et demanda qu'on lui montrât cette danse qu'il ignorait complètement : je la dansai donc avec Madame, bien que celle-ci se contentât de marquer le pas. Cela plut tant au successeur du trône de Grande-Bretagne qu'il me demanda de lui en apprendre quelques figures.

J'assistai en compagnie du Prince royal à plusieurs soupers, où tous les convives buvaient le porter dans le même gobelet. La conversation, émaillée de mille anecdotes fort plaisantes, nous faisait veiller fort tard. Ainsi m'arrivait-il parfois, dans la même journée, de déguster de l'oie rôtie en compagnie d'artisans et de dîner le soir même avec le Prince de Galles.

C'est en compagnie de M. Ko'aczkowski, qui connaissait déjà bien l'Angleterre, que je fis le tour de toutes les curiosités de Londres. J'y vis Westminster, où se rassemble *populus, late Rex*, ainsi que le temple magnifique où reposent les cendres de milliers de rois et de héros. Ces tombes sont plus ou moins richement ornées. Je visitai la Bourse, où des marchands venus des quatre coins du monde échangent les produits de leurs pays. J'allai voir aussi cette Tour, plutôt prison d'Etat, d'où tant de malheureux furent conduits à l'échafaud. Je fus enthousiasmé par l'hôpital pour matelots qui se trouve dans le magnifique palais de Greenwich ; on y reçoit deux mille marins qui y sont traités somptueusement. C'est avec une large reconnaissance que l'Etat récompense leurs exploits, leurs blessures, et les richesses, les victoires, les butins et la gloire — tout ce qu'ils ont rapporté à la Grande-Bretagne. Il s'y trouve également une école pour les fils de marins tombés au combat. C'est aux Grecs anciens que les Anglais ont emprunté cette louable coutume. A Athènes, au cours des fêtes solennelles, un hérault montait à la tribune et présentait au peuple les fils des citoyens morts pour la patrie. Montrant du geste ces jeunes gens armés des pieds à la tête, il proclamait à haute voix : « Ces jeunes orphelins, qu'une mort glorieuse a privés de leur père, étaient abandonnés ; mais ils ont retrouvé un père attentionné dans le peuple lui-même : c'est lui qui leur a donné une éducation. C'est sous un heureux augure que nous les affranchissons aujourd'hui et nous les exhortons à devenir par la vertu, le sens civique et le courage, dignes des plus grands honneurs ! »

J'assistai à plusieurs séances du Parlement et, le jour de l'élection du Lord Maire, j'y fis la connaissance des hommes les plus en vue en Angleterre à cette époque : lord Thurlow, chancelier, aux yeux noirs et au regard dominateur, coiffé d'une énorme perruque ; il ressemblait à un lion ; lord Mansfield, premier Magistrat ; c'était un homme grand, maigre, très âgé déjà, connaissant à fond le droit, d'une intégrité à toute épreuve ; il avait perdu sa maison et toute sa bibliothèque dans la folle insurrection populaire suscitée par lord Gordon. J'eus également l'occasion de voir ce démagogue : d'aspect chétif, cheveux roux, couvert de taches de rousseur, et son visage n'exprimait aucune noblesse d'âme. Au banquet du Lord Maire, à Guild Hall, assistait, entre autres, sir William Pitt ; placé exactement en face de la statue élevée à la gloire de son père, lord Chatham. Cet honneur rendu par le peuple à son père était un stimulant pour le fils. En effet, brûlant d'un grand désir de se distinguer, il embrassa tout jeune la carrière paternelle et, à vingt-deux ans, il était premier ministre. Par

son éloquence, par sa fermeté inébranlable, il sut contenir des foudres menaçantes, mais son entêtement valut plus tard à l'Angleterre des dettes innombrables.

J'eus l'occasion d'entendre parler Fox, Sheridan, Burke et lord Gray. Le premier, obèse, avec de grands yeux, d'épais sourcils noirs, s'emportait et tempêtait; Sheridan, au visage grêlé, s'exprimait en termes pleins d'ironie, Burke avec feu, Gray avec aisance. Il arrivait que Fox, après avoir passé une nuit à jouer aux cartes, n'eût besoin que de rafraîchir sa toilette pour arriver à la séance du Parlement aussi dispos et lucide que le plus sobre de ses collègues. Sans doute ses mœurs n'étaient point irréprochables, mais c'était un homme honnête et si simple, aimable, si sympathique que ses amis étaient bien prêts de l'adorer. Pitt lui-même, d'ailleurs, était un fidèle disciple de Bacchus. Il arrivait souvent que, en compagnie de lord Dundas Melville, il montât sur le pont de quelque navire rentré des Indes et s'y enivrât solidement. Farouche, maladroit en société, il devenait au Parlement d'une étonnante autorité.

A cette époque, notre ambassadeur en Angleterre était François Bukaty, un excellent homme qui, de Lithuanien qu'il était, s'était transformé en un véritable Anglais, ayant adopté le genre de vie des Insulaires. Il m'introduisit auprès du chevalier d'Eon qui, au temps de Louis XV, dissimulant pendant plus de vingt ans son état véritable, se fit passer pour un homme, s'enrôla dans l'armée, prit part à des batailles, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, jusqu'à ce qu'une querelle avec le prince de Guiche fit découvrir qu'il s'agissait d'une femme (seul Louis XV était dans le secret). Le chevalier fut alors tenu de porter des vêtements féminins. C'est dans cette tenue que je vis Mademoiselle d'Eon. Mais sous la jupe et le caraco, la silhouette, les gestes et les attitudes demeuraient ceux d'un homme. Elle portait un beau costume, couleur de café, à falbalas, et la croix de Saint-Louis sur le côté; ses cheveux, déjà gris, étaient ramenés en toupet sur le sommet de la tête. C'était fort amusant d'entendre dire à cette femme: «Quand j'étais capitaine des dragons, à la bataille de Rossbach»... Elle tenait les jambes toujours écartées, brandissant le poing, avait une voix tout à fait masculine. Quant à la raison qui la poussa à se faire passer si longtemps pour un homme, voilà ce qu'on n'a jamais pu savoir. Elle a laissé une douzaine de volumes de mémoires.

Je fis également la connaissance de Sir Wilkes. Longtemps connu au Parlement pour ses retentissantes querelles avec les ministres, il finit tout de même par se taire. Il fut shériff de Londres. Je le vis au cours d'une cérémonie où il conférait à des apprentis la dignité de compagnons.

Le général Pasquale Paoli, célèbre défenseur de l'indépendance corse, habitait à Londres où il vivait de la généreuse pension que lui allouait le gouvernement. Comme j'avais pour lui, depuis mon enfance, une grande admiration, je fus très heureux de pouvoir l'approcher. C'était un homme de haute taille. Malgré son origine italienne, il avait le teint clair et les cheveux blonds, il était doux, courtois, et portait un vêtement gris avec un gilet ponceau à galon d'or.

C'est en compagnie du comte Potocki que je visitai Bath, Bristol et les plus belles résidences d'été qui appartenaient à des gentilshommes ou



à des marchands. A Bath, nous nous présentâmes au célèbre amiral Rodney, qui remporta la victoire sur trois flottes à la fois : la française, l'espagnole et la hollandaise, et fit prisonniers leurs trois amiraux. Petit, sec, c'était là un homme qui respirait l'énergie. J'assistai à un bal à Bath, où le maître de cérémonie, suivant la coutume, me désigna une petite miss avec laquelle je dus danser toute la soirée. Ce peuple réfléchi et amoureux de l'ordre a introduit jusque dans ses distractions des lois et des traditions qu'il respecte scrupuleusement.

Au théâtre brillait l'étoile de l'incomparable Mrs Siddons, alors dans tout l'éclat de sa beauté et de son talent, ainsi que son frère Kemble et Messieurs Henderson, Smith et Palmer.

Le répertoire dramatique et les acteurs anglais me firent une impression des plus étranges. C'est avec grand plaisir que j'avais écouté résonner sur les scènes françaises, les belles rimes de Racine, de Voltaire, de Corneille ; ils m'avaient certes ravi et touché, j'avois ému jusqu'aux larmes. En revanche, bien que connaissant encore mal l'anglais, lorsque je vis les pièces de Shakespeare, d'Otway etc., je versai des torrents de larmes ; il me semble qu'avec toutes leurs imperfections, elles sont plus proches de la nature, elles évoquent pour nous des époques plus familières, elles nous plongent dans des situations que nous avons souvent nous-mêmes connues, et c'est pourquoi elles nous concernent et nous émeuvent bien davantage que les aventures légendaires de dieux et de héros que l'on représente sur les théâtres français. De plus, la manière anglaise de réciter, surtout, est beaucoup plus naturelle. Au théâtre, ainsi que partout ailleurs, règne une même liberté. Avant le début du spectacle, les galeries retentissent de chansonnettes, tandis qu'au parterre, les bourgeois, sans gêne aucune, enlèvent leur perruque ronde, et s'épongent le front avec leur mouchoir. Il arrive parfois qu'un mauvais acteur soit assailli d'une grêle d'oranges ; mais, en cas de querelle ou de désordre, point n'est besoin de faire appel à la troupe, et un *constable* à baguette blanche se contente d'arrêter le coupable au nom de la loi. C'est ainsi que se calment les plus fougueux emportements de la foule. Aucune réunion, aucune réjouissance publique ne craint pas et même ignore la batonnette.

Je conserve, de mon séjour en Angleterre, un souvenir impérissable. J'ai constaté, dans ce pays, tous les bienfaits d'une sage liberté, d'une morale pure et d'une religion éclairée. Considérant cette égalité de tous devant la loi, ce droit, égal pour tous, de jouir de toutes les libertés offertes, cette chance, donnée au plus humble, d'atteindre aux plus hautes dignités, considérant cette civilisation industrielle parvenue au niveau le plus élevé, ces inventions, cette prospérité générale et enfin cette puissance, qui pourrait nier que c'est là le premier peuple du monde ?

Je le quittai à regret, disant adieu en pleurant à mes excellents hôtes, Mr et Mrs Parker. J'en ai conservé le meilleur et le plus durable des souvenirs : il m'est impossible, aujourd'hui encore, de respirer l'odeur de la tourbe sans me remettre aussitôt en mémoire l'Angleterre et ce foyer, auprès duquel, assis avec mes hôtes et leur petite fille Fanny, j'ai vécu tant d'heures pleines d'agrément et d'insouciance.

ODE A L'OBELISQUE DE LOUQSOR

*(traduite du polonais par Christien Ostrowski)*

Oracle du passé, témoin des splendeurs mortes,  
Dont Lutèce hérita de la ville aux cent portes,  
Quel peuple de géants a taillé ce granit,  
Et jetant son image à la terre française,  
Sur le grand piédestal où mourut Louis seize,  
Te fit retomber du zénith ?

Les siècles à tes pieds ont passé comme un rêve...  
Des peuples s'étreignaient, succombaient sur la grève ;  
L'Erythrée, élevant deux liquides parois,  
Creusait un chemin libre aux enfants de Moïse,  
Guidés par le Seigneur vers la terre promise,  
Et puis s'éroulait sur tes rois.

Sous ton ombre jadis les magés solitaires  
Du Soleil et d'Isis enseignaient les mystères,  
A Platon du savoir entr'ouvraient le trésor,  
Disaient les éléments, les orbites des mondes,  
Arcanes qu'un déluge engloutit sous ses ondes,  
Que toi seul retins, ô Luxor !

Oh ! de combien de sang ta colonne est trempée !  
Sur ton socle a roulé la tête de Pompée ;  
Tu sais tout le néant de l'héroïsme humain :  
Expirant, près de toi, l'allière Cléopâtre  
Enlaçait la vipère à sa gorge d'albâtre,  
Plutôt que de suivre un romain.

Tandis qu'avec sa pompe et ses palais en cendre,  
Avec ses monuments, la cité d'Alexandre  
S'éroule sous le fer des fils de Mahomet ;  
Que le temps a brisé les faux dieux et leurs temples,  
Toi seul restes debout et toi seul nous contemples,  
Accroupis autour du sommet !

Sur le front du courage ils portent le stigmaté ;  
Oh ! je les reconnais, c'est le peuple Sarmate,  
Aujourd'hui sans patrie, et d'exil en exil,  
Suivant son aigle blanc en sa longue Odyssée,  
Des murs de l'Alhambra jusqu'à Laodicée,  
Du Delaware jusqu'au Nil.

Tant des leurs ont péri ! les enfants et les femmes,  
Sous les glaces du Nord maudissant des infâmes,  
Attendent qu'un sauveur vienne les secourir ;

Partout de notre sang la terre est assouvie,  
Et les puissants ont dit : « Oublions Varsovie :

« La Pologne devait mourir ! »

Les peuples sont saisis d'une torpeur profonde :  
Le torrent du Caucase envahira le monde ;  
Toi seul, Dieu d'Israël, tu saurais nous venger ;  
Des mortels ont dressé de pompeux mausolées,  
Toi seul dois relever une race accablée,

Errant sur le sol étranger.

O stériles désirs ! les rois sans conscience,  
Les peuples sans vertu lassent ta patience.  
Quel orage nouveau dans les cieux s'éleva ?  
D'où tombent ces soleils, et quels signes étranges ?  
Est-ce le jour suprême annoncé par les anges ?

Est-ce le jour de Jéhova ?

Quelle histoire est écrite où ton faite s'élève !  
O terreur ! c'est ici que tombaient sous le glaive  
La fille des Césars, un fantôme de roi :  
Tant de jeunes beautés coupables de leurs larmes,  
Des sages, des guerriers blanchis dans les alarmes,

Montaient l'échafaud sans effroi !

Un autre Mahomet, vainqueur des Pyramides,  
Du Caire et de Ghizé visitant les djamides,  
S'emparait de l'Asie au nom de l'Alcoran ;  
Souillé par deux mille ans d'un esclavage immonde,  
Il devait sur le Nil régénérer le monde :

Le monde en a fait son tyran.

Oui, tel fut son destin ! lorsque l'Europe esclave  
Le suivait vers le pôle, il méconnut le Slave ;  
Il repoussa du pied la Pologne à genoux :  
Déjà de ses succès la mesure était pleine ;  
Ce crime, il l'expia proscrit à Sainte-Hélène,

Pleurant, outragé comme nous !

Aujourd'hui triomphant, et les yeux pleins d'ivresse,  
Le flot parisien t'environne et te presse ;  
Comme un champ printanier aux mouvantes couleurs,  
Tout rayonne et sourit ; mais quels sont ces fantômes  
Pâles et soucieux, errant parmi les hommes,

Et les regards baignés de pleurs ?

Sur un nuage ardent le Juge va descendre :  
Le soleil s'obscurcit comme un monceau de cendre ;

Les volcans ont ouvert leur cratère béant,  
Et la main créatrice, en déchainant leurs laves,  
Brise comme un faisceau le roi et les esclaves,  
Et les jette ensemble au néant.

Symbole du trépas! colonne du mystère!  
Tu vis naître les temps au berceau de la terre,  
Tu les verras tomber dans l'éternel oubli;  
Et puis quand le Seigneur fera déchoir les astres,  
Tu crouleras aussi, témoin des grands désastres,  
Sous leur poussière enseveli!

---

**III**



## NIEMCEWICZ A PARIS

L'un des quartiers les plus enchanteurs de Paris abrite l'île Saint-Louis, tranquille flot de verdure et de paix qui pourtant nous laisse goûter en quelque sorte un concentré de tout Paris. Dans ce coin ravissant, au n° 6 du Quai d'Orléans, se trouve la Bibliothèque Polonaise. Ici, installés devant les fenêtres largement ouvertes sur la Seine, nous pouvons déchiffrer, par liasses entières, les écrits de Julian Ursyn *Niemcewicz*. Il serait difficile de rêver un meilleur endroit, — quel dommage néanmoins qu'on ne puisse lire le gros de ces textes nulle part ailleurs, puisqu'il s'agit en majeure partie de manuscrits presque totalement inédits...

Il nous faut surtout déplorer l'absence d'une honnête édition des *Journaux Intimes* de Niemcewicz, embrassant la dernière époque de sa vie. L'ouvrage publié par Zupański comme *Dziennik pobytu za granicą* (Journal d'un séjour à l'étranger, Poznań, 1877) non seulement concerne uniquement l'espace de trois années (1831-34), mais a été par malchance édité suivant la copie d'un scribe particulièrement malhabile et sans le concours d'un correcteur quelconque.

Nous avons là cependant l'un des plus curieux parmi les journaux intimes de la littérature polonaise, ainsi que l'autoportrait d'un homme qui, — sans parler d'une vie mouvementée à l'extrême et du rôle historique considérable qu'il y joua — se signale encore à nous par une intelligence hors pair, une rare culture personnelle, des préoccupations embrassant tous les domaines, enfin par un goût des plus fins. Rien que les chapitres qui, dans *Journal intime*, regardent Paris, assurent à Niemcewicz une place de choix sur le rayon qui réunit les œuvres de nos mémorialistes.

« Polonais de Paris » s'il en fut, il appartient certainement à ce groupe qui mérite pleinement notre estime. En ces temps d'ancien et de nouveau régime, de royauté, d'Empire et de Restauration tant d'autres foulèrent ces vieux pavés, tant d'autres circulèrent dans ces rues, mais combien d'entre eux ont voulu et ont su les regarder comme il convient ? Bien sûr, on compte parmi eux quelques grands, — et pourtant tout ce que nous pouvons lire dans leurs ouvrages sur la vie quotidienne en France, sur les lettres et les arts français, demeure pour la plupart bien en deçà — souvent même douloureusement en deçà — du véritable niveau de leur grandeur. Niemcewicz, lui, bien que n'ayant jamais prétendu au titre de génie, a pourtant su dans ce domaine les dépasser.

Il connaissait Paris depuis longtemps, y ayant fait un premier séjour en 1784, à l'âge de vingt-sept ans. Il y revient quatre ans plus tard, en 1788, et semble le trouver fort à son goût puisqu'il compose, en guise d'adieu, un poème où nous lisons : « Il disparaîtra, le Paris bien-aimé... ». Dès sa première visite, il ne manque pas de nouer de nombreuses relations dans les milieux scientifiques et littéraires, faisant entre autres — comme l'évoquent les *Mémoires de mon temps* — la connaissance de quelques écrivains en renom tels que Sébastien Mercier et Restif de la Bretonne.

Notre mémorialiste ne retrouvera la capitale française pour la troisième fois qu'en 1804, au seuil du 1<sup>er</sup> Empire : n'y étant que de passage, en route pour les Etats-Unis, il prend sur son temps pour visiter de nouveau la ville, toujours avec le même intérêt. Son *Journal du second voyage en Amérique* ne contient pas moins de trois chapitres dédiés à Paris, qui réunissent ses notes touchant les gens et les choses, avec description d'édifices et de monuments, de jardins, de collections et de spectacles divers, d'imprimeries, d'institutions d'utilité publique (Ecole des Aveugles, Dôme des Invalides, etc...), le tout suivi de considérations générales sur « Paris il y a 17 ans » et « Paris en 1804 : tableau de la ville et de ses habitants ».

Dès cette époque, Niemcewicz s'affirme comme un amateur passionné de peinture, un touriste qui ne laisse pas de consacrer de longues heures aux différentes galeries de tableaux. Il récrimine contre le Musée du Louvre : excepté une salle « tout le reste n'est ni disposé ni éclairé de manière convenable », et l'ensemble — bien qu'on y puisse admirer des œuvres que « rien ne saurait surpasser » — « finit par torturer l'esprit et les yeux... ». C'est avec grand plaisir qu'il visite en revanche le Palais du Luxembourg qui abritait à l'époque, entre autres, la fameuse suite de panneaux de Rubens illustrant l'histoire de Henri IV et de Marie de Médicis : « Quel feu ! — s'écrie le visiteur — dans le traitement du sujet et dans la couleur du pinceau, trempé dirait-on au sang même de la vie ! A côté, voici deux toiles de David : *Le Serment des Horaces* et *Brutus*. Pouvait-on faire à David plus grande malice que de confronter ainsi ses tableaux, dessinés à la perfection, mais aux couleurs fausses et sans vigueur, avec les rutilants coloris de Rubens, qui, eux, débordent de vie?... ». Suit le jugement de l'écrivain sur un troisième peintre : « Dans la pièce voisine, l'on aperçoit les toiles de Le Sueur représentant toute la vie de Saint-Bruno, d'une belle allure et d'un fort joli dessin, mais dont les couleurs tournent au gris ».

On appréciera pleinement la largeur de vues, la variété de sujets qui se pressent sous la plume de notre mémorialiste en lisant, tout de suite après ces graves considérations sur la peinture, la description d'une promenade au Palais-Royal. Niemcewicz s'y est fait accompagner par son jeune valet mal dégrossi, Wawrzonek (Petit-Laurent) qui « est demeuré planté là, bouche bée, en contemplant par centaines les puissants tétons des vierges à demi-nues qui y déambulaient... ». En effet, le Palais-Royal atteignait alors au sommet de sa renommée... la plus légère, fameuse période dont Restif de la Bretonne a su nous fixer à jamais une fidèle image.



Faisant route vers la France, Niemcewicz fut présenté dès Berlin à Mme de Staël dont il trace dans son Journal un portrait des plus vivants. A Paris même, le cercle de ses relations artistiques s'élargit : il y fait la connaissance de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Delille et de Ducis, l'adaptateur en vogue des pièces de Shakespeare, enfin, parmi les peintres, celle de Louis David.

Ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard, en automne 1833, que Niemcewicz devait revenir à Paris, cette fois pour un séjour plus prolongé. Dans l'intervalle, il maintiendra les relations déjà nouées uniquement grâce aux livres. Mais les larges extraits de caractère anthologique qui remplissent les pages de ses albums attestent que ce furent là des contacts fort solides : on peut y rencontrer souvent les noms des auteurs nouveaux et tout à fait récents. Au demeurant, ayant traduit pendant sa captivité — partagée avec Kosciuszko — à la forteresse de Saint-Petersbourg l'*Athalie* de Racine, l'écrivain nous avait donné beaucoup plus tôt un témoignage très net de son goût pour les classiques français. Dans la préface qu'il rédigea pour l'édition polonaise de ce chef-d'œuvre, parue en 1805, il fait preuve à la fois de modestie : « il était certes téméraire de s'attaquer d'une plume débile à un poème aussi parfait », et d'admiration : « personne, en copiant au crayon les divines créations d'un Raphaël, n'a réussi jusqu'ici à en rendre sur le papier l'harmonie parfaite ». L'amateur de peinture que fut Niemcewicz pouvait-il trouver là une comparaison plus vigoureuse et plus juste ?

## 2

Pourtant, le 15 novembre 1833, c'est un homme de 77 ans, accablé par la récente catastrophe nationale autant que par les peines endurées de ce fait par lui sur le sol britannique, c'est un vieillard que nous voyons débarquer à Paris. Au début, il ne pensait guère d'ailleurs y rester longtemps, désireux surtout de revoir ses anciens amis. Ce n'est que plus tard qu'il en vient à modifier ses projets, au point de se fixer dans la capitale française pour y rester jusqu'à sa disparition, survenue le 21 mai 1841.

Niemcewicz emménage d'abord rue Basse-du-Rempart (disparue depuis pour former aujourd'hui une partie du boulevard de la Madeleine) ; il la quitte pour aller habiter la rue de Grammont qui débouche sur le boulevard des Italiens, puis la rue Richempanse, près de la place Vendôme ; enfin, il s'établit rue du Marché-d'Aguesseau, dans le voisinage de l'Elysée où, grâce à une permission spéciale, il a le droit de promenade dans les jardins du palais. Il logeait certes sans luxe, mais on le voit rester fidèle aux quartiers les plus élégants de Paris.

A peine installé, il va revoir le Palais-Royal qu'il avait connu pour la première fois voilà 50 ans, « mais — note-t-il le 18 novembre 1833 — combien mes sentiments étaient alors différents : j'étais jeune, la Pologne n'était pas démembrée, je voyais l'avenir en rose ; aujourd'hui, partout rien que sombres nuages et deuils... »

Au demeurant, comparée à Londres, la capitale française le gêne et l'agace à plus d'un égard : « L'un des plus graves inconvénients de Paris, c'est la boue, les méchants pavés, le mauvais entretien des rues, toutes choses que le piéton est forcé de subir et de payer fort cher... ». Rien ne l'empêche pourtant de circuler partout comme par le passé. Où ne le

voions-nous pas ? au Panthéon et au Luxembourg, à Notre-Dame et au Louvre, au Père-Lachaise et au Jardin des Plantes, à la Sorbonne et dans les théâtres des boulevards, à l'Institut et au Muséum d'Anatomie comparée, fondé par Cuvier. Aussitôt la belle saison, le voilà à Saint-Cloud et à Montmorency, à Saint-Germain-en-Laye, à Versailles, et même à Fontainebleau. Il évoque dans son Journal « les richesses de l'architecture gothique » au même titre que la qualité du « dîner français » (« excellent et pas cher du tout, aucune comparaison avec l'Angleterre »), les cours de la Sorbonne en même temps que les petits bals de faubourg. On peut fréquemment trouver des remarques d'intérêt général, ainsi sur la France d'il y a 50 ans comparée à la France nouvelle : « Changement en mieux. Le petit peuple a l'air d'aller incomparablement mieux... Sur la route des maisonnettes pimpantes, aux façades aussi propres qu'en Angleterre, avec des rosiers grimpants sur le devant... »

Deux mois après son arrivée, Niemcewicz savait déjà qu'on avait transféré ses Rubens et ses Le Sueur préférés du Palais du Luxembourg au Louvre, et n'ignorait rien des principales innovations survenues à Paris au cours des trois dernières décades. Il continua, tout au long de son dernier séjour, de se tenir au courant de la vie parisienne, bien que les automnes et les hivers au bord de la Seine lui fussent de plus en plus pénibles à supporter, surtout depuis que les journaux étaient pleins de menaçantes nouvelles au sujet d'une épidémie récemment apparue qu'on appelait « grippe » (note du 15 février 1837).

En automne 1836, nous voyons notre écrivain fortement impressionné par les aménagements dont la place de la Concorde est le théâtre. « Je viens de voir aujourd'hui (le 24 octobre 1836) un spectacle que seuls les hommes nés sous le règne de Sésostris, roi d'Égypte, ou du pape Sixte ont pu contempler, je viens de voir, dis-je, l'élévation de l'obélisque ramené de Louqsor près de la Thèbes-aux-Cent-portes jusqu'à Paris... ». Suit l'histoire détaillée de l'obélisque, le texte des inscriptions déchiffrées par Champollion, enfin le compte rendu technique de la mise en place du monument, illustrée en outre de plusieurs dessins. « L'obélisque une fois dressé — ajoute-t-il non sans quelque indignation — la foule se mit à applaudir, mais avec moins d'entrain qu'au moment où Mlle Taglioni, la ballerine, apparaît sur la scène... ». La merveille égyptienne a mis en branle l'imagination du vieux poète au point de lui faire composer une ode ; il en a même réussi la traduction en français et il fut un moment question (13 février 1837) de la faire imprimer.

La Colonne de Juillet que l'on est en train de dresser place de la Bastille pour commémorer la Révolution de 1830 ne le laisse pas non plus indifférent. Il y passe, le 17 juin 1839, plus d'une heure à contempler les travaux et note à son retour que le monument s'élève déjà presque à mi-hauteur. Un mois plus tard, il revient se rendre compte des progrès accomplis : il comptait alors plus de 82 ans !

Malgré son âge, il n'était libre ni de soucis ni de tâches nombreuses. Dès le surlendemain de son arrivée, il assiste à la séance de la Société d'Aide scientifique fondée par les émigrés. A dater de ce jour, il

participera, activement et de façon permanente, à la vie quotidienne de l'émigration. Ainsi, quelques mois à peine avant sa mort, le 18 décembre 1840, il donne aux membres de la Société Littéraire lecture de sa fable : *La Vesse-de-toup* (*Purchawka*), « dirigée contre les imbéciles gonflés d'importance qui se prennent pour de grands hommes »...

Il connaissait évidemment tout le monde. Au long des pages de son journal, nous voyons défiler — depuis les insignifiants jusqu'aux plus grands — les noms les plus divers. Nous retrouvons ainsi le comte Alexandre Walewski (« fils, comme nul ne l'ignore, de Napoléon Empereur et de la belle Mme Walewska »), le graveur Oleszczyński, et Pierre Michalowski qui, « doué d'un génie naturel pour le dessin, gagne des sommes considérables avec ses aquarelles ». Chopin y figure par plusieurs mentions. Le 12 juin 1836, le général Kniaziewicz donnait à Montmorency un dîner où, parmi les invités, « se trouvaient Mickiewicz et Chopin, l'un des premiers pianistes d'Europe, gai, spirituel, habile à imiter chacun des assistants : il nous a tous bien fait rire... »

Sur Adam Mickiewicz, le Journal de Niemcewicz nous renseigne abondamment. Ainsi le 15 mars 1834, après un modeste dîner offert par le mémorialiste à l'élite de ses amis : le prince Adam Czartoryski, le général Kniaziewicz, Pac et Ladislas Zamoyski, nous apprenons que le grand poète a lu « son nouveau poème en douze chants » — il s'agit du *Pan Tadeusz* — qui contient « maints tableaux fort réussis, fixant avec bonheur nos anciennes coutumes qui déjà tendent à disparaître... ». Cette lecture s'est étendue à d'autres réunions, et « les fraîches couleurs des images » qui émaille le nouvel ouvrage ne cessent point (note du 27 avril suivant) de ravir le vétéran des lettres. Au mois de juillet de la même année, Niemcewicz assistera au mariage et au repas de noces du poète avec Mlle Céline Szymanowska. Enfin, au cours d'un banquet organisé par la Société Littéraire le soir du 31 décembre 1834, le mémorialiste porte un toast à la santé de Mickiewicz « en soulignant la forte influence exercée aujourd'hui comme hier par les chants des bardes nationaux... »

Sur le même sujet, le ton change à quelques années de distance. « Je suis allé — note l'écrivain le 20 octobre 1838 — voir la femme de notre éminent barde [*wieszczek*], Mickiewicz, lui-même étant parti pour Genève afin de briguer chez les Suisses une des chaires de l'université qu'ils sont en train de créer. Fasse Dieu qu'il y réussisse ! autrement, j'ai bien peur qu'à la longue liste des grands chantres d'antan qui, tels Homère, Milton et Camoens, sont morts de misère, il ne faille ajouter le nom du nôtre... ». Il trouva Mme Céline Mickiewicz entourée de ses deux enfants : « de la soupe et trois côtelettes, voilà tout le déjeuner de cette famille ». Au moment de partir, il laisse « des bas d'hiver et des souliers » pour les enfants. Hélas, à sa visite suivante, un mois plus tard à peine, il trouvera Mme Mickiewicz « atteinte d'aliénation mentale, d'une sorte d'exaltation religieuse ».

Le 23 décembre 1840, Niemcewicz assistait au Collège de France à la fameuse leçon d'ouverture prononcée par le grand poète : deux mois plus tôt, le 20 octobre, il avait noté : « Aujourd'hui, M. Mickiewicz, notre illustre faiseur de rimes, est venu me voir ».

« Faiseur de rimes, barde, chantre » — *rymotworca, wieszczek* — appliqués au poète du *Pan Tadeusz*, ces termes nous paraissent aujourd'hui

bien risibles ; pourtant, c'étaient là, rappelons-le, des expressions usuelles, employées couramment par la critique littéraire au temps de la jeunesse de Niemcewicz. Nous ne l'en admirons que davantage : bien que grandi dans un monde d'idées totalement différent, celui du siècle des Lumières, il sentait bien et comprenait ce qui faisait la grandeur d'un Mickiewicz, poète qu'il n'hésite pas, on l'a vu, à placer au même rang que les « bardes » qui jouissent d'une gloire mondiale.

Tout cela bien entendu sans nullement tomber dans les travers d'un « exclusivisme » romantique. Au poète classique Louis Osiański, il ne refuse point un remarquable talent littéraire, tout en précisant (à l'occasion de sa mort, le 13 décembre 1838) qu'il ne lui trouvait « aucune espèce de zèle civique ».

Il tâchait de tout lire, les jeunes et les vieux. En automne 1838, il fait l'éloge de J.I. Kraszewski et de Michel Grabowski dont il suit la production dans le *Tygodnik Petersburski*. Dès octobre 1836, il signale la parution des *Mémoires* de Jean-Chrysostome Pasek. C'est avec satisfaction qu'il salue en mai 1839 la publication des traités de Cieszkowski et de Trentowski : « même en philosophie, nos compatriotes [...] ont su rendre leurs noms illustres dans toute l'Allemagne ».

Le 27 février 1834, tout au début de son séjour à Paris, on lui fait parvenir « le récent poème de l'un de nos fous », intitulé *Kordian*. On comprend sans peine que l'ouvrage lui ait déplu, aussi ne se prive-t-il pas de l'exécuter dans son journal : « Quelle est donc cette bouffonnerie, cette insanité-là [*facecja, banialuka*] : c'est plein de diables et de sorcières, il y a le pape et son perroquet, le tsar, le grand duc Constantin, et nos premiers patriotes, les chefs de la dernière révolution, bel et bien calomniés ; le tout exprimé en vers saugrenus forme une trilogie ou *dramma*. Et voilà comment la lie de nos émigrés cherche par n'importe quel moyen à déverser le venin qui leur remplit le cœur... »

On aurait du mal à croire que Niemcewicz, cruellement parodié et moqué dans la pièce, ait pu ignorer qui était l'auteur de *Kordian*. Cependant quatre ou cinq ans après, quand il lui arrivera de rencontrer Słowacki, c'est sans rancune, bien que sans enthousiasme, qu'il se borne à le consigner. Ainsi note-t-il, le 6 décembre 1839 : « Séance de la Société Littéraire, M. Słowacki, poète, lit une relation en vers de son voyage en Grèce et en Orient. Intention et zèle patriotique considérables, récitation pleine d'emphase ; reste à lui souhaiter plus de goût et de correction... »

Lui-même n'arrête pas de travailler. Le Journal abonde en mentions touchant ses nouveaux écrits — fables, odes, « romans », traductions. Il compose ainsi en 1834 une ode à la mort. Les notes d'inventaire de Kurpiel (que le *Pamiętnik Literacki* publia en 1908), nous donnent une certaine idée du volume de cette production, en même temps que de la variété des genres cultivés. Bien sûr, la quantité ne peut que nuire ici à la qualité, mais au détour de bien des pages l'expression juste, le mot vif et faisant image viennent nous frapper. La qualité qui, aujourd'hui encore, réussit à nous toucher, c'est ce qu'on pourrait appeler la réceptivité historique de Niemcewicz, son aptitude à signaler tout ce qui, dans le monde qui l'entoure, lui semble relever de l'histoire. Dans ce domaine, rien n'échappait à sa vigilance qui trouvait une expression littéraire dans ses fables, insérées pour la plupart dans l'Annuaire des Emigrés polonais (*Rocznik Emigracji Polskiej*), [...]

L'auteur des *Chants historiques* consacrait beaucoup de temps à la lecture. « Je ne sors plus, je passe de longues heures à lire sans m'in. errompre les auteurs les plus divers... », voilà, formulée un an à peine avant sa mort, une des remarques qui le caractérisent. Il lisait en effet des textes très variés, mais le faisait dans un certain ordre, commençant d'habitude par la Bible. Suivaient les auteurs anciens : Horace, « ce sage qui a su tout évaluer », Sénèque, le *De Senectute* de Cicéron, « l'incomp. a. able » Plutarque — parmi tant d'autres. A ces grands classiques, Niemcewicz ne se lasse jamais de trouver beaucoup de charme. « Aujourd'hui (12 juin 1835) lu comme d'habitude la Bible, puis Tacite. Quel historien ! il n'a pas et n'aura jamais son égal !... Quel dommage qu'il ne nous soit point parvenu en entier. Si j'étais le roi de Naples, au lieu de dépenser des millions pour l'entretien d'une armée qui ne se battra point et ne sera jamais obligée de le faire, je préférerais subventionner les fouilles d'Herculanum dont les décombres recouvrent l'œuvre entière de Tacite, et de tant d'autres... ». Dans ses lectures suivaient en bonne place les classiques modernes, tel Montaigne, « ce moraliste d'élite », ou Goethe à propos de qui nous lisons : « Voilà un homme qui a illustré tout son siècle ; à de si rares talents, il joint une science universelle ! Homme de lettres, poète, naturaliste, peintre, musicien — il est original, il excelle en tout. Il a fait de nouvelles découvertes en botanique ».

Dans ses lectures, Niemcewicz accorde une large place à l'histoire naturelle et compulse surtout études et articles traitant de botanique ainsi que d'« animalcules microscopiques (*infusoria*) ».

Malgré toutes ces occupations, notre mémorialiste trouvait toujours assez de temps pour suivre les auteurs français du moment, et s'orientait en ce domaine mieux que quiconque parmi ses compatriotes. Il ne ménageait guère sa peine pour aller écouter un discours de Charles Nodier (26 décembre 1833) ou un sermon de Lacordaire (22 mars 1835). Il suivait tout ce que publiaient poètes autant que romanciers, publicistes autant que critiques. Que de fois reviennent dans son journal les noms, parmi d'autres, de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo, de Lamennais, de Béranger, de Balzac, de George Sand... Il se plaît à recopier des passages des *Méditations* de Lamartine, « poème élégiaque » lu au cours d'une nuit blanche (janvier 1834), en même temps que des vers de Sainte-Beuve ; ou bien il traduit des poèmes selon son goût, par exemple *L'Exilé* de Lamennais ou bien *L'Invocation sur la Montagne* de Laprade. Il ne néglige pas pour autant les auteurs du second rayon, tels Delavigne ou Scribe, et rira un jour aux éclats en lisant un roman de Paul de Kock.

Dans cette quantité d'ouvrages français, même les plus célèbres, Niemcewicz était loin de tout approuver ; il fait parfois à leur propos des critiques sévères : « En politique — écrit-il le 18 janvier 1834 — de même que dans les lettres, les beaux-arts, les gens m'ont tout l'air de s'être enivrés d'opium. En littérature par exemple, les sentiments, amour, vengeance, haine, tout se trouve porté à son paroxysme. Sur scène, on ne voit plus que sorcellerie, diables et enfers ; comme le cœur humain doit être usé, fatigué pour qu'il lui faille recourir à tant d'émotions, et si

violentes... ». Mais il sait également donner libre cours à son enthousiasme : « M. Balzac — dit-il dans une note du même mois — vient de faire paraître, sous le titre biscornu d'*Histoire de la grandeur et de la décadence de César Biroteau, parfumeur*, un nouvel et excellent roman », et nous lisons plus loin un vif éloge du *Jocelyn* de M. de Lamartine, et de « la belle lettre que lui a écrite M. Alfred de Musset ».

Certains de ces jugements nous frappent encore par leur perspicacité. Plus d'un des critiques d'aujourd'hui signerait des deux mains ce que Niemcewicz nous dit de Victor Hugo, par exemple à propos de *Marie Tudor* qu'il applaudit le 28 novembre 1833 au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il y discerne « un style puissant », des phrases qui portent juste, « les variations du cœur féminin dépeintes dans les couleurs les plus vives » et d'une manière générale, « une foule de beautés ». Pourtant d'après lui « Hugo use pour nous faire peur de procédés par trop rebattus, tels que funérailles fastueuses, processions de condamnés à mort, sonneries de glas lugubres, canons qui tonnent et populace qui clame... ». Il reprendra à peu près les mêmes termes pour critiquer (août 1838) la pièce tirée de *Notre-Dame de Paris*.

Certes, il ne pouvait sentir autrement, celui qui, citant (20 août 1837) dans son *Journal* de mémoire des vers d'André Chénier, n'hésitait pas à l'appeler son « ami ».

Le vieux gentleman fait preuve d'un faible peut-être inattendu pour George Sand. Certes, il en parlera au début non sans une certaine ironie : « Chez elle, dit-il le 19 juillet 1838, le talent d'écrire est exceptionnel et connu de tous, mais hélas ses mœurs sont libres... Elle condescend il est vrai à croire en Dieu, à l'immortalité de l'âme et même à une vie future meilleure... ». Ces réserves n'empêchent pas Niemcewicz de lire avec la plus grande attention les *Lettres d'un voyageur*, ouvrage fraîchement paru de George Sand, et d'y consacrer une note assez détaillée. Et ce n'est pas sans une sincère compassion qu'il note, le 31 octobre 1838, que « Madame Sand se torture en de vaines quêtes, allant jusqu'à méditer le suicide... ». Suit une note concernant Senancour : « l'auteur d'*Obermann* dépasse encore George Sand en tristesse, mais on peut en somme l'excuser, car on voit bien qu'il n'est qu'un malheureux hypocondriaque... ». Et lorsque, deux ans plus tard, la critique accueillera avec moquerie une pièce théâtrale de George Sand, il exprime, dans sa note du 1er mai 1840, avec force son indignation.

## 5

L'écrivain avait eu l'occasion d'être personnellement présenté à Madame Sand. Voici la note qu'il lui consacre le 19 juillet 1838 :

C'est une personne de petite taille, bien faite, de beaux grands yeux noirs, parlant peu, mais toujours bien... Originale en tout, même dans la manière de se vêtir, elle est apparue en burnous arabe, c'est-à-dire dans un large manteau blanc, et des pantalons bouffants de la même façon. Elle était suivie de deux jeunes gens, le premier, un brun à grande barbe, affligé d'une taie à l'œil, l'autre un blond ; son fils est d'une étrange beauté, sa fille habillée en garçon, l'un ayant quatorze, l'autre dix ans. Elle prodigue à tout le monde force marques d'affection et caresses ; bref, une créature bien à part... »

Venant sous la plume d'un homme, né en 1757 dans le fin fond de la Lithuanie, voilà certes un portrait bien sympathique. N'oublions pourtant jamais que Julien Niemcewicz dès son jeune âge fut, selon le mot de son ami Czartoryski, « un gentilhomme européen » qui se mouvait dans les salons comme un poisson dans l'eau ; il fut même une époque de sa jeunesse où, toujours suivant son biographe Czartoryski, « trop de distractions en tous genres, trop de bals et de sorties dans le monde » l'empêchaient de se consacrer à des besognes plus sérieuses ?

On ne s'étonnera pas que, dès les débuts de son séjour parisien, Niemcewicz ait fréquenté en hôte assidu le salon de Mme Récamier. Il décrit ses visites à partir du 6 mars 1834 et leur consacre dans la suite du Journal nombre d'observations où le déclin, le vieillissement d'une beauté jadis célèbre revient avec une insistance particulière. A sa première visite, il lui semble encore découvrir « quelques vestiges frappants » des charmes de son hôtesse dont « l'aimable politesse ne fait que rehausser la douceur ». Cependant en 1838, l'écrivain note que le mal de poitrine dont souffre Mme Récamier s'est aggravé au point qu'elle peut à peine parler. Il ne trouvera plus, l'année suivante, qu'« une petite vieille décrépète », dont le salon continue pourtant à attirer de telles foules qu'il lui arrivera un soir de renoncer à y entrer. « Je vous demande un peu — s'indigne-t-il le 28 janvier 1839 — à quoi peuvent bien rimer toutes ces invitations ? elles réunissent un tel monde que vous côtoyez jusqu'à trois cents personnes là où cinquante tiendraient avec peine... »

Niemcewicz fréquentait également d'autres salons, notamment ceux de la duchesse d'Abrantès et de la veuve de Benjamin Constant. Il a l'occasion d'y faire connaissance avec nombre d'écrivains, et parmi eux avec Ballanche et Sainte-Beuve, Lamennais et Lamartine, Béranger et Balzac. Et c'est encore chez Mme Récamier qu'il retrouve une relation vieille de plus de trente ans — Chateaubriand...

Il ne tarde point, dès janvier 1834, à aller voir Victor Hugo, et cela pour lui demander de rédiger un article touchant les affaires polonaises. Le romancier [*romansista*] étant encore dans son bain et à sa toilette, son visiteur a tout le temps d'inspecter l'appartement et de noter ses impressions sur le vif : « de vastes pièces, ornées avec soin, pleines de tableaux dans le goût sauvage, romantique... ». Mais, pour une raison ou une autre, cette relation ne fut point suivie.

En revanche, notre écrivain rend de fréquentes visites à Lamartine qu'il considère comme un ami ou presque, puisqu'il se permet de l'intéresser (12 février 1837) à la tragique situation de Mickiewicz. « Le poète français — écrit-il — s'est montré touché et m'a demandé de lui rédiger un bref aide-mémoire » (il était question d'une subvention du gouvernement français). Niemcewicz libelle et fait aussitôt parvenir à Lamartine la notice en question qui lui donne un aperçu « des œuvres et talents » du chanteur de *Pan Tadeusz*. Il fera encore à ce propos force visites et démarches de tout genre ; il semble bien que c'est à l'une d'elles que fait allusion le billet suivant, daté de 1837 et conservé à la Bibliothèque Polonaise du Quai d'Orléans :

M. de Lamartine s'empresse de prévenir M. Niemchewicz de la démarche qu'il vient de faire auprès du Ministre en faveur de son protégé et il aura la joie de lui en faire connaître le résultat...

Des notes nombreuses attestent que Niemcewicz tenait réellement Lamartine en très haute estime, encore que la vanité du poète ne lui ait point échappé : « O misérable nature de l'homme — dit-il après sa visite du 10 mars 1836 — pourquoi faut-il que ceux-là même que tu as comblés de tous les dons soient encore avides de cette pâture de vanité ?... »

Parmi la foule d'hommes de lettres français qu'il connaît, c'est Béranger qui se révèle l'homme de son cœur. Il ne se lasse pas de l'évoquer : le chansonnier « est facile à fréquenter, vif, au langage spirituel [...] sa tête, son visage ne laissent pas de sortir de l'ordinaire : que de douceur, de bonté dans sa façon de s'exprimer... ». En avril 1834, il consigne avec un évident plaisir une anecdote touchant Saint-Simon que Béranger s'est justement plu à lui raconter.

En feuilletant ces pages relatives aux écrivains, il ne faut jamais oublier que nous lisons là de simples notes sans aucune prétention, prises au jour le jour, réellement au courant de la plume, destinées uniquement à servir à l'auteur d'aide-mémoire ; ensuite, qu'il nous faut toujours tenir compte du milieu propre au mémorialiste et de ses idées sur l'art d'écrire ayant cours non point en France, mais dans la Pologne de l'époque.

On voudra bien faire la même réserve quant aux pages — elles sont abondantes — que Niemcewicz consacre dans son Journal intime au théâtre. Bien des spectacles y trouvent place, et « Mlle Taglioni, l'inégalable danseuse » y revient plus d'une fois. Mais ce sont sans nul doute les créations de la grande Rachel qui ont laissé à l'écrivain l'impression la plus durable :

Une actrice nouvelle — écrit-il le 7 novembre 1838 — Mademoiselle Rachel, qui naguère encore vendait des bouquets de fleurs dans les rues, et jouant aujourd'hui la tragédie, est en train, grâce à un extraordinaire talent inné, de conquérir tout Paris [...] doit sans doute sa réussite au fait que, fidèle à la nature, elle ne crie ni ne hurle point comme on a hurlé jusqu'ici...

Et voici son portrait esquissé le 21 juillet 1839, après sa création dans *Horace* : « Elle a vingt ans, elle est blanche, bien faite, le front haut, l'œil gauche paraissant plus grand que l'autre et qui louché, incomparable lorsqu'elle exprime les passions... ». Cependant, c'est le *Mithridate* de Racine, vu le 11 janvier 1839, qui lui permet de caractériser Rachel plus longuement :

En vérité, elle a dépassé mon attente... On voit bien que tout ce qu'elle dit, elle le comprend et le ressent en réalité. Trop jeune encore, point belle de visage, mais fort bien faite, elle a une voix claire et qui porte, des gestes pleins de feu et de dignité, bref, elle sait enchanter et ravir...

Cette représentation a réveillé dans le cœur de l'écrivain des souvenirs fort lointains :

Je suis rentré chez moi courbaturé au delà de toute expression. Ma loge était des plus étroites, il fallait qu'arrivent pourtant à y tenir trois dames avec leurs chapeaux et leurs mantilles, et trois messieurs. La salle était bondée, et vous en avez à Paris une quinzaine de tout aussi pleines. Voilà cinquante-quatre ans, j'ai vu pour la première fois de ma vie les théâtres de France, cela se passait sous Louis XVI, puis sous Napoléon, il n'y en avait alors à Paris que cinq ou six, et bien rarement remplis...



Cette largeur de vues à effet rétrospectif, jointe à une curiosité vraiment universelle, forme la principale raison de l'intérêt que nous continuons, aujourd'hui encore, à porter aux notes de Niemcewicz, l'un des plus captivants personnages parmi les « Polonais de Paris ».

## II

### NIEMCEWICZ EN ANGLETERRE

#### 1

Ce n'est pas sans une certaine expérience que Niemcewicz partait pour l'Angleterre. Il avait déjà rencontré des Anglais lors d'un premier voyage en Italie, quand il n'était encore qu'un jeune homme de vingt-cinq ans. Peu après, en 1784, il fit la connaissance du pays : il en admira l'ordre et le bien-être, assista à des séances du Parlement et noua de nombreuses relations. Il fut même présenté au Prince de Galles, le futur roi George IV. Les présentations eurent lieu dans l'atmosphère enjouée d'un salon et Niemcewicz note dans son Journal qu'il apprit même au futur monarque à danser la cosaque.

Trois ans plus tard notre « Gentilhomme européen », comme l'appelait Czartoryski, renouait connaissance avec Londres. C'est de ce séjour que date son *Ode écrite en quittant l'Angleterre* (1787).

Le poème témoigne de l'impression profonde que lui fit le pays, auquel il donne le nom de « trop cher rivage » et qu'il considère comme une terre de liberté, de courage et de sagesse créatrice.

Dès lors, Niemcewicz ne cessera plus de s'intéresser à la littérature anglaise. Enfermé à Pétersbourg à la forteresse Pierre et Paul, il traduit *The History of Rasselas, Prince of Abissinie* de Johnson et *The Rape of the Lock* de Pope. Dès la première édition de ses *Œuvres choisies* (1803-1805) on trouvait une adaptation très soignée de l'ode de Pope « A la Musique le jour de la Sainte Cécile » et de quelques morceaux de poésie plus moderne où l'on sent déjà souffler le vent du romantique.

Mais dès avant la parution de ces écrits, Niemcewicz était entré en contact beaucoup plus étroit avec les milieux parlant anglais bien qu'étant situé en dehors de l'Angleterre : non seulement en 1797 il avait accompagné Kościuszko en Amérique, mais il s'y était installé et, trois ans plus tard, avait épousé une Américaine, qui ne connaissait que l'anglais. A part une année d'interruption, cette période américaine de la vie de Niemcewicz dura jusqu'en 1807. Sa femme, née Livingston, madame veuve Kean, du nom de son premier mari, provenait d'un milieu qui, déjà à cette époque, commençait à se considérer comme l'aristocratie de l'Amérique. Il semble, d'après Niemcewicz, que ce fût une femme intelligente, et, en tout cas, une lectrice aussi passionnée que son mari.

Ainsi donc, depuis son séjour en Amérique ne cessa-t-il de pratiquer l'anglais. Il écrivait en anglais, même à Czartoryski, lorsqu'il s'agissait

de choses confidentielles. En même temps son intérêt pour la littérature anglaise ne diminuait pas. Elle lui fournit plus d'une fois matière à traduction, à « adaptation », comme on disait à l'époque, et à de nombreuses lectures. Ses albums sont remplis d'extraits de poètes anglais. Parmi eux, beaucoup de Shakespeare, mais on voit qu'il suivait avec autant d'intérêt passionné les courants de la littérature contemporaine. On trouve des passages du *Lara* de Byron dès 1814, c'est-à-dire dès l'année où sortit le poème. En envoyant Niemcewicz en mission en Angleterre on avait donc choisi à Varsovie un homme de grande classe, ayant, de plus, une profonde connaissance du pays où l'appelaient ses fonctions.

2

Quand, le 20 août 1831, Niemcewicz arriva à Londres, c'était la cinquième fois qu'il s'arrêtait pour séjourner dans la capitale anglaise. Le temps pressait, c'est pourquoi il s'était mis en route « comme un jeune étourdi », sans même s'approvisionner suffisamment pour un aussi long voyage. Bien qu'il fit route par Weimar, la hâte qu'il avait d'arriver l'obligea même à renoncer à un séjour « chez l'illustre Goethe », ce qui n'était pas un mince sacrifice. Encore arrivait-il bien tard en Angleterre, bien tard en tout cas pour faire porter secours aux insurgés. Déjà, du reste, d'autres délégués du Gouvernement National l'avaient précédé à Londres. A cette époque, Alexandre Walewski y séjournait depuis longtemps, et pour les mêmes raisons que Niemcewicz. Autant l'âge de ce dernier (74 ans à ce moment) pouvait paraître avancé pour faire ses débuts dans la carrière de diplomate, autant Walewski était étonnamment jeune : il avait en effet à peine vingt et un ans. Malgré cette différence d'âge, ils s'entendaient parfaitement et, dans leur tâche, se complétaient harmonieusement. Le lendemain de son arrivée, Niemcewicz écrivait aussitôt au Premier anglais Lord Grey, au ministre des Affaires étrangères Palmerston, ainsi qu'à d'autres personnalités marquantes du monde politique. Ainsi s'ouvrait pour Niemcewicz toute une période de démarches diplomatiques incessantes que nous pouvons, grâce à son Journal, suivre de jour en jour. L'Angleterre n'avait pas reconnu le Gouvernement National Polonais, aussi le délégué de celui-ci fut-il reçu en tant que personne privée. Quand on lui adressait la parole, c'était avec politesse, mais froidement, et on alléguait les obligations qu'impliquait le traité signé avec la Russie. On le reçut encore plus fraîchement lorsque Varsovie eut capitulé. Aux prétextes jusqu'alors invoqués pour retarder une intervention vint s'en ajouter un autre, à savoir qu'il en eût été tout autrement si les insurgés avaient tenu jusqu'au mois d'octobre. « Est-il possible de se moquer à ce point du bon sens ? » écrivait avec amertume (le 29 octobre) Niemcewicz, et cette amertume s'explique par le fait que, l'insurrection ayant échoué, nos représentants à Londres allaient avoir à s'occuper d'une affaire bien moins spectaculaire que la première, c'est-à-dire de l'adoucissement des représailles et du maintien des libertés que le Congrès de Vienne avait accordées au Royaume du Congrès et dont l'Angleterre se portait garante. Une réponse commune déclarait alors que le traité de Vienne n'était pas clair. « Si auparavant on nous traitait avec froideur, on nous considère maintenant comme morts et enterrés » écrit Niemcewicz dans son Journal en date du 15 novembre. Et ce n'était qu'un début !

Lorsque, au mois de juin 1832, Niemcewicz osa rappeler au Secrétaire d'Etat Backhouse l'arrivée prochaine de Wladyslaw Zamoyski en faisant remarquer qu'il pourrait faire un informateur très utile en cas de guerre avec la Russie, Backhouse se mit à rire, comme s'il venait d'entendre la plus grande absurdité. « Son rire me perça le cœur » — ajoute Niemcewicz.

Niemcewicz n'était pas né diplomate. Un homme qui le connaissait intimement, Czartoryski, tout en lui portant la plus grande amitié, lui reprochait son impatience et son impétuosité, cette « manie de dire à tout le monde sans détours ce qu'il avait sur le cœur et dans la tête ». Dans le récit que Niemcewicz nous fait de l'une de ses conversations avec Grey, il raconte lui-même qu'il parla « avec feu ». Une autre fois encore, indigné par l'attitude négative de Grey, il quitte la pièce en colère et sans un mot d'adieu. Cependant, Czartoryski lui-même qui raconte la scène, conclut en disant qu'à cette époque le diplomate le plus fin ne devait pas s'attendre à mieux de la part du gouvernement anglais.

### 3

C'est dans les milieux parlementaires que Niemcewicz rencontra le plus de sympathie. Si les lords étaient « tous assez ignorants » au point que le nom même de Pologne n'eût encore jamais été prononcé à la Chambre Haute, la Chambre des Communes comptait en revanche plus d'un député que la Cause polonaise ne laissait pas indifférent et qui éprouvaient même à son égard beaucoup de sympathie. Ils avaient nom Cutlar Fergusson, Sir Francis Burdett et Colonel Evans. Dès son arrivée, Niemcewicz entre en contact avec eux. Ils collaborèrent à la rédaction de plusieurs motions et interpellations grâce auxquelles, le 18 avril, le 28 juin et le 8 août 1832, ainsi que le 9 juillet 1833, la Pologne eut ses journées au Parlement anglais. Avant la première de ces séances, Niemcewicz eut l'occasion de s'entretenir avec divers membres de la Chambre et fut très étonné de ce que « des Anglais si instruits, si éclairés fussent dans l'ignorance la plus totale de ce qui se passait en Pologne ».

C'est pourquoi, le jour où Fergusson fit son premier discours sur les excès commis par les Russes dans le Royaume du Congrès, fut pour lui « un grand jour ». D'autant plus que son interpellation ne souleva aucune contradiction. Malheureusement la Chambre n'était pas très nombreuse ce jour-là et les comptes rendus de la presse furent médiocres. Cependant Niemcewicz se réjouit de ce que « les meilleurs représentants de la Nation » fussent présents à cette séance. « Après le malheur qui nous frappe — écrivait-il — cette session du Parlement nous a procuré nos premiers moments de satisfaction ».

Outre ses succès dans le domaine parlementaire, Niemcewicz réussit encore à fonder et organiser une société : la Literary Polish Association, qui se donnait pour tâche « d'appuyer la cause polonaise par tous les moyens ». Elle s'était constituée en tant qu'association exclusivement anglaise et jamais aucun Polonais n'en fit partie. Les plus zélés de ses membres étaient Thomas Campbell et un certain Bach, d'origine germanique. Mais la naissance de cette société était placée sous le signe d'une fatalité bien polonaise. Au cours de l'un des premiers banquets solennels, une

querelle éclata entre des Anglais ivres ; ce fut pour le malheureux Niemcewicz un coup absolument inattendu. Par bonheur, les choses reprirent bientôt leur cours normal et la Literary Polish Association développa une activité positive, entre autres en éditant la revue *Polonia*.

Niemcewicz ne limita pas son champ d'action à Londres. En avril 1832 il effectua une tournée de propagande à Bristol, une autre, en mai, à Birmingham. Au cours de l'été suivant il entreprit un voyage encore bien plus long, puisqu'il le mena jusqu'en Ecosse et même en Irlande. Dans le premier cas, il s'agissait de faire lancer des appels au gouvernement à propos de l'affaire polonaise, dans le second de fonder une bourse pour les jeunes émigrants, car le problème s'en était rapidement posé. Niemcewicz put mener à bien ces deux entreprises ; à Birmingham on lui fit même une ovation enthousiaste et, en signe de reconnaissance, on lui remit une médaille d'argent.

4

Les sentiments amicaux vis-à-vis de la Pologne étaient donc assez répandus dans la société anglaise de l'époque. Que Campbell prononça des discours « vulcaniques » ou que, lors de l'arrivée de Czartoryski à Londres, ce fut à qui lui offrirait un gîte, ne sont pas encore des preuves suffisantes. Cependant nous ne lisons pas sans émotion qu'à la fabrique de lampes de Birmingham, l'un des ouvriers vint serrer la main de Niemcewicz en lui disant quelques mots prouvant qu'il était au courant de ce qui se passait en Pologne et qu'il s'était enthousiasmé pour la cause polonaise. De tels exemples se trouvent en grand nombre dans les mémoires de Niemcewicz. « C'est au moins une consolation de se dire que, tandis que les Moscovites sont devenus l'objet de la haine générale, à présent chaque Polonais bénéficie de la considération et de la sympathie de tous » — écrivait-il, ému par de telles manifestations. Malheureusement, il allait bientôt se rendre compte que les défaites sont toujours suivies d'un désintéressement général. En effet, quelques jours plus tard il jette sur son cahier cette note rapide : « On s'écarte des vaincus, même les journaux d'ici se désintéressent de nous ». Cependant certains continuaient à s'occuper de la Pologne : tantôt c'était quelque tentative médiocre de rassembler des fonds au profit des émigrants, qui en avaient grandement besoin, tantôt les marques de sympathie revêtaient l'aspect d'un sentimentalisme de plus en plus inconsistant : une demoiselle Burnett apparaît à un bal enfantin en costume polonais, à l'une des « musiques matinales » de Lady Skinner on chante la ballade de Roman Sanguszko, ou encore un membre de l'émigration se voit offrir un drapeau sur lequel on peut lire : *A tear for Poland*.

Niemcewicz ne négligeait aucune de ces manifestations. Il possédait une patience d'ange et même une espèce de génie pour tout ce que l'on désignerait de nos jours du nom de « propagande ». Son Journal relate une suite ininterrompue de visites, de conversations, de démarches, de relations nouées ou renouées. On le voit tantôt à la recherche d'un éditeur pour un petit ouvrage de Czartoryski, tantôt il va lui-même trouver le rédacteur du *Morning Chronicle* pour le remercier d'avoir publié une série de lettres sur la Pologne. A Lord Dover, historien à ses heures, qui veut écrire sur Jean III, Niemcewicz conseille plutôt de s'intéresser à Batory.

Pour finir, Lord Dover le prie de lui fournir « de la documentation sur tous les deux ». Le journaliste Rich a écrit un article sur la Pologne pour l'*Edinburgh Review*. Cet article est « l'un des plus documentés », mais il faut tout de même consacrer plusieurs heures à sa correction. Tantôt il faut à nouveau discuter avec le conservateur du British Museum pour qu'il insère dans sa collection tous les documents concernant la Pologne rassemblés par Czartoryski. Lors d'une réception on présente à Niemcewicz des demoiselles de l'aristocratie. L'infatigable vieillard note : « elles pourront nous être utiles ». Invité à assister à un examen de concours à Hampstead — situé à l'époque dans la banlieue londonienne — il écrit : « Il faut y aller si l'on veut s'assurer la faveur de la nouvelle génération ».

On le rencontre et chez l'évêque catholique et chez le doyen de la cathédrale anglicane de Saint-Paul, et parmi les quakers. Quand il lui arrive de lier connaissance avec un homme de lettres ou un publiciste en vue, la première chose qui lui vient à l'esprit est de suggérer à cette nouvelle relation quelque thème se rapportant à la Pologne. Avec Edward Bulwer, alors dans tout l'éclat de sa renommée de romancier, il a, sur ce sujet une série de conversations et entretient une longue correspondance. Il en est de même avec Morier, auteur d'un roman en vogue *Hajji Baba*. Dans l'un et l'autre cas, d'ailleurs, ses efforts restent vains. En revanche une polygraphe en vue, Mrs Gore, écrivit un recueil de « récits polonais », mais ils n'eurent pas grand succès. « Grand Dieu ! — s'écrie-t-il dans ses mémoires — que ne nous a-t-elle donc consulté avant de faire imprimer cela ». A Thomas Moore, Niemcewicz dédie la traduction de l'une des *Irish Melodies*, en lui suggérant que cela soit à charge de revanche pour la Pologne. S'il lui arrive de rencontrer un terrain favorable, il se montre étonnamment rapide : articles, notes, traductions sortent en abondance de sa plume. Il est imprimé dans le *Morning Chronicle*, dans le *Morning Herald* et même dans le *Times*.

Il écrivait l'anglais couramment, mais sans élégance. Lui-même trouvait son style médiocre. Ce qu'il écrivait il le donnait habituellement à lire et à corriger à ses amis anglais. S'il le fallait il prenait la parole, même en public, bien que cela ne lui plût guère. Il s'en exolique dans son Journal : « A la moindre émotion je deviens si nerveux que le souffle me manque et ma voix se met à trembler ». C'est du reste le seul moment de faiblesse que nous puissions déceler dans l'existence si pleine que fut la sienne, et qu'il passa au milieu d'un tourbillon incessant d'hommes et d'événements, cette vie dont le sens profond nous est bien rendu par cette phrase typique, datée du 11 février 1832 : « J'ai entièrement rempli cette journée ».

5

Les pages de son Journal que Niemcewicz consacre à l'Angleterre où il séjourna de 1831 à 1833 offrent le plus grand intérêt, ne fût-ce que par les passages qui ont trait aux affaires polonaises. Ce n'est pas à eux, cependant que nous devons l'originalité des traits de ces pages.

Si elles ne contenaient rien d'autre que ce qui touche à la Pologne, nous n'aurions là qu'un Journal, peut-être le meilleur, le plus intéressant, le plus documenté ou le plus vivant, mais en définitive un Journal-type de Polonais émigré.

Ce qui distingue Niemcewicz de la majorité de nos autres écrivains membres de l'émigration, même des plus illustres, c'est que, tout en ne cessant de servir la Cause polonaise, à laquelle il se dévouait corps et âme, il vivait cependant la vie du pays où il se trouvait et observait avec curiosité tout ce qui se passait autour de lui. « Quand on a les choses sous les yeux, il est impossible de ne pas les voir » — écrit-il dans son Journal.

Mickiewicz et Slowacki vécurent des années à Paris, et cependant bien peu de ce Paris a passé dans leurs œuvres. En revanche, dans les notes pourtant rapides de Niemcewicz, notes prises au jour le jour, se dessine un vaste tableau du Londres de son époque : ce Londres, où, les jours de brouillard, il allait par les rues, en se mêlant à la foule et où, dans les faubourgs, par exemple à Lambeth, on bâtissait encore les maisons d'argile sur charpentes de bois, mais aussi une ville qui possédait déjà son tunnel sous la Tamise et des rotatives imprimant les journaux à 4.000 exemplaires à l'heure. Notre méthodique flâneur observait tout attentivement. Tout l'intéressait : et l'ouverture d'une session du Parlement, et le lancement d'un navire de guerre à Woolwich, et l'organisation du travail dans une grande banque, et les exercices physiques des enfants, et les « courses, ou concours de chevaux », et « la nouvelle machine à tondre, ou plutôt à raser le gazon ». Il décrivit le pont de Hammersmith et les daims de Bushy Park, une séance de tribunal à Westminster et le bureau central des postes. Il semble que même l'accomplissement de ses devoirs religieux lui donnât l'occasion d'assouvir sa curiosité, car presque toutes les chapelles londoniennes le virent assister à la messe dominicale.

Quand il quittait Londres, il choisissait volontiers sa place au sommet de la diligence, afin de mieux voir. Il arrivait même que, malgré son âge avancé, il montât à cheval, pour peu que s'offrît la possibilité d'une excursion intéressante. Il parcourut une grande partie de l'Angleterre, voyages qui, pour la plupart n'avaient rien à faire avec ses missions. Nous trouvons dans son Journal une longue suite de descriptions de lieux plus ou moins célèbres : Coventry, Winchester, Southampton, Brighton, Bath, Liverpool, Manchester, Nottingham, Margate, Ramsgate, Tunbridge, Wells, Hastings, et bien d'autres. Il y observait les choses les plus diverses comme les monuments, les fabriques, les exploitations agricoles, les parcs, les magasins. Ici il attire l'attention sur les fruits, qui sont succulents, là sur les roses, là encore sur de singuliers trépieds de fer servant à protéger les fleurs.

6

Mais Niemcewicz pouvait parler des choses qui lui plaisaient autrement qu'en style banalement poétique. On trouve également chez lui des phrases de ce genre : « Sur la table se trouvait une fleur de *Crinum amabile* ; de la fenêtre la vue était ravissante ».

Grandi à l'époque des encyclopédistes, lui aussi possédait une somme appréciable de connaissances scientifiques et s'intéressait vivement aux sciences. Depuis longtemps la botanique était devenue sa branche préférée. Dans les passages de son Journal où il décrit des voyages ou des séjours à la campagne on est frappé par l'abondance des descriptions de fleurs, de buissons, d'arbres. A Londres, Niemcewicz fréquente la Médico-Botanical

Society et la Société Linné, entend une série complète de conférences sur la botanique, visite une exposition horticole, ou quelque grand *hortus siccus*, observe au microscope « la circulation des liquides dans une plante », ou « le tissu d'un arbre pétrifié », etc.

Il s'intéresse aussi à d'autres sciences de la nature. Il assiste à une séance de la société de Géologie, de la Royal Society, et d'autres encore. Il entend des conférences sur l'électricité et le magnétisme, sur les oiseaux, sur de nouvelles découvertes dans le domaine des « animalcules d'infusion », sur « la théorie des machines à vapeur », etc... A Bristol il va même écouter un exposé sur les reptiles. De ces conférences il fait dans son Journal des résumés détaillés où il emploie parfois une terminologie technique et qu'il accompagne souvent de chiffres et même de croquis.

Plus d'une fois il se reproche d'y consacrer trop de temps, mais l'habitude est prise. A la date du 30 octobre 1832, nous trouvons dans son examen de conscience quotidien cette explication : « La Science est ma seule distraction. Malgré le froid, je me lève de bonne heure afin d'être pour neuf heures à la leçon de chimie ». Ce qui l'enthousiasmait particulièrement, c'était les observations au microscope. Non seulement il finit par avoir son propre appareil, mais encore l'emportait-il dans ses voyages.

Une chose qui l'impressionna fortement fut l'une des conférences de Faraday, dont nous retrouvons d'ailleurs souvent le nom dans son Journal. C'est en pensant à lui qu'il écrit (le 30 juin 1832) : « Que d'importantes découvertes ne devons-nous pas à la chimie. Ah ! si les monarques, au lieu de gaspiller leurs fortunes en de folles guerres..., les consacraient à de nouvelles recherches dans le domaine des sciences, de combien de secrets dévoilés, de combien d'inventions utiles l'esprit humain s'enrichirait et comme cela permettrait d'accroître le bien-être des populations ». Ne croirait-on pas entendre parler quelqu'un d'autre, quelqu'un d'une autre époque ?

Immortalisant ainsi les événements qui se déroulaient sous ses yeux, Niemcewicz notait encore (le 6 novembre 1833) : Sir John Herschel fait route vers le Cap de Bonne Espérance afin d'aller observer, de l'autre côté du globe terrestre, les révolutions des corps célestes ».

Dans ses lectures il réserve une place de choix aux ouvrages historiques et aux récits de voyages. Lors de son séjour dans la propriété de campagne de Lord Carnarvon, il visite par deux fois « les restes d'un ancien camp romain ». A l'Asiatic Society il examine avec un grand intérêt « les maquettes de deux obélisques provenant d'Héliopolis ». Il va au British Museum puiser une vaste documentation dans les manuscrits ayant trait aux rapports de l'Angleterre et de la Pologne des temps anciens. S'étant heurté à des difficultés de paléographie, il engage même un copiste rémunéré. Dans les comptes rendus de ses conversations on trouve souvent quelque thème géographique : à Disraeli il parle de l'Egypte, au capitaine Guery, de l'Australie, etc...

On sut rendre hommage à son esprit universel. On le fit entrer au Literary Union Club, au Travellers Club, à la Royal Institution. A son grand étonnement, il fut même nommé Membre honoraire de l'Asiatic Society.

Malgré toutes ces occupations, il ne cessait de s'intéresser à la littérature. Il lisait les classiques latins. De temps à autre il entreprenait la traduction de quelque ode d'Horace (aux jours les plus sombres de septembre 1831 il trouvait encore le moyen de s'acheter « une jolie petite édition d'Horace »). Il prenait encore le temps de lire romans et poésies contemporains, et, au mois de septembre 1833, il traduisit même des vers d'une poétesse anglaise de l'époque, Félicie Hemans. Au cours de ses pérégrinations son esprit était perpétuellement assailli de réminiscences littéraires. Bristol lui rappelle la tombe d'Elise, « à laquelle le célèbre Sterne était tendrement attaché », Twickenham lui fait penser à Pope, Strawberry Hill, à Horace Walpole. Rien ne le rend si heureux que lorsqu'il lui est donné d'avoir sous les yeux des manuscrits de Walter Scott ou de faire la connaissance de la comtesse Guiccioli, « célèbre par les doux liens qui l'unissaient à Lord Byron ». Il relate également dans son Journal sa rencontre « avec M. Schlegel, traducteur de Calderon », qu'il avait vu à Berlin vingt-huit ans auparavant.

Il fréquentait volontiers les théâtres et décrivit en détail plusieurs représentations, rendant compte de la mise en scène, et du jeu des acteurs. Il vit notamment le célèbre Kean et remarqua qu'il « jouait à la manière anglaise, c'est-à-dire avec une fougue excessive dans les gestes, la voix et les mimiques ». Il parle longuement de la représentation du fameux *Beggar's Opera* de Gay (le 3 octobre 1831).

Le Journal de Niemcewicz témoigne également de ses goûts en musique. Le virtuose qu'était Paganini « l'étonne plus qu'il ne le séduit ». En revanche il est vivement impressionné par des chants populaires écossais.

Mais Niemcewicz était beaucoup plus sensible aux arts plastiques, surtout à la peinture. Il profitait de toutes les possibilités que lui offrait son séjour en Angleterre pour assouvir ses goûts artistiques. Avec Czartoryski il fréquentait Pall Mall, où existait déjà en embryon l'actuelle National Gallery. Il fut vivement impressionné par un portrait de Van Dyck. Parmi les tableaux qu'il trouva les plus remarquables se trouvaient encore *La Résurrection de Lazare* de Sebastiano del Piombo, une *Madone* de Parmigianino, ainsi que des toiles de Claude Lorrain, de Rembrandt, et, pour les Anglais, de Reynolds. Il estimait que les marbres de Lord Elgin constituaient « la plus belle parure du British Museum ». S'il rendait visite à quelque Lord, ce qui le frappait d'abord dans sa demeure c'était les toiles de qualité.

Pourtant de temps à autre, Niemcewicz se permet quelque critique défavorable : il apprécie peu, par exemple, les sculptures de Westminster Abbey, les monuments que l'on rencontre dans les rues de Londres ou encore le palais de Tottenham (« architecture prétentieuse et manque de proportions »). Il va même jusqu'à mettre en doute l'authenticité de certaines pièces de collections privées. Il semble que, parmi les écrivains polonais, aucun encore n'eût possédé un goût si sûr en matière de peinture (et sans doute ne l'eût-il non plus cédé en rien aux écrivains modernes, bien que son engouement pour Murillo, à cause de « sa suavité et de son habileté » ne correspondent guère à nos goûts actuels).



Niemcewicz, l'un des plus dignes enfants du XVIII<sup>me</sup> siècle, sait d'ailleurs apprécier tous les charmes de l'existence. Les affaires sont les affaires et les souffrances existent, mais cela ne l'empêche pas d'apprécier le bon vin que l'on a servi à table ou de remarquer que les demoiselles de la Pension Carpenter sont « presque toutes jolies ». Un jour où il assiste à l'une de ses chères réunions scientifiques, il fait cette observation : « C'était une assemblée des savants les plus âgés. Je remarquai que, si les Anglais des deux sexes sont, dans leur jeune âge, beaux et bien faits, il n'est, par contre, rien d'aussi laid qu'un vieil Anglais ou qu'une vieille Anglaise. Ils formaient une telle collection d'horreurs que moi, vieillard décrépi de soixante-quinze ans, j'en étais presque beau ».

Il semble aussi que l'un des plus beaux héritages que laissa à Niemcewicz le XVIII<sup>me</sup> siècle fût cette aisance qui marquait ses rapports avec les gens. Qui ne trouvons-nous pas dans le cercle de ses connaissances : le Prince de Sussex, propre frère du roi et George Meyer, marchand de la City ; le quaker Christie et un « brahmane indien », Remmohun Ray ; un historien en vue, Mackintosh et une certaine Miss Campbell, originale confiante dans la lecture de la Bible ; des hommes de lettres et des politiciens ; des ecclésiastiques et des mondains ; des barons et des artisans. D'ailleurs sa devise est de parler à chacun « de ce qui l'intéresse d'abord ». C'est grâce à cela qu'il parvint à s'imprégner si profondément du mode de vie anglais, chose si malaisée aux observateurs les plus persévérants. Il n'en manque pourtant pas chez nous, surtout depuis Stanislas-Auguste. Quelques années avant que l'on envoyât Niemcewicz en mission, fut publié un ouvrage très sérieux de Lach Szyrma sur l'Angleterre et l'Ecosse. Pourtant nous trouvons chez Niemcewicz des éléments plus nouveaux et des nouvelles plus fraîches. Cet extraordinaire pèlerin polonais parle avec une compréhension admirable du culte des Anglais pour leur monarque et de leur goût du solennel. Il saisit dès l'abord l'importance dans la vie publique de la presse et de la caricature politique. Il loue l'existence des clubs, tout en déplorant qu'ils soient la cause de ce que « les femmes soient délaissées et qu'on ne trouve, à Londres, personne avec qui passer la soirée ». Parlant de la Justice anglaise il note combien les magistrats occupent une situation élevée dans l'échelle sociale. Il manque de mots pour exprimer l'admiration qu'il éprouve pour les sociétés scientifiques anglaises et pour la reconnaissance et l'estime dont les Anglais récompensent le talent et le mérite. Ils incarnent à ses yeux le citoyen idéal : car « où qu'ils se trouvent, ils s'efforcent de voir et d'apprendre ce qui est utile et d'en faire bénéficier la mère patrie ». L'aisance dans laquelle ils vivent, leur existence confortable et ordonnée lui inspirent une triste comparaison avec la Pologne et des réflexions sur les caprices de l'Histoire et de la Géographie.

Pourtant il ne décerne pas que des éloges. Il s'indigne de la corruption électorale. Il critique âprement l'esprit de caste qui règne dans la société anglaise contemporaine. Il fit d'ailleurs lui-même la triste expérience de ces préjugés. Une société titrée reprocha un jour à Czartoryski d'introduire Niemcewicz dans les clubs aristocratiques. Les deux amis, prenant en considération l'intérêt national, durent cesser de se montrer ensemble.

Parlant du niveau de vie généralement élevé en Angleterre, Niemcewicz note cependant que « les biens y sont répartis sans aucune proportion » et que les paysans, bien qu'ils soient libres, « vivent bien plus misérablement ici que chez nous ». Il accordait à ce fait une importance toute particulière et y consacra bien des méditations qui, toutes, l'amenaient à la même conclusion. Après avoir, par exemple, visité les pauvres demeures des journaliers de Clanville Lodge, il écrit (le 26 août 1832) : « Quelle chance avaient mon valet de ferme à Ursynów, et les paysans de Siuzewo ».

Tout en observant la vie du pays sous ses aspects les plus divers, Niemcewicz s'efforce de mettre à jour le fond même du caractère national et avance parfois des formules superbes, telle celle-ci : « L'Anglais ne comprend jamais deux choses en même temps ».

Parfois, ses observations se contredisent du fait que son Journal nous livre ses réflexions à tous les stades de leur évolution. Ainsi explique-t-il de manière diverse, selon les occasions, « l'indifférence (des Anglais) pour tout ce qui ne touche pas directement à l'Angleterre ».

Pourtant il s'efforçait d'avoir en toutes choses l'esprit large. Il admirait, malgré ces manifestations générales d'égoïsme, les perspectives mondiales des Anglais. Il se moquait de l'esprit de caste de leur société mais reconnaissait que chacun, en Angleterre, peut, par son mérite, « atteindre aux plus hautes dignités ». Il n'échappait pas non plus à son attention que « nulle part on n'a autant d'égards pour les domestiques ».

Très pénétrantes sont ses observations sur la piété des Anglais, sur leur vie familiale, leur conception de l'art, leur facilité d'élocution.

On trouve dans son Journal nombre d'anecdotes caractéristiques. Splendide est l'explication que fournit un jour à Niemcewicz un médecin qui lui parlait des méthodes énergiques appliquées par la médecine anglaise ! « Les Anglais — disait-il — sont un peuple qui travaille sans cesse, le temps est leur plus grande richesse, ils ne peuvent donc permettre longtemps à la maladie de les détourner de leurs occupations, c'est pourquoi il faut leur administrer les remèdes à double ou triple dose : ou bien on les tue, ou bien on les guérit d'un seul coup ».



**IV**



ANTONINA WELLMAN-ZALEWSKA

« LES VOYAGES EN AMERIQUE, 1797-1807 »  
DE NIEMCEWICZ

Pendant à peu près tout le cours de sa longue vie, Julian Ursyn Niemcewicz a tenu un journal : dans ces carnets, d'une plume où la rigueur de l'historien le dispute à la verve de l'homme de lettres, il a noté les événements publics et privés dont il fut témoin. Pendant les troubles qui marquèrent le tournant des XVIII<sup>me</sup> et XIX<sup>me</sup> siècles, un grand nombre de ses notes a disparu. En partie pour cette raison, et plus encore par désir de condenser ses mémoires en un seul volume, l'écrivain entreprit vers la fin de ses jours (1) de rédiger, cette fois avec un certain recul, ce qu'il intitulerait *Pamiętniki czasów moich* (Mémoires de mon temps) qui embrassent la période allant de 1758, date de sa naissance, jusqu'à 1829. Pour cette nouvelle rédaction, il s'est appuyé volontiers sur ses notes tenues au jour le jour pendant des années. La tâche — il le déplorera lui-même au début de la III<sup>me</sup> partie des *Mémoires* — n'était guère facile :

Je me suis certainement trop attardé à décrire ma captivité dans la forteresse Pierre-et-Paul à Saint-Pétersbourg. De toutes mes notes et manuscrits touchant les événements politiques, seul ce chapitre s'est en effet conservé en entier, — Dieu sait ce que sont devenus les autres... Que ne donnerais-je pas pour les avoir ici, sous la main, en particulier mes carnets de voyage, et tant d'autres ! Il y aurait alors dans le texte des mémoires que j'écris à présent, moins de lacunes et plus d'exactitude. Oui, de toutes les pertes subies, celle de mes manuscrits ne m'est certes pas la moins douloureuse. Ne disposer pour toute ressource que d'une vieille mémoire percée comme un crible [*dziurawa jak rzeszolo pamięć*], c'est se condamner à offrir du passé un tableau plein d'erreurs et d'omissions... (2).

En effet, le principal défaut des *Mémoires de mon temps*, c'est bien cette « vieille mémoire percée comme un crible » qui vient à de nombreuses reprises modifier les événements relatés en leur prêtant un cours non conforme à la réalité (3). Aussi, étant formés de notes prises au jour le jour, les carnets en question n'en acquièrent à nos yeux que plus de valeur : malgré toutes les pertes, il s'en est conservé — soit déjà publiés, soit sous forme de manuscrits — une quinzaine (4). Dans le nombre, il y a ceux qu'on désigne couramment comme *Voyages en Amérique* qui, cette année seulement ont vu le jour, édités par les soins de l'auteur du présent article (5).

Par des voies inconnues, le volumineux manuscrit des *Voyages* a échoué dans les archives du Majorat des comtes Zamoycki à Varsovie où il fut, durant de longues années, conservé sous une fausse cote et un titre inexact.

Son premier découvreur, le prof. Władysław M. Kozłowski, l'ayant remarqué dans ladite collection d'archives, avait sans doute eu l'intention de le publier intégralement ce qui, finalement, n'eut pas lieu.

Dans les années qui suivirent, ce chercheur fit paraître dans différentes revues de brefs extraits des *Voyages* (6) mettant toutefois à cette occasion en lumière le personnage de Kościuszko plutôt que celui de l'auteur — Niemcewicz. Par chance la récente guerre mondiale, pendant laquelle la plupart des trésors de la Bibliothèque Zamoycki devint la proie des flammes, épargna les carnets contenant les *Voyages en Amérique* qui, remis à la Bibliothèque Nationale de Varsovie, s'y trouvent sous la cote inchangée de BOZ 918.

C'est un épais volume manuscrit, de format 16×19,5, comptant environ 600 pages et composé de douze cahiers reliés en demi-chagrin. Sur le dos du volume, une inscription indique : *Rękopisma własnoręczne Podróże po Ameryce. Kazania* (Manuscrits écrits de ma main. Voyages en Amérique. Sermons) avec, en bas, trois initiales : J. U. N.

La relation concernant le séjour en Amérique remplit huit cahiers numérotés dans l'ordre. Jusqu'à la moitié du IV<sup>me</sup> cahier, l'auteur a rédigé son ouvrage en français ; à partir du 13 juin 1798, il passe au polonais qu'il emploiera jusqu'à la fin du manuscrit principal. Le premier cahier a été égaré, ce qui nous est d'abord signalé par les numéros d'ordre, et de plus par une mention du bibliothécaire qui, d'une écriture déjà ancienne, a noté au crayon sur la page de garde : « Le 1er cahier manque ».

Le récit de Niemcewicz commence le 29 août 1797 (jour où il quitte Philadelphie, chassé par la fièvre jaune qui y sévit) et se termine le 8 novembre 1799.

De plus, on trouve dans un cahier à part de la même plume un *Journal de voyage au Niagara*, formé de 26 feuillets couverts d'une fine écriture et rédigés de nouveau en français. Enfin, il y a — comme l'indique l'inscription déjà citée — dans le même dossier une version polonaise des sermons de l'abbé Hugo Blair, suivie de notes diverses de l'auteur, de recettes de cuisine, maximes, etc.



Attirée par la personne de Niemcewicz mémorialiste, j'ai entrepris en 1954 de mettre au point le manuscrit précité en vue de sa publication. Cette édition, il apparut bientôt nécessaire de la compléter par les fragments déjà imprimés de manuscrits disparus depuis et qui concernent, eux aussi, le séjour de l'écrivain aux Etats-Unis : on peut obtenir ainsi un tableau assez complet de cette époque de sa vie. Dans notre manuscrit des *Voyages*, le premier cahier, on s'en souvient, fait défaut. Quelles destinées le firent tomber entre les mains du comte Roger Raczyński, impossible de le deviner aujourd'hui. Il reste que, en 1858, ce mécène faisait paraître dans une revue de Poznań, le *Przegląd Poznański* (7) un extrait du carnet disparu, intitulé *Podróż Niemcewicz z Petersburga do Ameryki*. En reprenant cet extrait, nous avons pu suppléer du moins en partie, le manque du premier cahier dans notre manuscrit. Quant à l'interruption que l'on constate entre le 8 novembre 1799 (8) et le 1er octobre

1805 (9), on a réussi à la combler en insérant à la place le texte d'un volume publié en 1873 : *Dziennik drugiej podróży do Ameryki - 1802-1807* (10).

Véritable énigme, cette première édition du *Journal du second voyage* offre une rare curiosité pour bibliographes autant que bibliophiles. A l'issue de nos recherches, constatons ce qui suit : Karol Wildt, éditeur à Lwów, réussit à acheter à Poznań — selon toute vraisemblance comme faisant partie du fonds laissé par l'éditeur Zupański — les premières feuilles imprimées de l'ouvrage. Il fit ensuite composer et tirer le reste (à partir de la p. 89) par l'imprimerie de l'Ossolineum à Lwów. C'est le conservateur de la Bibliothèque des Ossoliński, Władysław Wisłocki, qui, ne la signant que de ses initiales, a procuré, en 1873, cette édition princeps. Mais dès 1875, on s'étonne de voir paraître une « seconde édition » du *Journal*. Les souvenirs du barde des *Chants historiques* auraient-ils eu un tel succès de librairie ? Point du tout : la disparition subite de ce tirage est due au puritanisme des censeurs de la Galicie de l'époque, qui, choqués par la description scabreuse, pages 70-71, d'une maison de rendez-vous pour vieillards à Paris, se crurent obligés de confisquer aussitôt la majeure partie de la 1re édition. Aussi la « seconde édition » a-t-elle consisté, en principe, à lancer sur le marché les exemplaires dûment épurés de la première. Nous avons pu le constater par nous-même en comparant les deux tirages : seule la feuille contenant le passage incriminé a été remplacée par une autre feuille, épurée et réimprimée en caractères et sur papier différents, qu'on se borna à insérer dans les anciens exemplaires.

Nous avons à notre tour complété l'édition princeps de Wisłocki par le *Journal de voyage au Niagara* (octobre 1805) mentionné plus haut.

Le volume qui réunit tous les *Voyages en Amérique* — tel est en effet le titre d'ensemble des *Journaux* qui s'y rapportent — ne comprend pas le reste du dossier ms BOZ 918 qui contenait, on le sait, les sermons de l'abbé Hugo Blair, traduits en polonais, avec les notes marginales de Niemcewicz.



Les séjours que Niemcewicz fit en Amérique au cours de presque dix années étant assez mal connus, il sera utile d'en retracer ici brièvement les étapes. Primitivement, l'écrivain n'avait nullement songé à émigrer outre-Atlantique. Fait prisonnier en même temps que Kościuszko après le désastre de Maciejowice, le 10 octobre 1794, Niemcewicz fut gardé avec lui pendant deux ans dans les geôles de la forteresse Pierre-et-Paul, à Pétersbourg. La mort soudaine de Catherine II leur apporta à tous deux la liberté. Sortis de prison sur l'ordre du tsar Paul 1er, ils furent néanmoins soumis une fois de plus à un interrogatoire en règle et forcés à prêter serment de fidélité au monarque (11). Ces événements ne laissèrent pas de fortement ébranler le moral de Kościuszko : non sans raison, il s'estimait constamment espionné et menacé à tout instant d'un nouvel emprisonnement. Ne pouvant ni rester à Pétersbourg, ni rentrer dans sa patrie, il décida de partir pour les Etats-Unis d'Amérique, pays qu'il connaissait pour y avoir combattu en 1776-1784 au cours de la Guerre d'Indépendance. Il s'y était distingué comme stratège habile, avait gagné les galons de général de brigade, et le Congrès des Etats-Unis lui devait encore un arriéré de solde. Il y avait noué en outre quelques amitiés durables avec

les premiers personnages du pays. Aussi décida-t-il de confier ce projet à son aide-de-camp et ami. Voici une émouvante relation de leur dialogue telle que l'a notée Niemcewicz dans l'un des *Journaux* (12) :

Les premières effusions passées, Kościuszko me déclara : « — Tu as beaucoup souffert, je le sais, mais il te faut aller jusqu'au bout de ton sacrifice, et me faire encore cette grâce, me promettre de partir avec moi en Amérique. — Vous le savez, dis-je, combien je vous suis attaché, mais après tant de malheurs, et une si longue absence loin de mon foyer, il me serait doux de revoir le seuil paternel et mettre un peu d'ordre dans mes affaires qui, vous le savez bien, ne sont déjà que trop ruinées. — Ah ! s'écria-t-il, n'ai-je donc pas aujourd'hui plus qu'il n'en faut pour nous deux ? — Il me sera pénible, dis-je, de rester ainsi à votre charge... — Je pars dans huit jours, dit-il, vois dans quel état je me trouve et si je n'ai pas besoin d'un ami qui prendrait soin de moi. Peux-tu m'abandonner ? » (13). Et il fondit en larmes. — Assez ! m'écriai-je, non, Monsieur, je ne vous abandonnerai point, je pars avec vous ! — Il m'embrassa avec effusion. De la sorte, le jour même où je me vis enfin libéré des chaînes dont m'avait chargé l'ennemi, l'amitié me força à en accepter de nouvelles...

Voilà comment, d'une manière quelque peu brusquée et à son corps défendant, Niemcewicz entreprit le long voyage qui le mena jusque dans l'autre hémisphère. Cependant, un an plus tard à peine, en 1798, Kościuszko modifiait sensiblement ses projets et, laissant son ami tout seul sur le nouveau continent — ils se quittèrent à Philadelphie — partait en Europe pour aider à mettre sur pied les Légions polonaises du général Dombrowski. Cette brusque séparation devait peser lourdement sur l'attitude que Niemcewicz adopta par la suite à l'égard de son général : durant de longues années, il lui gardera une solide rancune, et ce n'est que plus tard, au moment de rédiger les *Mémoires de mon temps* qu'il consentira à donner de cet épisode une version plus nuancée. Kościuszko parti, Niemcewicz décide de visiter longuement les Etats-Unis et parcourt, en long et en large, tous les territoires accessibles alors aux voyageurs. En 1800, il s'établit à Elisabethtown, dans le New-Jersey, pour y épouser une Américaine, Mrs Suzanne Livingston-Kean. Mais en 1802, voulant régler ses affaires dont une succession d'héritage, il se rend — pour la première fois depuis de longues années — en Pologne ; après un séjour de deux ans au pays, faisant route par Berlin, Dresde et Paris, il regagne l'Amérique. Dès 1807 pourtant, apprenant la création par Napoléon du Grand-Duché de Varsovie, il décide de rentrer pour se fixer dans sa patrie. Il quittait alors, et pour toujours, sa femme américaine : celle-ci, bien que n'ayant jamais réalisé le projet de rejoindre son époux en Europe, soutiendra avec lui une correspondance non exempte d'attachement et d'affection.

\*  
\*\*

Signalons à l'intention des lecteurs français que pendant ses séjours aux Etats-Unis, et les voyages qu'il effectua à deux reprises entre l'Amérique et son pays natal, Niemcewicz noua des contacts et même de solides liens d'amitié avec ses compagnons de route français. Comme il évoque



sa rencontre — d'abord en Suède, puis aux Etats-Unis — avec le duc d'Orléans Louis-Philippe, futur roi de France, et ses deux frères, de Montpensier et de Beaujolais, on citera en premier lieu le passage suivant (V.A. p. 50 ; on a fidèlement conservé l'orthographe défectueuse de l'auteur) :

Je ne dois pas passer dans silence le jeune Duc d'Orléans et ses frères Montpensier et Beaujolais. Le caractère perverse et ambitieux de leur père fait un contrast bien frappant avec l'honnêteté et l'aimabilité des fils ; de tous les ouvrages de Mme Genlis, ces jeunes gens sont sans contredit les meilleurs, elle les a préparés à supporter avec courage les pertes immenses qu'ils ont faites, l'exile et les privations aux quelles ils sont condamnés. L'aîné a été forcé de subsister en Suisse du métier de précepteur de mathématique, les cadets après avoir languï pendant deux ans dans la prison de Marseilles a enfin obtenu la permission de s'embarqué pour l'Amérique, et de rejoindre leur frère. Ils ont depuis parcouru tous les Etats du West et du Nord jusqu'à Mississipi et l'Ohio. Ils ont avec eux Mr de Montjoye, frère de la chanoinesse de Mironeuil, jeune homme instruit et intéressant. Ils voyagent tous à cheval suivit d'un cabriolet où ils se reposent tour a tour, ils observent bien, s'expriment avec précision et modestie et sont d'une société on ne peut pas plus intéressant.

Une fois encore, Niemcewicz reverra — après son accession au trône de France — Louis-Philippe, lorsque, faisant partie d'une délégation d'émigrés polonais, il sera reçu aux Tuileries ; ce jour-là pourtant, le roi ne se souviendra plus du compagnon des années d'exil.

L'auteur du *Journal* sympathise vivement avec les Français et recherche dès qu'il le peut leur compagnie. Ainsi lisons-nous (*op. cit.* p. 49 ; noté directement en français) :

Il y a beaucoup de François qui ont été chercher leurs asile à New York et dans ses environs. J'ai connu M. le Duc de Liancourt, cousin du Duc de Rochefocault, fils de la Duchesse d'Anville, qui a été si indignement assassiné au commencement de la Révolution. M. de Liancourt est un homme très estimable d'une figure franche et ouvert, et qui inspire de la confiance, il a passer plusieurs années dans les Etats Unis, a voyagé partout, et paroît avoir bien observé. Il a écrit plusieurs volumes sur ce pays-ci...

Il s'agit là du duc François-Alexandre de la Rochefoucauld-Liancourt et de son livre *Travels trough the United States of North America*, paru en deux volumes à Londres en 1797. Deux ou trois fois encore, le Polonais évoquera cette relation dans ses carnets, sans jamais nouer avec lui l'amitié durable ou même les rapports qui l'ont lié à d'autres émigrés français rencontrés outre-Atlantique. Parmi ces derniers, on citera en premier lieu Messieurs Desforges et Debassin, réfugiés de l'île Maurice et de la Réunion, colonies révoltées à l'époque contre la domination française. En leur compagnie, Niemcewicz visitera les Etats-Unis sans les quitter un seul jour durant de longues semaines.

Il y a déjà, dans la petite ville d'Elisabethtown où Niemcewicz va se fixer pour un long séjour, une assez importante colonie française qu'il fréquente en ami, mais que sa femme Américaine voit moins volontiers. Parmi ces émigrés, citons M. de Marolles dont le frère recevra le mémorialiste dans son château près de Tours, lorsque parti de Bordeaux, celui-ci

au cours de l'été 1807, gagnera Paris par petites étapes. Et ce n'est nullement chez ses hôtes, mais auprès de ses amis français que Niemcewicz se renseignera en toute confiance sur tout ce qui l'intéresse dans son pays d'adoption. Voici une note caractéristique datant d'un séjour fait à Boston (V.A. p. 204) :

J'ai dîné chez M. Duballet, Français d'origine, qui, établi ici il y a une vingtaine d'années, se trouve aujourd'hui à la tête d'un important commerce. Dans les circonstances actuelles, l'étranger, regardé comme tel d'un œil hostile et plein de suspicion, ne réussira qu'à grand-peine à s'informer auprès des Américains pour qui toute question est simplement une preuve de trahison et une tentative d'espionnage. Seuls les Européens fixés dans le pays peuvent, en fin de compte, vous renseigner avec autant d'honnêteté que de précision.

A Georgetown, le voyageur visite le collège fondé tout récemment par le clergé catholique. L'établissement est américain, mais plus de la moitié des élèves sont Français, ainsi que les professeurs, dont le directeur, M. Dubourg et le maître de musique, M. Germain de Monté.

Avant de quitter avec le mémorialiste les Etats-Unis, nous citerons encore un passage — on ne sait jusqu'à quel point authentique — que celui-ci a consigné à propos d'un négociant bostonien, nommé Swan (V.A. p. 222) :

Nous avons vu en passant la demeure de M. Swan, homme jadis sans fortune qui se trouve être, aujourd'hui, l'un des plus riches négociants de Boston. Cette opulence si brusquement acquise, la rumeur publique l'attribue aux temps les plus atroces de la Révolution Française. On sait que Robespierre était alors maître absolu de tout, on sait aussi qu'après sa mort sur l'échafaud, il ne laissa pas la moindre fortune; mais ce que l'on ignore, c'est que, soucieux de l'avenir, ce tyran aussi prudent que rusé, ayant bien caché diamants, argent et ornements de grand prix venant de la couronne comme des nobles guillotinés — les avait donnés en garde à M. Swan qui séjournait alors à Paris. Robespierre a péri, mais les trésors qu'il lui avait confiés en secret, Swan les garda...

Il appartient aux historiens français de vérifier l'authenticité des faits relatés dans ce paragraphe.

\*  
\*\*

Rentrant en 1805 de Pologne en Amérique, Niemcewicz devait faire, pendant son séjour parisien, la connaissance d'un certain nombre de personnalités françaises; en premier lieu Talleyrand, et les gens de son entourage: l'inventeur Jean-Baptiste Chabannes, Louis de Narbonne Lara, Mme Charlotte de Montesson, le fameux Bernardin de Saint-Pierre, l'abbé Jacques Delille, le diplomate Louis de Ségur, Barrère et Vaublanc, pour ne citer que les principaux.

Lors de son passage et séjour à Berlin, il fréquente les salons de la princesse Antoine Radziwiłł, née Frédérique-Louise de Brandebourg. Il y sera présenté entre autres au célèbre auteur *De l'Allemagne*, Madame de Staël, et le portrait qu'il en brosse vaut la peine d'être reproduit :

J'ai cherché à faire la connaissance de Madame de Staël, écrivain célèbre par ses ouvrages. De grande taille, les joues colorées, sans aucune grâce ni finesse féminines; la bouche et les dents

sans beauté, le teint très foncé [*usta i zęby niepiękne, plci czarnej*], en revanche de grands yeux noirs pleins de feu et, lorsqu'elle le veut, de douceur. La gorge, le pied, la main assez bien formés, mais surtout, qualités qu'elle possède à un rare degré, un esprit très vif et une intelligence précise. Elle parle beaucoup et bien, expliquant ce qu'elle dit avec une extraordinaire clarté; dans sa pensée, elle veut toujours être profonde; dans la discussion, elle aime à s'engager à fond. Aux yeux d'un étranger, une personne véritablement étonnante... Une seule femme de sa qualité suffit à animer tout un salon, car elle connaît tous les registres de la politesse et de l'esprit. Nous nous sommes vus et parlé souvent, elle a toujours été pour moi d'une grande courtoisie.

Dans ce *Journal*, Madame de Staël reparait encore à plusieurs reprises, par exemple deux pages plus loin :

Il est faux qu'elle boive, comme on l'a prétendu : sur le chapitre de la nourriture comme de la boisson, elle montre beaucoup de tempérance [...]. Et pourtant, chaque fois qu'elle parle, on la dirait inspirée. C'est que l'amour-propre, la volonté de briller et de dominer remplacent le plus capiteux des breuvages [...]. Avec toute sa supériorité, cette femme demeure toujours une femme. Le désir de plaire et de rester jeune vit en elle, tout comme chez les autres personnes de son sexe.

Les *Voyages en Amérique* se terminent à la date du 12 juin 1807. A cette même date commence un autre fragment des *Journaux* de Niemcewicz, qui n'a été jamais publié non plus : un carnet de notes, tenu par l'auteur lors de son voyage de retour en Pologne, exactement pendant les mois de juin, juillet, août, septembre, octobre et le début de novembre 1807, date à laquelle l'exilé atteint la frontière polonaise. Ce carnet, d'un simple format de poche, contient 54 pages couvertes d'une écriture fine et difficilement déchiffrable; il est rédigé en polonais. Ce sont des notes prises au jour le jour d'abord en traversant la France depuis l'embouchure de la Gironde, ensuite l'Autriche et la Prusse. Elles sont pourtant dans leurs trois quarts consacrées à une description de l'état de la France, tel que l'a vu l'auteur au milieu de 1807, lorsque l'empereur Napoléon, alors au faite de sa puissance, la gouvernait en maître absolu.

Ayant passé par Blaye, Pouillac, La Bastide, Barbezieux, Angoulême, Poitiers, Tours, Amboise, Blois, Etampes — Niemcewicz est entré dans Paris le 9 juillet à 3 heures et demie du matin. Il y fera une halte de plusieurs semaines, visitant les musées, retrouvant ses anciennes relations; il sera entre autres reçu à La Malmaison par l'impératrice Joséphine et, qui plus est, assistera avec la cour aux diverses fêtes publiques et cérémonies organisées les 15 et 16 août pour célébrer la paix récemment signée à Tilsitt en même temps que l'anniversaire de l'Empereur.

Ce *Journal* de poche abonde lui aussi en observations diverses touchant la France et les Français. Nous choisirons pour conclure un passage, pas toujours élogieux, mais où le mémorialiste laisse apparaître sa vive sympathie pour un pays qu'il connaît bien et visite une fois de plus :

Je me suis souvent demandé pourquoi faut-il qu'un peuple aussi instruit, aussi poli et quelquefois si ingénieux, fasse preuve d'un manque si manifeste de propreté. Au début, j'avais pensé qu'une population si nombreuse ne peut pas garder la propreté. Mais l'Angleterre, mais des capitales comme Londres, Amsterdam, voire New-York, qui ne le cèdent nullement en nombre

d'habitants aux villes françaises et qui n'ont d'ailleurs que moitié autant de serviteurs, savent garder leurs maisons propres et reluisantes... Aussi je ne vois guère à cela d'autres raisons que la négligence et la paresse des Français à quoi il faut encore ajouter leur passion du babillage [*pasja szczebiotliwości*].

L'on ne saurait imaginer le temps que les Français peuvent perdre en bavardage : causer est pour eux le suprême bien. Dans tous les cafés, à l'intérieur comme aux terrasses, sans parler de la promenade, il y a toujours foule. Si les autres nations sont réfléchies et laborieuses, le Français, lui, est plein d'esprit et ne tient pas en place [*jest dowcipny i ruchawy*]. Sa nature éveillée, son continuel besoin de fréquenter autrui rendent sa compagnie aussi aimable qu'amusante. Vous ne trouverez guère dans l'univers entier — depuis les classes les plus hautes jusqu'aux plus humbles de la société — de nation qui soit plus polie. Dans les demeures des riches, chacun s'occupera de vous ; dans les auberges, l'hôtelier et ses gens paraîtront vivre uniquement pour votre service ; même en pleine rue, s'il vous arrive de demander votre chemin, l'artisan abandonne le sien, se met à vous expliquer votre route, et parfois même vous accompagne. Un pareil désir d'être serviable ne saurait se distinguer d'une certaine bonté de cœur. Ils sont vaniteux ? oui, cela est vrai... Mais quel peuple ne le serait, si ses armées faisaient la loi à l'Europe presque entière, si ses oreilles résonnaient tous les matins de l'écho de nouvelles victoires, si sa langue était celle de l'univers ; si l'on ne cessait d'honorer ses écrivains et d'admirer les chefs-d'œuvre de ses artistes, si enfin on allait lui répétant sans arrêt qu'il est une grande nation, et la première.

#### NOTES

(1) La genèse des *Pamiętniki czasów moich* (*Mémoires de mon temps*) est longuement analysée par Jan Dłhm dans sa préface à la nouvelle édition de l'ouvrage (Warszawa, 1957, I 24-25). Persuadé chaque fois que la version précédente était perdue, Niemcewicz recommença à trois reprises la rédaction de ces Mémoires.

(2) *Mémoires de mon temps* (1957, II 201).

(3) Tadeusz Korzon, dans *Kościuszko — biografia z dokumentów wysnuta* (Kraków-Warszawa, 1900, p. LII, note 755), puis W.M. Kozłowski, dans son article *Rozstanie się Kościuszki i Niemcewicza w Filadelfii* (*Kwartalnik hist.* 1906, p. 225-252) sont les premiers chercheurs à s'être penchés sur cette affaire. Niemcewicz, on l'a vu, garda très longtemps rancune à son supérieur. Ce n'est que bien plus tard, et une dizaine d'années après la mort de Kościuszko, qu'il se résoudra, dans ses *Mémoires* (op. cit. II 224), à présenter le douloureux épisode sous un jour moins rancunier.

(4) Cf. E. Maliszewski : *Bibliografia Pamiętników polskich i Polski dotyczących* (W-wa, 1928, p. 90, 140, 175, 219, 372).

(5) J.U.N., *Podróże po Ameryce* (*Voyages en Amérique*), édition établie par Antonina Wellman-Zalewska (Institut National Ossoliński, Wrocław-Warszawa, 1959, pages XXX+460).

(6) Cf. W.M. Kozłowski : a) *A Visit to Mount Vernon a century ago* (*Century Magazine*, 1902) ; *Pobył J.U. N. i Kościuszki w Ameryce - 1797-1798* (*Biblioteka Warszawska*, XI.1906) ; c) *Rozstanie się Kościuszki i*

*Niemcewicza w Filadelfii* (Kwartalnik Hist., 1906.); d) *Niemcewicz u Niagary* — z niewydanego pamiętnika J.U.N. (Bluszcz, 1917, nr 28-29).

(7) J.U. Niemcewicz: *Podróż J.U.N. z Petersburga do Ameryki w r. 1796 z francuskiego oryginału na język polski przełożona* (Przeł. Poznański, 1858, p. 438-461); dans le tirage à part, on lit un titre plus conforme au contenu de l'extrait publié: *Podróż J.U.N. z Petersburga do Szwecji w drodze do Ameryki w r. 1796 z franc. oryginału na j. polski przełożona* (Poznań, 1858).

(8) Date de la fin des *Voyages en Amérique*. (Bibl. Nationale de Varsovie, ms cote BOZ 918).

(9) Date du début du *Journal de voyage au Nicaragua*, ms ibid. cote idem.

(10) *Pamiętniki J.U. N. - 1804-1807: Dziennik drugiej podróży do Ameryki* (Lwów, 1873).

(11) Cf. Szymon A s k e n a z y, *Przysięga Kościuszki* (Biblioteka Warszawska, 1912, I 477).

(12) *Notes sur ma captivité à Saint-Petersbourg* (Paris, 1843). Cité d'après le ms d'une traduction polonaise: *Noty o moim uwięzieniu w Petersburgu* (tłum. M. Pr. Bibliothèque de Kórnik, ms 738, p. 99).

(13) Kościuszko, rappelons-le, fut blessé à la tête sur le champ de bataille de Maciejowice et sa plaie était encore loin d'être cicatrisée; de surcroît, à la suite de ses contusions, il n'avait pas complètement recouvré l'usage de ses jambes.

(14) A la fin du XVIII<sup>e</sup> s., et notamment sous la présidence de John A d a m s, les rapports entre la France et les Etats-Unis étant fort tendus, le gouvernement américain prit une série de mesures contre les espions -- vrais ou faux -- venus de France.

(15) *Journal de poche - 1807* de Niemcewicz (Bibl. Nationale de Varsovie, ms, cote BOZ 917).

LA TRADUCTION FRANÇAISE DES «CHANTS HISTORIQUES»  
DE NIEMCEWICZ

C'est au cours de l'année 1833, annoncée selon la coutume par un prospectus, que commença à paraître à Paris, en fascicules, *La vieille Pologne — album historique et poétique* (typographie de Firmin Didot frères) qui apportait dans leur traduction française les *Chants historiques* de Julien Ursyn Niemcewicz. Dès sa parution le volume connut un accueil des plus favorables comme l'attestent les deux éditions qui, en 1836 et 1839, devaient suivre de peu la première.

Le rédacteur, en même temps l'éditeur de *La vieille Pologne* se nommait Charles Forster, lettré qui mérite une place à part dans les annales de notre littérature politique et sociale, place bien gagnée par le rôle d'animateur qu'il a su jouer en France, et plus tard en Allemagne. Né en 1800 à Varsovie, le jeune Forster fréquenta d'abord un des lycées de la capitale. A l'âge de dix-sept ans, il débute dans les services de l'Intendance militaire. Deux ans plus tard, il est engagé dans la chancellerie du gouverneur vice-roi du Royaume du Congrès, le général Zajaczek, où ses talents de polyglotte trouvent leur emploi au département de la correspondance avec l'étranger; de là, il passe à la chancellerie du Conseil Administratif du Royaume. Dès cette époque, Forster commence à publier divers articles dans les journaux de Varsovie en même temps qu'il compose des essais destinés à la scène et organise chez lui, avec un groupe d'amis, des soirées musicales et littéraires. Puis c'est l'insurrection de Novembre 1830: après y avoir fait son devoir de combattant, il prend la route de l'exil et finit par se fixer à Paris où il obtiendra la nationalité française. Il ne tarda pas à se révéler comme un organisateur de premier ordre, déployant une importante activité à la fois d'auteur et d'éditeur, et publiant une série d'ouvrages marquants; il devient à cette époque également correspondant de plusieurs périodiques français. En 1849, il quitte la France pour s'établir à Berlin où, poursuivant inlassablement ses activités d'écrivain et amplifiant ses réalisations d'éditeur, il passera les trente dernières années de sa vie (il meurt à Berlin en 1879).

Parmi les propres ouvrages de Forster, il faut, pour la période parisienne, citer en premier lieu le livre intitulé *Pologne* (1840, chez Firmin Didot), orné de nombreuses gravures sur acier, qui devait être bientôt adapté et publié en plusieurs langues et notamment au Mexique, en espagnol; rappelons encore *L'Hôtel Diesbach ou les Polonais à Paris* (1834) et *Quinze ans à Paris: 1832-1849* (1848-49). Une fois fixé à Berlin, Forster y fonda sa maison d'édition, «Wydawnictwo Polskie», pour lancer bientôt sur le marché quelques collections de genre divers et d'une portée considérable: ainsi la «Bibliothèque des sciences morales et politiques» (une vingtaine de volumes, traduits pour la plupart de langues étrangères); les «Manuels pour la classe laborieuse» (comprenant plusieurs séries), et le «Dossier national» (*Teka Narodowa*) où sont parus les volumes traitant de l'histoire et de la politique. Forster, on l'a vu, a des mérites particuliers en ce qui concerne la propagation de l'instruction publique dans les campagnes et les milieux d'ouvriers et d'artisans: largement

diffusés, ses volumes de vulgarisation scientifique connurent un succès durable. Par ailleurs, il fait paraître une suite d'ouvrages, rédigés en polonais aussi bien qu'en français et en allemand, destinés à porter la question polonaise sur l'arène internationale. Cette initiative, amorcée dès les années 1832-1840 à Paris, il la poursuivra à Berlin, traduisant et publiant les livres des différents hommes d'Etat et écrivains européens qui traitent des affaires de Pologne. Dans ses propres écrits, Forster professait des opinions libérales et se déclarait partisan d'une monarchie de type constitutionnel. Il considérait une instruction publique accessible à tous comme base et condition nécessaire qui permettrait, le moment venu, de décider du sort de la Pologne.

Le dossier qui contenait les papiers posthumes de Charles Forster était conservé dans les archives de l'Université de Lwów : on y trouvait entre autres sa correspondance — quelques centaines de lettres, toutes autographes, rédigées en polonais, en français et en allemand et datées de 1833 à 1879.

Dans ce dossier, les lettres adressées à Forster par Niemcewicz, Michel Podczaszyński et plusieurs parmi les écrivains français qu'il avait priés de traduire les poèmes des *Chants* constituent un document précieux qui permet de mettre en lumière la genèse de la publication de *La vieille Pologne*. Non moins précieux se révèlent pour nous divers matériaux manuscrits appartenant soit aux archives du Musée de Rapperswil, soit à la Bibliothèque Polonaise du Quai d'Orléans à Paris. A ce sujet, on pourra également consulter certains jugements personnels que Forster a pu formuler dans l'un ou l'autre de ses ouvrages, et enfin comparer utilement les trois éditions successives de *La vieille Pologne*.

Dans l'œuvre de propagande de longue durée, entreprise par Forster pour faire connaître en France l'histoire et la civilisation de son pays, la sortie de l'album de Niemcewicz, assorti d'abondants commentaires, n'était qu'une première étape. Et la propagande de Forster n'est elle-même qu'une partie, un chaînon de la vaste entreprise d'information culturelle concernant leur patrie asservie, mise en œuvre par Léonard Chodźko, la comtesse Clémentine Ostrowska, née Sanguszko, (qui fonda la première imprimerie polonaise de Paris), Théodore Morawski, Albert Sowiński et les graveurs Oleszczyński, et dont les premières manifestations, il faut le souligner, se situent déjà quelques années avant 1830. Plus tard, Forster allait entrer en rapports avec plusieurs de ces patriotes. Leur activité, qui avait pour but de fournir au public français les premières notions d'histoire et de civilisation polonaises, devait tout naturellement prendre un nouvel essor au cours des années qui suivirent la catastrophe et l'exil de 1831.

Répertoire poétique de notre histoire nationale, le recueil de Niemcewicz, à titres divers, répondait parfaitement aux buts de cette propagande. Le prestige et l'extraordinaire renommée de leur vénérable auteur, les poursuites engagées contre ses *Chants* par les censeurs des trois empires co-partageants, voilà les raisons qui décidèrent, en fin de compte, de leur choix. Que Forster ne s'y était guère trompé, on n'en voudra pour preuve que les trois tirages — en 1833, 1836 et 1839 — qui, se suivant à de brefs délais, furent épuisés sans peine. Si *La vieille Pologne* s'affirma alors comme le livre à la mode des aristocrates, autant que des intellectuels

français du moment, on le doit assurément en premier lieu à son rédacteur qui, grâce à une intelligente mise en pages — améliorée d'ailleurs encore à chaque nouveau tirage — et à un commentaire habilement conçu, avait su mettre les lecteurs étrangers dans son jeu.

La mise en pages de la première édition parisienne suit dans ses grandes lignes celle qu'avait fixée Niemcewicz pour l'édition de 1816. L'album était livré en fascicules dont chacun comprenait trois chants. Il s'ouvre par un appel *Aux Amis de la cause polonaise* (daté du 27.VII.1833). « En vous dédiant le volume, dit en substance Forster, sans prétention au titre d'historien ou de poète, je m'estimerais heureux de faire en sorte que l'histoire d'une nation qui vous est chère, poétisée dans les légendes de notre barde guerrier Niemcewicz, [...] soit pour vos convictions une autorité, et un écho pour vos sympathies... » On lit d'abord, en guise de prologue *Le Poète exilé*, sorte de dialogue d'inspiration religieuse entre un chœur de Polonais et le poète, dû au talent de la jeune poétesse Anaïs Ségalas. Suit la vie de Niemcewicz, reproduite d'après l'article de la *Biographie universelle*, puis une « Introduction » générale qui résume en dix-huit pages l'histoire de la Pologne et de ses principales institutions politiques et culturelles.

Les *Chants* se suivent l'un après l'autre selon l'ordre établi dans la première édition polonaise de 1816. Cependant, dans la première édition, Forster a omis de publier quatre pièces : le chant *Bogurodzica*, remplacé peut-être par *Le Poète exilé* cité plus haut et, pour des raisons qui nous échappent, les poèmes consacrés à Etienne Potocki, au roi Michel Korybut et aux obsèques du prince Joseph Poniatowski. Cette dernière omission s'expliquerait par sa décision de présenter dans l'album uniquement les destinées de la Pologne indépendante que clôt l'année 1796 ; les pièces manquantes ont, semble-t-il, été remplacées par *Kościuszko*, chant historique de Villenave père (son héros vivait encore en 1816, date de la 1<sup>re</sup> édition) et le *Dies irae de Kościuszko*, poème de Casimir Delavigne, ami fervent de la cause des insurgés qui venait de lui inspirer les strophes célèbres de *La Varsoviennne*. L'ouvrage se termine par une étude consacrée à *La Chute de la Pologne*, long traité de 34 pages où Forster retrace les étapes des partages qui asservirent son pays, illustré de quatre magnifiques lithographies signées par le célèbre graveur Ladislas Oleszczyński.

La traduction des *Chants historiques* est le fruit d'un travail collectif confié par l'éditeur à un groupe de 28 poètes français dont huit femmes. Chaque pièce fut en principe attribuée à un traducteur différent ; seul le poète Denne-Baron se vit charger d'interpréter deux chants. Forster lui-même a traduit le poème dédié au roi Henri de Valois, et c'est Villenave père qui est l'auteur du poème consacré à Kościuszko, ajouté au recueil par l'éditeur. Sur la liste des traducteurs, les noms célèbres de Théophile Gautier, d'Alexandre Dumas père et de Gérard [signature identifiée de Gérard de Nerval] voisinent avec des signatures assez connues à l'époque : Mme Céleste Vien, Mme Amable Tastu et MM. Emile Deschamps, Jules Lacroix, Ernest Le Gouvé (*sic*), Frédéric Soulié, Pierre-François Tissot et Jean Viennet ; quant aux autres collaborateurs, leurs noms sont à peu près inconnus. En revanche, on compte parmi les traducteurs plusieurs membres de l'aristocratie française dont la princesse Constance de Salm,



la comtesse de Bradi, le comte Jules de Résseguier et, nom pseudonymique sans doute, un certain comte Albert.

La matière de la présente étude n'est pas d'analyser ni d'apprécier la qualité littéraire des poèmes traduits ou adaptés en français. Dans une note liminaire, Forster expose la méthode qu'il a adoptée pour mener son travail à bien : « Ces chants — nous dit-il — ont été traduits littéralement en prose par l'auteur de la partie historique, et reproduits en vers français ou imités librement par les poètes qui lui ont offert leur collaboration, et dont les noms figurent en tête de chaque pièce. Plusieurs chants ne sont point des traductions, mais des compositions originales... » Ces dernières figurent comme telles dans la table des matières. Quant aux commentaires ou *Additions* (*Przydatki*) aux *Chants* dont Niemcewicz avait pourvu le recueil polonais, Forster les a remplacés par des « notices historiques » de sa plume, sensiblement plus étoffées ; adaptant leur contenu aux besoins des lecteurs français, il les traça « sur des données puisées aux meilleures sources nationales et étrangères », sources « les plus impartiales et les plus estimées », qu'il prend soin de mentionner à part. Ajoutons enfin que l'éditeur n'a pas fait figurer dans son album la musique : celle-ci, adaptée à la prosodie des vers polonais, faisait des pièces du recueil des chants et des chansons fréquemment exécutés à l'époque.

Une autre innovation, par rapport à l'édition originale, est la division par Forster du recueil français en quatre parties ou périodes historiques distinctes : La Pologne conquérante — jusqu'à la mort de Boleslas Bouche-Torse, 1138, en partage — jusqu'à la mort de Ladislas le Bref, 1331, florissante — jusqu'à Etienne Bathory, 1576, en décadence — à partir du règne de Sigismond III Waza jusqu'aux partages et la fin de son indépendance. Chacune de ces quatre parties est précédée d'une introduction substantielle qui, si on les ajoute aux notices relatives à chacun des chants, forment une sorte de manuel d'histoire de Pologne accessible à tous. Au demeurant, autant par sa typographie soignée que par la richesse de ses nombreuses gravures, *La vieille Pologne* est incontestablement la plus remarquable des éditions des *Chants* publiées à ce jour et surclasse même l'édition princeps de Varsovie (1816).

En consultant aujourd'hui les lettres adressées à Forster par Niemcewicz et, d'autre part, son « Journal d'un séjour à l'étranger » (1831-1841), nous arrivons à connaître d'une manière détaillée l'attitude de l'auteur vis-à-vis de l'édition française de son recueil, attitude plutôt critique et tournant même à une hostilité que le caractère irascible du vieillard ne saurait expliquer qu'en partie.

Les griefs de Niemcewicz étaient principalement dirigés contre le niveau médiocre des traductions publiées ; cependant, il donna, du moins tout au début, son accord de principe pour diffuser l'album en y prenant d'ailleurs — malgré les objections que l'on verra — une part fort active. Son zèle ne faiblit que plus tard et il finira par se désintéresser complètement du sort de l'édition française.

Voici d'ailleurs un passage caractéristique de la lettre qu'il expédiait de Londres, le 21.X.1833, à Forster :

Comme toutes les traductions françaises, celle-ci est sans doute meilleure que l'original, et pourtant, elle me paraît fort infidèle. Bien que mon propre portrait et ma biographie me gênent quelque

peu pour pousser les gens à souscrire — ne pourrait-on pas, en effet, prendre un zèle si appliqué pour l'expression de ma vanité personnelle? — je consens pourtant à en risquer le reproche, pourvu que je puisse vous satisfaire et aider à un projet aussi salutaire; ainsi, veuillez m'envoyer de nouveaux exemplaires que j'espère pouvoir bientôt vendre...

L'érudit qui indiqua à Forster les sources à consulter et lui fournit, avec une quantité de renseignements historiques de détail, toute la bibliographie — polonaise et française — indispensable à la rédaction des notices fut Michel Podczaszynski.

Comment se présentent les deux autres éditions de *La vieille Pologne* par rapport à la première, parue en 1833? Soulignons d'abord que, publiées respectivement en 1836 et 1839; elles suivent de fort près l'édition princeps: en six ans, on a eu ainsi pas moins de trois tirages bien distincts. C'est un témoignage incontestable du grand succès que les *Chants* ont remporté à l'étranger. En même temps, il ne faut pas oublier qu'après la vogue que connut en Pologne même le recueil, tiré à trois reprises, en 1816, 1818 et 1819, les éditions suivantes — étant donné les rigueurs de la censure isariste avant et surtout après l'insurrection de 1830 — ne parurent que très tard. La seule exception, c'est l'édition publiée en 1835 par le libraire Józef Czech, avec un commentaire de Lelewel, qui put sortir sans obstacles à Cracovie, « ville libre » à l'époque.

La seconde édition parisienne des *Chants* n'offre que très peu de différences avec la première. Il est vrai que le nom de Niemcewicz sur le frontispice, de même que son portrait et sa biographie qui suivaient la préface, ont disparu; par ailleurs, des modifications, surtout de détail, concernent les notices historiques de rédacteur. En revanche la troisième édition (1839) a été profondément remaniée. Abandonnant l'in-4°, le rédacteur a opté pour un grand in-8°, assurément plus maniable, dont le sous-titre annonce non plus un album, mais un « recueil historique et poétique ». C'est un grand ami de la Pologne, Saint-Marc Girardin, professeur à la Sorbonne, député, qui a procuré cette fois la préface. La mise en page du volume est tout à fait nouvelle. Les Notices qui faisaient suite à chacun des poèmes ont été refondues et incorporées dans une vaste partie historique, faisant figure d'une véritable histoire de Pologne (p. 13-271), présentée d'une manière accessible à tous les lecteurs; suit la partie poétique proprement dite (p. 273-454), cette fois sans commentaires. C'est la première édition où figure la traduction de toutes les pièces de l'original, puisqu'on a ajouté les chants consacrés à Etienne Potocki et au roi Michel Korybut. Une Notice sur le général Kościuszko accompagnant le poème qui lui est dédié et signée par Niemcewicz lui-même, constitue une nouveauté. Forster a repris dans l'édition précédente le *Dies irae de Kościuszko* et y a adjoint l'*Hymne à la Pologne* de Lamennais. Enfin, la liste des traducteurs s'est enrichie de quelques noms dont celui de Christien Ostrowski.





---

CENTRE POLONAIS DE RECHERCHES SCIENTIFIQUES  
74, rue Lauriston, Paris (16°)

---